

Bernard J. Houssiau

22 mai 1967
L'incendie de l'Innovation
35 ans déjà !




**EDITIONS
LUC PIRE**

L'incendie de l'Innovation

22 mai 1967

Bernard J.Houssiau



Table des matières

Licence

Le 22 mai 1967 L'incendie de " L'Innovation " entre dans l'Histoire de Belgique

Les faits jour après jours, minute après minute

Neuf jours avant le drame... Samedi 13 mai 1967

Au fil des jours de l'" U.S. PARADE "

Lundi 22 mai 12 h 00

12 Heures 15

12 heures 30

12 heures 50

13 heures 10

13 heures 22

13 heures 25 13 heures 26

13 heures 27

13 heures 28 13 heures 29

13 heures 30

13 heures 31

13 heures 32

13 heures 33 13 heures 36

13 heures 33 13 heures 36

13 heures 38 13 heures 51

13 heures 37 13 heures 51

13 heures 52 14 heures 09

13 heures 52 14 heures 09

Les minutes et les heures suivantes

La nuit

Mardi 23 mai

Samedi 27 mai

Mardi 30 mai

Notice bibliographique

Résumé

Crédits

Infos

Le 22 mai 1967

**L'incendie de
“ L'Innovation ” entre
dans l'Histoire de
Belgique**

Le 22 mai 1967, une des plus grandes catastrophes que devait connaître la Belgique se déroulait à Bruxelles, en plein milieu de l'artère la plus commerçante de la ville, la rue Neuve. Sous les yeux médusés des pompiers appelés trop tardivement, un incendie gigantesque ravageait le très connu et très coté grand magasin " L'Innovation ", temple de la mode bruxelloise, palais des ménagères, bazar de luxe où on pouvait (presque) tout trouver.

Etrangement, comme souvent dans notre pays, une chape de plomb a immédiatement recouvert l'événement. L'opinion publique, traumatisée, blessée parfois dans sa propre famille ou dans son entourage, aurait aimé savoir. Mais des gens, dont les propriétaires et actionnaires du groupe " L'Innovation " de l'époque, n'avaient aucun intérêt à ce qu'on fasse beaucoup de vagues autour de ce tragique incendie. Moins on en parlerait, plus vite on réglerait le problème, les litiges et les indemnisations, mieux cela vaudrait. Les membres du personnel, eux-mêmes, avaient

reçu des consignes strictes. On n'en parle pas ! Appelés à témoigner par le Parquet, c'est tout juste si ceux-ci ont donné les informations nécessaires à une bonne tenue de la justice. Alors... comment savoir ce qui s'est réellement passé ?

Le feu, déclaré durant les heures du repas de midi, se propagea à une vitesse foudroyante, faisant en quelques minutes des centaines de victimes. La structure des différents bâtiments concernés, les matériaux inflammables dans les rayons, les décors sans protection contre le feu, les installations vétustes, le manque de mesures élémentaires de sécurité, de détection et d'évacuation des personnes se sont conjugués pour transformer tout un quartier de Bruxelles en un immense brasier.

Une catastrophe est toujours une conjonction d'éléments. Pourquoi, comment, par qui ? Autant de questions qui trouvent réponse dans une ensemble de facteurs. On a beaucoup parlé d'un attentat perpétré par un

groupuscule d'extrême gauche. Peu avant le drame, des faits réels particulièrement troubles, récoltés par l'auteur et décrits ici, peuvent soutenir cette thèse sans pour autant la prouver. On a soulevé la possibilité d'une malveillance de la part d'un membre du personnel, mécontent de son sort. On a dit qu'un fumeur inconscient aurait pu laisser un mégot quelque part dans une réserve. Tout récemment encore une nouvelle version était donnée à la presse via les services de police de Berlin. Trente-trois ans après le drame, un homme d'une quarantaine d'années, qui devait donc être âgé d'environ sept ans au moment du drame, accuse son père d'avoir bouté le feu à une réserve de vêtements dans le grand magasin. Après enquête auprès de l'intéressé qui vit toujours en Belgique, tout semble converger vers une mise en scène faite à partir de différents éléments recueillis dans la presse de l'époque et divulgués à la sauvette pour se venger d'un père mal aimé ou mal aimant... La personnalité de ce père étant assez

complexe, le fils accuse... Affabulation ou réalité ?

Quand bien même, une de ces théories s'avérerait-elle exacte, cela n'expliquerait absolument pas l'ampleur et la vitesse de l'incendie. A l'époque, on a également parlé de plusieurs foyers simultanés, ce qui ferait penser à un acte volontaire et organisé, autrement dit, un attentat. Plusieurs témoignages, recueillis par l'auteur et relatés dans ce livre, ont corroboré cette hypothèse. L'attentat reste donc une possibilité, mais... l'état actuel des connaissances en matière de feu éclaire d'un autre jour la présence de plusieurs foyers". En effet, à l'intérieur d'un bâtiment, de véritables couloirs de propagation offrent aux différents gaz, émis par un feu, une échappatoire rapide et souvent funeste, même s'il s'agit d'un petit foyer confiné à un seul endroit. Ces gaz surchauffés, lorsqu'ils rencontrent certaines masses d'air, peuvent s'enflammer presque comme par magie, mettant le feu à d'autres matières et ainsi de suite... Nous verrons dans

le récit de la catastrophe combien ce phénomène a été vérifié en plusieurs endroits dans ces bâtiments vétustes qui comptaient des dizaines de “ cheminées virtuelles ” dont, entre autres, les anciens ascenseurs... oubliés dans le rapport final du Parquet...

Alors, comment savoir ?...

Par souci de vérité, l'auteur a mené une longue enquête à travers le temps, serrée, minutieuse mais également sensible auprès des témoins et acteurs du drame, victimes, familles et ayants droit des victimes, qu'ils fussent clients, membres ou ex-membres du personnel du magasin de la rue Neuve. Tout d'abord durant les années quatre-vingt, ce qui fut très précieux pour la reconstitution des lieux et du drame, et ensuite aujourd'hui pour mieux avoir accès aux dossiers.

A l'époque et encore actuellement, une chape de plomb demeure. Presque tous les gens interrogés ont demandé à l'auteur de conserver l'anonymat. Ils avaient et ont encore peur...

mais peur de quoi ? “ On ne sait jamais, Monsieur, des représailles sont toujours possibles. ” Quelles représailles ? Et pour quelles raisons y aurait-il des représailles ? Par qui ? Les “ gens ” ne se sentent pas à l’aise face à un témoignage pourtant légitime. Pourquoi ? Y-a-t-il eu des menaces ?... Les personnes interrogées vous diront que... “ Pas vraiment... On nous a conseillé de nous taire... C’est tout... Vous comprenez, on tient à notre emploi... à nos allocations... J’ai un logement social et je ne voudrais pas qu’on me l’enlève... ”

Alors, existerait-il un grand fantasme belge du complot ?

Toujours est-il que l’analyse des faits reste la seule méthode afin d’y voir clair. C’est celle que l’auteur a utilisée. Les faits et rien que les faits... Et ensuite quelques commentaires inévitables face à des éléments souvent troublants. On le verra, ce grand magasin était un véritable piège à rats, et les “ rats ” s’y sont fait prendre. Car finalement, comment qualifier

autrement les malheureuses victimes dont le seul tort a été de se trouver dans ce magasin ce jour-là ? 325 morts et disparus et 80 blessés. Des familles entières, parfois indemnisées mais meurtries à tout jamais. Des orphelins dédommagés matériellement mais blessés au plus profond de leur cœur par l'Absence.

Ecrire un livre sur l'incendie du grand magasin l'Innovation, trente-cinq ans après, permet d'avoir la distance nécessaire afin de mieux juger les événements, ses causes directes, et ses aboutissements.

Des centaines de victimes, des propriétaires et financiers gérant un magasin vieux, disparate, sans souci d'une sécurité minimale, des événements troubles, une justice approximative, des assurances faisant leur travail de dédommagement sans y être vraiment obligées, des pouvoirs publics souvent très coopératifs vis-à-vis des milieux de la finance, un peuple belge traumatisé et généreux, un fonds de solidarité utilisé en dépit du bon sens, des

dédommagements qui ont enrichi les propriétaires et actionnaires du grand magasin au point d'ériger le " Grand Magasin de l'Europe et de l'an 2000 " sur les restes calcinés de ceux qui, décidément, n'avaient rien à faire à cet endroit ce jour-là... sauf gagner leur vie... ou dépenser leur argent afin d'enrichir certains...

Une grande partie du livre est consacrée au récit des événements. L'auteur s'est efforcé de rester au plus près des témoignages récoltés. Même si, parfois, certains éléments paraissent " incroyables ", ils ont été rapportés comme tels par les témoins du drame. Seul l'anonymat a été respecté suite à la demande pressante des gens interrogés. Les personnages, pour toute la partie qui décrit l'incendie, ont donc été transformés, du moins pour leur prénom, nom, âge et caractère mais les faits vécus par ceux-ci sont totalement exacts. Bien sûr, les " personnages publics ", eux, sont décrits et nommés. Il n'est pas question de transformer l'Histoire. Du reste, tous les éléments officiels, notes du Parquet,

rapports d'assurances, témoignages dans la presse etc. sont cités et utilisés pour mieux faire connaître la vérité.

Que ceux qui ont vécu cette catastrophe trouvent dans ce livre une reconnaissance de leur détresse et non une description de leur vie privée, ce qui serait totalement involontaire.

Dans les méandres des zones d'ombre, l'auteur s'est appliqué à faire ressortir la vérité historique même si celle-ci n'est pas toujours agréable à entendre pour certains.

Les faits jour après jours, minute après minute

**Neuf jours avant le drame...
Samedi 13 mai 1967**

La quinzaine américaine commence

Une fois n'est pas coutume à l'Inno, une réelle ambiance de fête régnait à l'entrée du personnel, rue du Damier, juste derrière la rue Neuve. Il n'était que neuf heures moins vingt et déjà presque tout le monde était présent devant le bureau de pointage. Les vendeuses discouraient joyeusement de l'événement du jour. Tout le personnel en avait bavé pour préparer cette " quinzaine américaine " qui débutait aujourd'hui même. Le directeur du magasin avait su mobiliser ses équipes et pas

une vendeuse, pas un décorateur, pas une étalagiste n'avait hésité à y mettre “ un gros coup ” pour que ce fût une réussite. Ce samedi matin en était, en quelque sorte, la preuve puisque tout le monde était là au moins vingt minutes plus tôt que d'habitude.

Le magasin n'ouvrait ses portes qu'à neuf heures quinze, mais le personnel devait toujours être sur place, dans les rayons, à neuf heures pour y écouter les traditionnelles consignes de gentillesse envers la clientèle, les conseils d'hygiène corporelle et bien entendu, le rappel des différentes techniques de vente. Mais ce matin, le petit laïus des chefs de groupe allait être plus long car il fallait y ajouter un vibrant “ merci ”.

Pour certains, cette quinzaine spéciale avait été le fruit d'un an de préparation. Les chefs acheteurs avaient, en effet, sillonné les Etats-Unis pour découvrir les marchandises les plus attrayantes et les plus intéressantes au point de vue prix. D'autres, responsables de l'animation,

n'avaient pas hésité à recruter sur place des artistes en tout genre pour créer un spectacle quasi permanent au centre du magasin, sur le grand escalier.

Il n'y avait pas qu'à l'Innovation que la quinzaine américaine allait battre son plein. Toute la rue Neuve était concernée par cet événement puisque durant cette seule journée du samedi, il s'y déroulerait de nombreux défilés de majorettes recrutées parmi les plus jolies employées du magasin. Des fanfares clinquantes, venant en droite ligne de New-York, allaient jouer des grands standards, des airs de " Show Boat " ou même l'hymne américain.

On avait également recruté d'authentiques Indiens Navajo venus d'une réserve de l'Arizona, ce qui ne manquerait pas d'intéresser les nombreux enfants attendus ainsi que leurs papas. Et comme la tradition aux Etats-Unis veut que rien ne se fasse sans confetti, serpentins et autres cotillons, on n'allait pas

hésiter à en baptiser copieusement la rue Neuve au passage des cortèges.

Le très riche et très influent Monsieur Bernheim, Emile Bernheim, propriétaire de la chaîne des grands magasins “ L’Innovation ”, avait tenu à être présent, le dos légèrement courbé par ses quatre-vingt-un ans, pour admirer le défilé et les différentes attractions.

Que de chemin parcouru depuis ce jour d’octobre 1897 où son père, Julien Bernheim et ses oncles, les Meyer, avaient quitté l’Alsace natale, sous la pression du climat politique de l’époque, pour s’installer dans deux maisons de la rue Neuve afin d’y faire commerce. A leur installation, les gens du quartier et même de toute la ville de Bruxelles avaient apprécié leur esprit dynamique et compétent. Ils avaient appelé leur magasin “ L’innovation ” après avoir créé une société en nom collectif Bernheim-Meyer. Ce qui fit dire bien plus tard à certains comiques ayant la diatribe facile que c’était l’empire commercial “ Inno-Bernheim-

Meyer ”. Il ne leur manquait plus grand chose pour faire du cinéma, ce qui fut pratiquement fait en ce jour de liesse pour l’Oncle Sam.

Aux côtés de Monsieur Bernheim, un administrateur commentait les panneaux qui avaient été spécialement imprimés pour l’occasion. On les avait pendus aux étagères et aux entrées du magasin pour annoncer orgueilleusement “ U.S. PARADE AT INNOVATION ”. Aux façades, on avait déployé, côte à côte, des drapeaux américains et belges. En regardant en l’air, Monsieur Bernheim regretta qu’il n’y en eût pas au sommet de la grande coupole verte centrale si caractéristique de son magasin. L’administrateur se confondit en excuses pour expliquer que l’accès à cet endroit était plutôt périlleux.

On disait souvent de Monsieur Bernheim qu’il n’était jamais content et qu’il en voulait toujours plus. C’était peut-être vrai mais tout le personnel, qu’il fût des magasins de Bruxelles

ou des autres villes du pays, s'accordait à l'aimer et surtout à le respecter. D'ailleurs, le prestigieux architecte Victor Horta, qui avait œuvré en 1901 à l'édification du nouveau magasin de l'époque en lieu et place de l'Hôtel de Saxe, parlait déjà de la famille Bernheim comme “ de gens qui étaient d'un commerce reconnaissant à qui les soignait loyalement ”. Chose extraordinaire, quand le vieil homme au regard vif s'adressait à un quelconque membre du personnel pourtant très nombreux, il se souvenait toujours de son nom exact et lui adressait un compliment ou un encouragement pour ses enfants.

Beaucoup de monde se massait le long de l'artère la plus commerçante de la capitale afin de mieux voir le spectacle. Dans le magasin, les gens se poussaient pour y découvrir les articles “ made in U.S.A. ”. La campagne publicitaire annonçant l'événement semblait avoir un écho sans précédent. Le chiffre d'affaires de cette journée allait certainement dépasser la moyenne journalière des trente millions de francs. Peut-

être même allait-on doubler ce chiffre ? Et cela ne faisait que commencer... Quinze jours encore. Le jeune administrateur délégué et tous les membres du conseils d'administration du groupe l'Innovation se frottaient les mains.

Le soir, à la fermeture, le cinquième étage de l'Inno était en effervescence. Au service des caisses, aux comptométrices, à la caisse centrale, toutes les comptables, tous les inspecteurs financiers étaient sur la brèche. Certains administrateurs et le directeur du magasin, retranchés dans leurs bureaux du deuxième, attendaient fébrilement le résultat. Cela faisait penser aux metteurs en scène de théâtre qui, derrière le rideau, guettent avec impatience le nombre de spectateurs. A l'Inno, il en était toujours de même quand une "quinzaine spéciale" commençait, que ce fût à la rentrée des classes, à la Saint Nicolas, ou lors des fêtes de fin d'année.

Pendant que les chiffres s'alignaient sur les machines à calculer, non loin de là, au café " Le

Cambridge ” à la rue de Malines, d'autres personnes tiraient un tout autre bilan. Visages poupins, longues barbes éparses naissantes à la Ho-Chi-Min, ils étaient jeunes, très jeunes. Dix-huit ans voire sûrement moins pour certains. Tous étudiants ou sensés l'être, ils étaient encadrés par deux solides gaillards plus âgés qui leur tenaient, sous des airs de complot, des paroles mobilisatrices. Ils avaient en commun leurs idées politiques, et surtout une haine envers cette société belge compassée, bourgeoise, catholique, conservatrice à outrance et cultivant la bonne conscience d'un fric gagné, pour certains, sans scrupules, sur le dos des masses laborieuses bien sûr, mais surtout en magouillant dans de sombres affaires politico-financières connues de tous mais jamais dénoncées. A leurs yeux, il n'y avait que des citoyens peureux et médiocres, n'osant risquer les uns une place, les autres des soi-disant appuis politiques permettant une allocation ou l'obtention d'une maison ouvrière dans des cités à loyer bon-marché.

En ces temps où une guerre injuste décimait le peuple vietnamien, il leur fallait agir à tout prix. Leur cellule, comme ils l'appelaient, en avait assez des discours, pourtant véhéments, des différents organes du Parti Communiste tendance Mao. Eux, ce qu'ils voulaient, c'était l'action. Cela faisait trop longtemps que l'impétuosité de leur jeunesse était frustrée par des manifs pacifistes, trop pacifiques à leur gré. Il ne s'y passait finalement rien d'amusant ni rien de vraiment combatif. Ils avaient appris la fabrication et le maniement de quelques cocktails explosifs mais n'avaient pas encore pu beaucoup utiliser le fameux savoir du Camarade Molotov. Des défilés, des calicots, des cris... Cela avait été marrant au début mais pas très excitant à la longue.

Aujourd'hui, ils en avaient trop vu. Leur rue Neuve transformée en 42e avenue avec confetti, majorettes, cotillons et vitrines rutilantes... La médiocrité ambiante avec le Pan-Américanisme en plus, non ! C'était une véritable agression à leurs yeux. “ *Pendant que*

les Vietnamiens meurent courageusement sous les bombes américaines, les Belges, eux, viennent en masse soutenir une action commerciale représentative du capitalisme sauvage sous l'égide des valets du Président Lindon Johnson. Non au capitalisme ! Solidarité avec le peuple vietnamien ! A bas l'Innovation. ”

Les cris de vengeance fusaient, d'abord naïfs puis un peu plus violents au fur et à mesure que les Stellas s'amoncelaient devant les jeunes gens rougeauds. Leurs veines s'emplissaient de bière, leurs cerveaux bouillonnaient sous l'effet des discussions animées et une réunion fut décidée pour le lendemain au siège de leur cellule. Ils allaient préparer un plan d'action énergique pour châtier ce grand magasin impie qui venait de déterrer la hache de guerre en lançant cette provocante campagne de la “quinzaine américaine”.

Au fil des jours de l’“ U.S. PARADE ”

Les excités du “ Cambridge ” avaient décidé que chaque jour aurait sa part de manifs. Une sorte de crescendo dans les actions allait, selon eux, rendre l’atmosphère de la rue Neuve et surtout du magasin l’Innovation, insoutenable.

En effet, le lundi 15 mai à midi, deux jeunes gens s’introduisaient dans le magasin, ce qui, jusque là, ne constituait rien d’héroïque. Ils avaient déjoué la surveillance des vendeurs et vendeuses pour accéder en catimini au toit du magasin. Cela ne leur fut pas trop difficile. Une cage d’escalier réservée au personnel permettait d’arriver au dehors d’où, à cette hauteur, on pouvait admirer toute la ville de Bruxelles. Certains beaux jours, des vendeuses, durant leur heure de table, allaient même s’installer sur une énorme dalle de béton limitée en son centre par

la fameuse verrière, pour y faire une séance de bronzage, ce qui donnait lieu à des fous rires ininterrompus.

Au prix de prouesses physiques assez incroyables, les deux jeunes gens se penchèrent dangereusement vers la rue Neuve et, criant comme des possédés, lancèrent des tracts aux phrases vengeresses : “ *Les anti-impérialistes n'auront de cesse que lorsqu'ils auront nettoyé le pays, les magasins de l'Innovation d'un drapeau qui est devenu le symbole de l'agression et du crime...* ”, ou encore “ *Il faut mettre fin aux manœuvres de propagande U.S. Les anti-impérialistes sont prêts à employer de nombreux moyens pour faire entendre leur volonté...* ”.

Une quinzaine de mètres plus bas, sur les trottoirs de la rue Neuve, face à l'église du Finistère, les autres jeunes du groupe communiste s'étaient rassemblés pour attirer l'attention des badauds et pour applaudir leurs deux camarades qui gesticulaient là haut.

Deux ou trois agents de police coiffés du fameux casque blanc, ressemblant à s'y méprendre au " 22 " de Quick et Flupke, essayaient mollement de les faire taire. Un peu goguenards, ils ne trouvaient que les traditionnels " *Alleï, alleï ! Circulei ici mè'nan! Vous n'avez rien d'aut' à faire ? Gamins de rue! Crapuleux ! Snot'neuss !*". Leur accent bruxellois marollien provoquait l'hilarité générale. Du coup, les jeunes manifestants criaient de plus belle.

Quelques coups de sifflets, un renfort d'uniformes et voilà notre bande désorganisée. Les policiers réussirent même à en prendre un par le collet mais celui-ci, après s'être débattu, s'enfuit à toutes jambes. Un autre fut tout de même interpellé. Après qu'on lui eût tiré vraiment les oreilles, on le relâcha deux heures plus tard pensant qu'un passage au poste, qu'un contrôle d'identité et qu'un bon sermon suffiraient à calmer ce petit imbécile.

L'un des gamins, Jean-Philippe, qui avait fui juste à temps la répression bon enfant de l'agent 22, était étudiant à l'Université de Louvain. Cela faisait trois ans que celui-ci était inscrit à la Faculté. Bien entendu, il brossait allègrement les cours sans que papa ne se doutât un seul instant du manège. Le moment venu où logiquement il allait devoir obtenir son diplôme, Jean-Philippe prévoyait avec une certaine appréhension la réaction de son père. Il ne lui resterait plus alors qu'à " *cracher à la figure de son sale bourgeois de vieux, ce suppôt d'un capitalisme dépassé* ". En attendant, Jean-Philippe profitait de l'argent paternel et surtout en faisait profiter clandestinement l'organisation dans laquelle il militait depuis quatre ans. Aux yeux de son père, Jean-Philippe était un brave garçon sérieux et pas coureur qui étudiait sans lever la tête dans son " kot " à Louvain.

Durant toute cette semaine du mois de mai, Jean-Philippe participa, avec ses camarades, à une série d'actions aux alentours du grand

magasin, lançant parfois des pétards ou brisant une vitre. Mais les militants qu'ils voulaient être remarquaient bien que personne ne les prenait vraiment au sérieux. Les vendeuses des rayons situés au rez-de-chaussée de l'Inno avaient même fini par s'habituer à eux. Chaque fois qu'elles entendaient des bruits du côté de la rue Neuve, elles souriaient entre elles : “ *les gamins sont encore une fois là, vous savez !* ” Presque hilares, elles expliquaient aux clients qu'il ne fallait pas prêter attention à ces petits “ fils à papa ”.

Chaque soir, après leurs actions visiblement ratées, les militants se réunissaient chez l'un d'entre eux. Le constat d'échec était cuisant et cela excitait encore plus leur orgueil de “ combattants ”. Le groupe se proposa alors de faire monter la tension d'un cran. Il fut convenu que le vendredi 19 mai à neuf heures du matin, Jean-Philippe téléphonerait pour annoncer qu'une bombe allait exploser dans un des grands magasins l'Innovation. Se félicitant de cette

nouvelle trouvaille, ils fêtèrent le projet en arrosant cela avec force bière.

Pourtant, tout le monde ne partageait pas cette liesse. Un des plus âgés de la bande, plus dogmatique que les autres et surtout plus théoricien, faisait, lui, partie d'une association politique de gauche reconnue en Belgique. Il trouva que les actions menées jusqu'à présent suffisaient pour l'effet désiré, c'est à dire l'information du public sur l'horreur du capitalisme, de l'impérialisme et de leurs conséquences au Vietnam. Il se désolidarisait de ce qu'il considérait comme de la gaminerie et quitta la réunion.

Cela n'empêcha pas de mettre le projet à exécution et le vendredi matin, Jean-Philippe appela la direction de l'Innovation pour annoncer " sa " nouvelle. Mais là non plus, aucune réaction visible. Tous les magasins ouvrirent leurs portes normalement. Tout au plus a-t-on pu voir dans le magasin de la rue Neuve et dans celui de la Porte de Namur un ou

deux policiers inspecter les lieux tranquillement avec pour consigne de ne surtout pas faire d'excès de zèle. Inutile d'alerter une clientèle fidèle et confiante. Bien entendu, aucun engin ne fut découvert et on en resta là. Mais les jeunes excités, eux, ont-ils arrêté leur “ combat ” ce vendredi 19 mai?...

Lundi 22 mai

12 h 00

Loin des bruits de la ville, les douze finalistes du Concours musical Reine Elisabeth travaillaient tranquillement dans la “ Chapelle musicale ” spécialement aménagée à cet effet. Le luxe du lieu, le calme et la volupté de la campagne brabançonne, non loin de Waterloo, ne pouvaient que les aider à se concentrer sur les partitions et en communiquer toutes les subtilités à leur violon.

Durant la matinée, ils avaient manié l’archet sans se laisser distraire un seul instant. Le soir, les épreuves finales allaient commencer devant S.M. la Reine Fabiola et un public extrêmement averti. Les éliminatoires et les épreuves imposées avaient déjà passablement fatigué les finalistes et le plus important restait à faire. Le repas de midi fut donc le bienvenu. Tandis que les deux candidats soviétiques

Philippe Hirchhorn et Guidon Kremer s'asseyaient à la table de la Japonaise Suzuki, le français Jean-Jacques Kantorov préférait le charme bulgare de Stoïka Milanova. La tension étant perceptible à chaque table, personne ne parlerait ni de musique ni de concours.

A une trentaine de kilomètres de là, en plein centre de Bruxelles, la rue Neuve, traditionnellement peu fréquentée le lundi matin, voyait ses trottoirs se gonfler de monde à cette heure où les ventres sonnent creux. Une file ininterrompue de voitures avançait au pas, énervant les conducteurs qui espéraient bien naïvement trouver une place devant leur restaurant ou leur snack favori. La rue à sens unique et à stationnement unilatéral n'offrait plus aucun créneau ni d'un côté ni même de l'autre où c'était normalement interdit. Du reste, deux agents de police frottaient leurs plumes de stylo pour mieux remplir les P.V.

Une Mini Austin-Morris rouge parvint quand même à se faufiler entre le trottoir et une

voiture juste à l'angle de la rue du Pont-Neuf face au magasin " Toufait ". La conductrice, une femme d'environ trente ans, essaya d'extraire ses longues jambes de la voiture, non sans peine avec ces sacrées minijupes. Prenant son petit garçon de cinq ans par la main, elle se faufila entre deux camionnettes pour traverser et tomba nez à nez avec les deux policiers au carnet facile.

- Zut !... Tant pis, je risque le coup !

Elle était juste en face de l'Innovation où elle devait faire des emplettes et ne désirait pas tournoyer dans tout le quartier pour trouver une place. En entrant dans le grand magasin, elle regarda l'horloge qui tournait juste devant les portes en verre. Déjà midi ! Elle devait faire des tas d'achats et avait promis de rejoindre Bruno, son mari, au restaurant self-service du troisième étage. Comme chaque jour, il y arriverait à une heure moins le quart précise, ce qui ne lui laissait que trois petits quarts d'heures. Mais elle avait envie de s'attarder. Après tout, quelle

importance ? Elle rejoindrait son mari plus tard à l'heure du café. De toute manière, avec son caractère " So British ", il ne l'attendrait pas pour commencer son repas. Quant à elle, elle ne venait pas souvent en ville et voulait profiter au maximum de cette journée.

Quelque trois cents mètres derrière l'Inno, du côté de la rue du Marais, c'était la cohue. Certaines infirmières de la Clinique Saint-Jean sortaient joyeusement des bâtiments trop stériles tandis que les lycéennes de " Gatti de Gamond " s'engouffraient dans les voitures de leurs parents ou dans les trams pour rejoindre leur domicile où un repas familial les attendaient. Un peu plus haut, sur le boulevard, les " students " des Facultés Saint-Louis s'éjectaient des amphis pour allumer enfin une cigarette bien méritée. Il faisait beau et plusieurs d'entre eux décidèrent de manger un sandwich de " Van Bladel " en flânant sur les avenues. Ils iraient à la Place Rogier qui leur offrait sa fontaine et ses nuées de pigeons. Ou bien ils marcheraient sur le boulevard Adolphe

Max et retourneraient par la rue Neuve qui égrenait ses belles boutiques. Les plus courageux iraient place de Brouckère et s'offriraient quelques pralines de chez Léonidas en revenant sur leurs pas.

Certains choisirent d'utiliser les tickets de réduction que leur offrait le " self " de l'Inno. C'était bon, pas trop cher, les serveuses étaient plutôt chouettes. Cela donnait aussi l'occasion aux amoureux de faire des bisous à leur chéri ou chérie. Depuis trois ans qu'il était ouvert, combien de romances ne s'étaient pas nouées dans le self entre les gars de Saint-Louis et les minettes de Saint-Jean appelées familièrement dans tout le quartier les " blouses blanches ".

Aux différents étages du grand magasin, le personnel attendait avec impatience la sonnerie qui annonçait l'heure du repas. Pratiquement tout le monde prenait son " *heure et quart* " de table à midi-quinze, excepté les vendeurs, vendeuses et certaines personnes des services administratifs. Ceux-ci s'organisaient pour

qu'une présence permanente soit assurée. Ils avaient le choix entre le service de onze heures, celui de midi et quart et celui de treize heures trente. Un restaurant était spécialement aménagé pour le personnel au premier étage vers la rue aux Choux. Tout à fait cloisonné par des panneaux en bois, il était en dehors de la surface de vente et les clients n'y avaient pas accès. Pour y arriver, il fallait faire un énorme tour qui commençait obligatoirement par le rez-de-chaussée, le sous-sol ensuite, un escalier étroit à plusieurs volées et un long couloir pour finir. Ce dédale était un peu fastidieux mais obligatoire. Le personnel passait devant " le Spécial ", un contrôleur sévère qui ne laissait rien filtrer. Ensuite, il fallait pointer et enfin aller manger. Bien entendu, des exceptions confirmaient ces règles strictes mais dans l'ensemble, le personnel s'y soumettait volontiers et les quelques incartades au règlement l'étaient plus par facilité et gain de temps que par malhonnêteté. Du reste à dix heures, l'heure du petit café, les chefs

permettaient parfois que le personnel passe plus rapidement par une petite passerelle vers des réserves au premier étage qui donnaient, presque secrètement, sur la cafétéria.

De l'autre côté de Bruxelles, dans le quartier de l'Altitude Cent à Forest, le tram 9 démarrait, chaussée d'Alsemberg, en direction de la ville. Un homme venait d'y monter avec toutes les difficultés de ses soixante-neuf ans bien mouvementés. Le conducteur du vieux tram à remorque l'avait vu au moment où il venait de lancer sa lourde machine et il avait eu la gentillesse, assez rare, de bloquer le frein pour embarquer le Pépé. Par ce coup de frein inattendu, tous les voyageurs, surpris dans leur inertie, furent bousculés. Le receveur, assis à l'arrière, lança un " *Godferdomme* " retentissant et s'en prit au groupe qui se massait devant lui. " *Allei ! Allemaal bediend, dan doorschuiven alstublieft !* ". Puis, après avoir reçu les sept francs pour " un direct " du vieux monsieur, il plaça consciencieusement les pièces dans son monnayeur. L'homme s'avança vers l'avant du

tram avec certaines difficultés. Une grosse dame, presque aussi âgée que lui, l'avait remarqué et l'appela par son nom ce qui le fit sursauter.

- Venez ici, monsieur Vandenberg ! Ma petite fille va vous céder sa place.

Il sourit à la dame et remercia la jeune fille qui venait de se lever. Il s'assit sur la banquette de moleskine verte, rendue luisante par les années de service. Ils se connaissaient vaguement pour avoir déjà fait la causette ensemble dans le magasin de la dame. Elle tenait un " bollewinkel " au coin de la rue Floréal et tous les gens du quartier l'appréciaient. Parfois, quand il s'ennuyait dans sa vieille maison de la rue Henri Maubel, le Pépé sortait et allait s'offrir des caliches. Cela lui donnait l'occasion de parler avec quelqu'un d'autre que sa Mémé qui ne lui répondait malheureusement plus depuis son attaque.

Ce matin, il avait eu un coup de cafard. Il en avait assez de cette vie de retranché du

plaisir, de la beauté et de l'amour. Comme chaque jour à onze heures trente, il avait donné le repas à sa femme. Ça n'avait pas duré dix minutes. Elle n'avalait quasiment plus que sa soupe. Il l'avait couchée et s'était littéralement enfui de cette chambre d'où elle ne sortait plus. Du fauteuil au lit et du lit au fauteuil, c'était devenu tout son univers et l'homme, bien que malheureux, s'occupait consciencieusement de la malade. Il la changeait, la lavait, préparait les repas et faisait le ménage. Alors aujourd'hui, il méritait bien de s'offrir un petit extra.

Pour la vendeuse de bonbons, c'était lundi, jour de fermeture du magasin et comme d'habitude, elle allait en ville. Le programme en était invariable : faire du lèche-vitrines rue Neuve, dîner à l'Inno mais un peu plus tard pour éviter la cohue, flâner dans les rayons du beau magasin, refaire du lèche-vitrines, arpenter les Galeries Anspach et retourner rue Neuve pour déguster une tranche napolitaine au " Bouquet Romain ". Fièrement, elle expliqua à Monsieur Vandenberg que la belle grande jeune

filles qui avait cédé sa place, s'appelait Laura, venait de fêter ses douze ans et était la plus studieuse de ses petites filles. Elle avait exceptionnellement congé aujourd'hui car c'était le lendemain de la traditionnelle " Fête d'Eté " de l'Institut Sainte-Ursule, école qu'elle fréquentait avec sa sœur. La grand-mère voulait leur faire plaisir en les emmenant en ville. Malheureusement, la plus jeune n'avait pu venir, une grippe la tenait au lit depuis trois jours. Elle n'avait même pas pu assister à la fête ni le samedi ni le dimanche.

- Pauvre petite ! Elle a dû prendre froid durant les répétitions. Vous comprenez, Monsieur, on fait danser ces fillettes en tenue de gymnastique et dehors en plus ! Ça n'est pas à faire, n'est-ce pas ! Nous n'avons pas les climats pour se permettre une pareille folie.

Et la grand-mère compréhensive l'avait dorlotée pendant que sa grande sœur et ses parents s'amusaient à la fête. Aujourd'hui, elle

avait promis de lui rapporter un album de Bob et Bobette et une autre petite surprise.

12 Heures 15

Au rayon ameublement du quatrième étage, ça discutait ferme. En cette période de printemps, il n’y avait pas grand chose à faire malgré la quinzaine américaine. De temps en temps, un curieux venait s’asseoir sur un fauteuil ou l’autre, en cuir de préférence, et faisait mine de s’intéresser. Mais les vendeurs connaissaient bien ce genre d’individu. Il repartirait certainement bredouille, ne pouvant encore se décider entre le beige et le gris.

Deux vendeuses astiquaient des meubles. Elles tenaient à ce que tout restât propre et la poussière ne manquait pas dans ce magasin, surtout au quatrième. Ils recevaient tous les courants d’air des autres étages par la “ cheminée centrale ” que surplombait l’énorme verrière aux carreaux multicolores décorés de roses rouges. Du reste, il arrivait fréquemment que, la chaleur montant, l’air à cet étage devînt

irrespirable. Samedi, cela avait été le cas avec tout ce monde pour l'U.S. Parade. Aujourd'hui, par contre c'était beaucoup plus calme, calme très relatif car un tumulte permanent régnait partout dans le magasin. C'était une sorte de bruit de fond assez singulier, qui ressemblait à celui d'une ruche en pleine activité. Les petites abeilles du quartier étaient un peu en dehors de ce bourdonnement, les meubles amortissant les bruits, mais dès qu'elles se rapprochaient du balcon central, elles entendaient monter cette clameur.

L'une d'elles, Colette, longue jeune fille brune au romantisme " Françoise Hardy ", s'était fiancée au début de l'année. L' élu de son cœur lui avait d'ailleurs téléphoné ce matin pour lui annoncer qu'il pouvait exceptionnellement se libérer à midi. Il avait proposé à sa belle de venir le rejoindre dans son appartement de la rue du Meiboom. Malheureusement, l'horaire prévoyait qu'elle restât jusqu'à treize heures trente alors que sa collègue, elle, devait partir à midi et quart. Mais

avec un peu de bon sens et de gentillesse, tout pouvait s'arranger.

- Vas-y donc ma petite Colette ! Tu n'as pas souvent l'occasion de le voir seul. Je resterai jusqu'à une heure et demie. Le chef ne dira rien.

- Tu accepterais de changer ton heure de table ? C'est vraiment chic de ta part. Tu sais, Denise, tu es une vraie mère pour moi. Ce n'est pas comme la mienne...

- Je veux bien être ta mère, mais dans ce cas, je dois te dire de faire attention. Je ne voudrais pas te voir enceinte dans les semaines qui viennent.

La sonnerie intermittente annonçant l'heure du repas résonna dans tout le magasin et Colette s'enfuit en courant vers les vestiaires du sous-sol. Le chemin à parcourir jusque là était long et elle ne voulait perdre aucun instant. Pourtant, avant de partir, le sourire coquin aux lèvres, Colette avait embrassé spontanément sa

collègue pour la remercier, ce qui fit rire le reste de l'équipe qui les regardait de loin. L'ambiance qui régnait au rayon meuble était toujours bonne. Et les petites frictions inévitables qui obscurcissaient le ciel de temps à autre, n'étaient jamais que passagères.

Au deuxième étage, c'était pareil. Trié sur le volet, le personnel attitré du rayon vêtements dames, s'entendait à merveille. C'était un des départements les plus prestigieux du magasin et tout le monde savait que le gros du chiffre d'affaires s'y faisait fréquemment. Il n'était pas rare que des femmes, venant des quatre coins de l'Europe fassent leurs emplettes à ce rayon qui offrait une collection digne des meilleurs boutiques parisiennes, et ce au meilleur prix. D'ailleurs, beaucoup de Françaises du Nord ou du Pas-de-Calais faisaient spécialement le voyage pour s'y habiller.

C'était le cas de Barbara, jolie femme de quarante ans aux grands yeux noirs expressifs, qui avait jeté son dévolu sur un ensemble

tailleur, à jupe très courte, en taffetas beige. Elle devait assister au mariage de sa cousine le samedi suivant à Wimereux. Ce matin, son mari l'avait déposée à Bruxelles avant de continuer sa route vers Namur où il avait un rendez-vous d'affaires. Il devait la reprendre à cinq heures, place Rogier, pour retourner le soir même à Haubourdin, près de Lille. Elle s'offrait donc quelques heures de " lèche-rayon ", juste récompense d'une mère de cinq enfants. Son plus jeune venait de commencer l'école tandis que la plus âgée allait passer son baccalauréat. Elle était fière de sa progéniture qui remplissait ardemment ses journées de mère au foyer. En essayant l'ensemble, elle ne pouvait que penser à eux. C'était la première fois qu'elle ne serait pas présente à leur retour de l'école. Elle avait demandé à Anita, la jeune fille allemande au pair qui partageait leur vie familiale, de s'en occuper en attendant leur retour.

- Je crois que je vais prendre ce tailleur. Il me plaît beaucoup. Quel est votre avis ?

La vendeuse, dont le ventre laissait prévoir une future maternité, faisait preuve d'une grande habitude. Elle acquiesça et s'approcha de la cliente pour reprendre la taille qui bâillait un peu. Face au long miroir de la cabine d'essayage, elles regardaient toutes les deux l'effet donné par cette retouche éventuelle. En entendant l'accent français de Barbara, la vendeuse "fransquillonna" aussitôt sans trop s'en rendre compte.

- Je pense qu'en la reprenant à cet endroit, cela donnera un cachet supplémentaire à l'ensemble.

- Vous avez raison mais c'est le genre de couture qui me dépasse. Donnez-moi des chaussettes de gosses à repriser mais ça... Et j'imagine que vous ne pouvez pas effectuer ce travail rapidement. Je n'habite pas en Belgique et je repars déjà en fin d'après-midi.

La vendeuse, très affable, lui proposa d'effectuer immédiatement la retouche. Cela ne lui prendrait qu'une petite demi-heure. Elle

ferait ça durant son heure de table, elle n'avait pas très faim en ce moment. Barbara, très obligée, remercia la future maman.

- Mais... Je ne voudrais pas vous empêcher de manger. Surtout que vous êtes enceinte. Vous en êtes à combien de mois ?

- Cinq mois ! Je me sens en pleine forme. Ne vous inquiétez pas pour mon appétit. Le médecin m'a bien dit de ne pas trop grossir. Ecoutez ! C'est la sonnerie du repas. Ma collègue, qui est partie à onze heures, ne va pas tarder à arriver. Dès qu'elle sera là, je me mets à votre ouvrage.

Ravie de la proposition, Barbara enleva son ensemble et le confia à la jeune femme. Elle lui enjoignit de ne surtout pas se presser. Elle avait le temps jusqu'à quatre heures et demie. En attendant, elle allait se balader dans le magasin et même s'offrir un repas.

- Vous pouvez manger au restaurant Tea-Room que vous trouverez au même étage que

celui-ci. Regardez, on voit l'entrée là-bas sur la gauche. Ou bien vous avez le self-service, qui est plus démocratique, au troisième étage.

- Très bien. Je dois encore acheter le cadeau pour les mariés. J'avais l'intention de leur offrir un lampadaire ou quelque chose du genre. Je peux trouver ça dans le magasin ?

- Bien sûr. C'est également au troisième étage. Vous prenez l'escalator au centre du magasin. Vous arriverez pratiquement droit dessus.

Barbara remercia la vendeuse et se dirigea d'abord vers le Tea-Room. Elle inspecta attentivement la carte mais trouva les prix un peu élevés pour le lunch rapide qu'elle voulait s'offrir. De plus, son ensemble coûtait un peu plus cher que prévu. Elle trouva donc plus raisonnable de se diriger vers le troisième. Mais au moment de prendre l'escalator, elle se souvint qu'elle devait changer son argent français. Pour effectuer cette opération, la charmante vendeuse lui avait renseigné le

bureau du service clientèle entre le rez-de-chaussée et le sous-sol.

D'un tout autre côté du magasin, plus vers le nord, on accédait à l'aile la plus ancienne dite " Horta ". On l'appelait ainsi car ce bâtiment constituait l'œuvre audacieuse que le génial architecte avait construite à l'époque pour la famille Bernheim. De l'extérieur, on ne pouvait malheureusement plus en voir trace car la superbe façade " Art Nouveau " avait été cachée par une énorme paroi en aluminium et, ce, sur les trois étages que comptait cette partie. Il avait fallu unifier toutes sortes de façades disparates dont celle du magasin frère et voisin " Priba ". Des néons tapageurs achevaient de distinguer les entrées respectives. Heureusement, le bâtiment central acquis, lui, en 1919, à la faveur de séquestres de guerre, avait été totalement préservé. Il s'agissait déjà d'un grand magasin appartenant à Léonard Tietz et, lors de son acquisition sous l'impulsion d'Emile Bernheim lui-même, il ne fallut pas entreprendre de grands travaux d'aménagement, même à

l'intérieur. Par la suite, les années aidant, on avait gardé la morphologie générale du magasin avec son ouverture centrale permettant d'avoir en chaque point un coup d'œil à tous les étages et donnant, en hauteur, sur la grande baie vitrée du cinquième. Simplement, on avait fait évoluer les décors au fil des modes en ajoutant tel panneau de bois, telle gaine de plastic, telle nouvelle ligne électrique correspondant aux éclairages intensifs attirant le client, ou encore telle estrade en bois moqueté pour mettre en évidence les ventes " minute " ou les affaires à ne pas manquer.

Au rez-de-chaussée de la partie " Horta ", les disques et les livres se partageaient une surface particulièrement décorée pour la quinzaine américaine. L'employé responsable des achats livres avait œuvré pour que les rayons offrent au public le plus vaste choix possible de romans d'origine américaine. Il en était de même pour les disques. Le dernier Jimmy Hendrickx, " Purple Haze ", côtoyait l'album de Dave Clark Five en passant par les

Happenings et Aretha Franklin avec son “ Respect ” un peu trop britannique au goût de certains.

Pour l'heure, Hubert se balançait au son des voix de Frank et Nancy Sinatra échangeant leur “ Something Stupid ”. Il avait calé les deux écouteurs sur ses oreilles et nageait dans le bonheur. Lorsque le disque fut terminé, il demanda au jeune vendeur de lui mettre le 33 tours des Beatles, “ Revolver ”. Il était fou de cet album qu'il écoutait trois fois par jour avant et après les repas, et cela ne lui suffisait pas encore. Devant attendre Francine durant une bonne dizaine de minutes, il se délecta une fois de plus en se gavant de “ Good Day Sun Shine ”. Les yeux fermés, se balançant aux rythmes des drums de Ringo Star, il se demandait quand ses idoles préférées allaient sortir leur prochain disque. Cela faisait près d'un an que “ Revolver ” était sorti et, depuis, plus une seule mélodie n'avait été créée. Quelques jours auparavant, Hubert avait entendu son homonyme sur Europe N° 1. Il

annonçait que Lennon et Mac Cartney étaient en train de concocter une petite merveille dans leur studio d'Abbey Road. Cette fois, ils y mettaient le temps car ils désiraient peaufiner leur musique avec un soin tout particulier. Dans l'histoire du rock, jamais on n'avait mis autant de temps pour faire un album. Ça promettait donc d'être extraordinaire. Le titre fort long au demeurant, avait déjà été évoqué sur les ondes : “ Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band ”.

Les “ Beatles ” qui absorbaient les pensées d'Hubert ne l'empêchaient pas de regarder de temps en temps du côté de l'entrée du magasin. Il espérait que Francine ne se tromperait pas d'endroit avec sa distraction habituelle. Il avait bien précisé : Innovation, rayon disques, entrée nord, face à la “ Maison Bleue ”... On ne pouvait pas être plus précis.

Toujours au rez-de-chaussée, dans la partie “ Tietz ” et plutôt vers le fond du magasin, pas très loin du grand escalier où se produisaient en permanence les artistes américains, plusieurs

personnes se pressaient au fameux rayon “ aunage ”, terme ancien encore utilisé à l’Inno, transmis vraisemblablement par la tradition orale depuis la fondation du magasin à la fin du siècle dernier. L’aune pour mesurer les tissus avait été remplacée par le mètre mais le mot était resté.

Dans le tohu-bohu, causé non seulement par tout ce monde mais aussi par la musique du spectacle, une des vendeuses, une femme un peu forte qui allait fêter quinze jours plus tard ses soixante-cinq ans et sa mise à la retraite, trouvait encore l’énergie pour sourire aux deux messieurs qui taquinaient leurs bourgeoises. Celles-ci hésitaient entre trois tissus et ne parvenaient pas à se décider. Leur accent trahissait leur origine wallonne et la vendeuse, qui avait le même accent, releva le fait.

- Vous venez des Ardennes ? Moi, aussi, je suis ardennaise. Je viens d’Arlon, et vous ?

- Nous venons de Libin. Quelle expédition !
On est en route depuis c'matin six heures. Vous
vous rendez compte !

La vendeuse lia connaissance. Elle allait
bientôt retourner définitivement là-bas pour
vivre ses vieux jours auprès de ses enfants. Une
femme, qui n'était autre que Barbara,
l'interrompt dans sa conversation.

- Excusez-moi, on m'a dit que le service
clientèle se trouvait dans ces parages mais je ne
trouve pas.

Désolée de ne rien entendre, la vendeuse lui
fit signe de répéter plus fort en désignant des
yeux la cause du tintamarre. Elle prêta
attentivement l'oreille et finit par comprendre.

- Excusez-moi ! Mais avec ces
Amerloques, on a une tête comme un seau...
C'est là, juste à côté. Vous descendez l'escalier
qui mène à l'entresol. Vous verrez, il y a un
grand comptoir sur lequel un panneau indique “
Service Clientèle ”.

Barbara se dirigea vers l'escalier alors que l'une des Ardennaises se décidait enfin pour un tissu extrêmement chamarré aux couleurs criardes. Pendant que la vendeuse maniait les ciseaux avec dextérité, l'autre dame finit par fixer son choix également à la grande joie des maris qui s'impatientsaient pour l'apéritif. Jules avait retenu une table au restaurant chic du deuxième. Il prévoyait déjà de se prendre un sacré petit porto quoi qu'en dirait inmanquablement sa femme Louise. Chaque fois qu'il buvait un petit verre, elle rabâchait : “ Jules! Ton acide urique ”. Mais cette fois, il avait décidé de ne pas se laisser faire. Ce n'était pas tous les jours qu'il sortait à la capitale

12 heures 30

Le conducteur du tram 9 lança une bordée de jurons tous plus savoureux les uns que les autres. Cela faisait dix minutes qu'il attendait derrière un 52 et un 90, sous le tunnel de la gare du Midi... Un chien écrasé.

- Ferdeke ! Arrêter trois trams pour un sukeleer de klebs qui est mè'nant en bouillie. Si ça continue, on va avoir ses puces avec sur l'pal'tot !

Furieux, il montait et descendait sans cesse de son tram en marmonnant entre ses dents quelques paroles de vengeance envers la race canine. Il le savait, tous les retards sur le réseau engendrent des heures supplémentaires. Et, ce soir, il allait de nouveau rater le début de " Pas une seconde à perdre ", l'émission de Pierre Bellemare sur Paris-Lille. Enfin, il se consolait plus tard en regardant le Concours Reine Elisabeth sur Bruxelles-Français.

Les rails furent dégagés par un agent de service et le convoi put se remettre en route au grand soulagement du wattman. Le tram était pratiquement vide et Laura, la petite fille de la marchande de bonbons, avait pu se rasseoir face à sa grand-mère. Monsieur Vandenberg regardait distraitement par la fenêtre au moment où le tram sortait du tunnel. Il voyait défiler les différentes maisons du boulevard Anspach en se rappelant le temps où, gamin, il jouait sur la place Annessens. En arrivant à hauteur de cette place, le tram s'immobilisa quelques secondes à l'arrêt fixe. Et comme personne ne devait ni monter ni descendre, il redémarra aussitôt. L'homme, qui fixait la statue, dut tourner la tête pour ne pas la perdre de vue. Puis, comme le tram prenait de la vitesse, il ne la vit plus. Le regard accroché passivement à la fenêtre, Monsieur Vandenberg voyait défiler ses souvenirs. Cette place Annessens l'avait vu grandir. Il y avait même déchiré son veston en jouant aux gendarmes et aux voleurs avec ses petits camarades. Sa mère l'avait accueilli

plutôt fraîchement à son retour dans la maison paternelle de l'avenue de Stalingrad. C'était la belle époque... Il essayait de se souvenir de son âge au moment de cet épisode qui lui avait tanné la peau du derrière. Voyons... J'avais dix ans tout au plus, ça devait donc être en 1910... Non, en 1908 ! Les trams à chevaux faisaient le trajet entre la gare du Midi et la gare du Nord avant qu'ils ne coupent Bruxelles en deux avec leur jonction.

Il avait envie d'en parler à la petite fille qui se trouvait devant lui... Il n'avait jamais eu d'enfant et, en se remémorant ces événements, il aurait aimé transmettre ce passé à quelqu'un. Mais elle discutait avec sa grand-mère et cela ne devait certainement pas l'intéresser.

- ...Il est midi... trente-trois ou trente-quatre.

- Tu es fière de ta montre, hein chérie.

- Regarde comme elle est belle. Les aiguilles brillent. C'est le plus beau cadeau que

j'ai reçu à ma Communion... Avec ma gourmette, bien sûr !

Elle arborait un magnifique bracelet en argent sur lequel était gravé son prénom. Elle se sentait devenir une grande fille avec tous ces bijoux. Pour elle, l'enfance était déjà loin...

Dans les bureaux du cinquième étage, un petit drame se nouait. Trois ou quatre personnes continuaient leur travail et, parmi elles, Mady. Cette femme de quarante-sept ans vivait très mal sa ménopause. Depuis quelque temps, des migraines épouvantables l'envahissaient. Ces maux de tête apparaissaient toujours très subitement et étaient généralement accompagnés de violentes hémorragies. Elle était revenue des toilettes et se cramponnait à son siège. Dans le grand bureau du service des caisses, une de ses collègues remarqua son état. La pâleur de son visage ne faisait aucun doute quant à la véracité de ses douleurs. Elle s'approcha de Mady et lui prit doucement les mains.

- Tu n'as pas l'air au mieux de ta forme.

- Effectivement, je ne sais plus ce que je dois faire...

- Je vais te donner une aspirine. Si tu veux, va t'allonger sur la banquette du bureau d'à côté.

- Tu es gentille... Mais je pense qu'en ce moment, l'aspirine n'est pas très indiquée... J'en ai marre...

- Ecoute... Rentre chez toi. Si ça continue, tu n'auras plus une goutte de sang dans les veines. Je t'appelle un taxi.

Mady, qui ne voulait pas abandonner le service en cette période de surcharge, finit par céder. La douleur qui lui martelait la tête devenait trop forte. Dans cet état, elle ne serait plus efficace devant sa machine à calculer. Seul le surcroît de travail laissé à ses collègues l'inquiétait vraiment.

- Je vous laisse tout mon boulot.

- Tais-toi donc. Si c'était nous, tu accepterais également de travailler un peu plus. Viens ! Je t'accompagne jusqu'en bas. Ton taxi doit être là.

- Qui va avertir le chef ?

- J'irai le prévenir. Il avait sa réunion avec les chefs de groupe des autres succursales et ne voulait surtout pas qu'on le dérange. Tu le connais... Il doit manger au self vers une heure avec toute une équipe. J'irai à ce moment-là.

Mady remercia son amie et partit à son bras, chancelante de faiblesse et de douleur. En bas, rue du Damier, le taxi l'attendait. Elle y grimpa non sans difficulté. Sa collègue lui fit un signe de la main et rentra dans le long couloir. Le " Spécial ", qui menait la garde, la salua à nouveau.

- Merci, monsieur. La pauvre ! Elle est dans un triste état.

Le contrôleur, qui lui avait donné une autorisation exceptionnelle pour accompagner

sa collègue, l'écoutait distraitement. Il n'attendait qu'une chose, l'heure de la fin de son service pour aller jouer au billard.

Au restaurant self-service, l'heure du coup de feu avait sonné. Comme d'habitude, tout le monde arrivait en même temps. Aujourd'hui, à midi dix, on dénombrait deux pelés et trois tondus. Et à midi vingt, la file d'attente devant le buffet de service s'étendait jusque dans les rayons. Habitué à ces soudains débordements, le personnel, formé au drill comme à l'armée, se plaçait méthodiquement. Chacun de leurs gestes était compté. Le maître d'hôtel avait réglé tout cela scientifiquement et n'hésitait jamais à remplacer ou à aider quelqu'un de défaillant. Son principe était qu'on ne pouvait pas tous les jours avoir la même forme. Il acceptait la fatigue de son équipe à condition qu'elle sache se montrer efficace.

Les trois règles de l'hôtellerie étaient scrupuleusement respectées par tous. Qualité de l'accueil, qualité des mets, qualité du décor. Ce

dernier plutôt succinct et surtout fonctionnel se révélait être d'une propreté irréprochable. Les nombreuses tables étaient séparées ça et là par des croisillons de bois et des plantes vertes. Au centre, on avait placé un comptoir carré qui permettait aux gens de se faire servir un expresso, un thé ou même des glaces. Tout autour des murs courait un tapis roulant par lequel les serveuses faisaient évacuer la vaisselle et les plateaux sales sans trop gêner les clients.

Le personnel, quant à lui, avait été choisi principalement en fonction de ses qualités de cœur. La gentillesse vis-à-vis du client était primordiale. Le maître d'hôtel y tenait beaucoup.

La nourriture proposée aux clients était variée. Les gens ne s'y trompaient pas et beaucoup d'employés ou d'étudiants des environs venaient y trouver chaque jour des menus différents, des plats fixes ou même des assiettes froides.

En ce moment, derrière le grand étal, les buffetières ne chômaient pas. Le maître d'hôtel était près d'elles pour leur donner le coup de main nécessaire. Entre les commandes et le ravitaillement des plats du jour sous le distributeur chauffant, entre le débouchage des bouteilles de vin et le service des bières-pression, elles devaient encore trouver le temps de répondre aux questions de la clientèle avec l'indispensable sourire. Derrière elles, les cuisiniers, que le public ne pouvait voir qu'au travers d'une toute petite lucarne passe-plat, s'affairaient à exécuter les ordres qui leur étaient donnés depuis le restaurant par un micro.

Le maître d'hôtel avait préféré organiser le paiement à la sortie et, là, deux caissières attendaient leur tour de gros travail qui se présenterait une demi heure plus tard. Pour l'instant, aucun client ne sortait. A tel point que l'une d'elles alla aider la préposée aux vestiaires qui ne parvenait plus à répondre correctement aux dépôts des clients.

Dehors, près de la rue de Malines, deux jeunes filles de Saint-Louis discutaient ferme. Priscille tenait absolument à rejoindre les copains et les copines qui devaient déjà être installées au self de l'Inno. Sophie, par contre, désirait flâner vers la place de la Monnaie et manger aux Galeries Anspach.

- T'es conne ! Pourquoi tu viens pas ? Y'aura Serge, Davina et Marie-Christine. Viens !... On va se marrer avec eux.

- Non, je n'ai pas envie d'aller à l'Inno aujourd'hui. Je ne sais pas pourquoi mais c'est comme ça.

- Mademoiselle a ses petits états d'âme, sans doute ! Elle veut faire bande à part pour pouvoir soupirer à l'aise en pensant à son Roméo. T'es un peu cloche, tu ne trouves pas ?

- C'est possible que je sois cloche, mais je ne suis pas obligée de te suivre partout comme un petit chien. Va rejoindre Serge, si tu veux. Moi, je vais ailleurs un point c'est tout. Et si tu

crois que c'est pour rêver à mon Roméo comme tu dis, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'à l'occiput.

- C'est ça ! Fais ton intéressante ! Moi, j'y vais. Salut ma vieille !

Sophie regarda son amie pénétrer dans le magasin en faisant une moue de regret. Comme c'était idiot de se disputer pour des bêtises comme celle-là. Elle était toujours la même, Priscille. Elle voulait qu'on fasse comme elle l'avait décidé. Chacun sa liberté, tout de même. Querelle de fillettes que tout cela ! Durant l'après-midi, pendant le cours, Priscille ne manquerait certainement pas de revenir auprès de son amie pour faire oublier ces quelques mots.

Sophie continua d'arpenter la rue Neuve vers la Monnaie et tomba nez à nez sur une ancienne copine.

- Francine ! Ça alors ! Qu'est-ce que tu deviens depuis que tu as quitté Saint-Louis ?

- C'est tout simple. Je me suis mariée... mais je suis loin de nager dans le bonheur. J'aurais mieux fait de rester avec vous. Au moins, je me serais marrée même en ne comprenant rien au droit. Et toi ?

- Je suis en troisième. C'est bientôt les exams... Rien que d'y penser, j'ai une de ces trouilles ! Tu comprends, je n'ai rien foutu cette année.

- Sacré Sophie ! Tu n'as pas changé... Jamais prête mais toujours une “ grande distinction ” !

Sophie voulut protester mais Francine l'arrêta net en lui faisant la bise. Puis, elle partit en direction de l'Inno en agitant les mains vers la future Docteur en Droit.

Hubert était toujours sous son casque. Le vendeur était venu voir deux ou trois fois s'il désirait toujours écouter le disque des Beatles mais Hubert avait fait semblant de ne pas le voir en fermant les yeux. Il se balançait aux sons de

“ Got To Get You Into My Life ” quand soudain des mains se posèrent sur ses yeux. Il sursauta bien qu’il eût déjà reconnu la douceur des doigts de Francine. Il quitta son casque pour la prendre dans ses bras et l’embrasser fougueusement. Le vendeur les regarda quelque peu gêné et un soldat de l’Armée du Salut, qui passait à leurs côtés, ne put s’empêcher de leur faire une remarque.

- Je vous en prie ! Un peu de tenue... Où vous croyez-vous ?

Francine ne put s’empêcher de tirer la langue dans sa direction dès qu’il eût le dos tourné. Le vieux bonze ! Il ne savait évidemment pas ce qu’était l’amour... la haine, la tristesse, les sentiments, quoi ! A vingt-et-un ans, Francine, très expansive, connaissait malheureusement la rengaine des culs-bénits. Après de multiples aventures, elle avait fini par se marier avec un homme beaucoup plus âgé qu’elle. Elle s’ennuyait à mourir avec ce quadragénaire pas marrant. Aussi, il y a

quelques jours, quand elle avait rencontré Hubert, elle n'avait pu que tomber amoureuse de ses beaux yeux bleus, de son humour et de l'énergie de sa jeunesse. Ils s'étaient donné rendez-vous ce matin par téléphone. Hubert avait eu l'audace de l'appeler chez elle alors que son mari était encore à la maison. Heureusement, c'était elle qui avait décroché. Elle avait simulé un “ *Bonjour Josette, comment vas-tu ma vieille ?* ” qui avait marché. Cette situation l'excitait et elle se sentait pousser des ailes de comédienne.

- Tu sais, mon Hubert aux yeux bleus, je n'ai pas beaucoup de temps. Mon mari rentre à quatre heures et je n'ai pas envie qu'il se doute de quelque chose. Ton coup de téléphone à la maison, c'était drôlement gonflé, hé !

Pour toute réponse, elle reçut un baiser voluptueux sur les lèvres. Une vieille dame traînant un petit caniche noir se retourna vers eux, en toussant fortement. Décidément les amoureux n'avaient pas de chance. Mais Hubert

se fichait éperdument des convenances et reprit son étreinte de plus belle en défiant la vieille du regard. Celle-ci, offusquée, détala.

Francine et Hubert quittèrent joyeusement le magasin en se tenant par la taille. Ils s'arrêtèrent chez Vigaufra, à côté de la Maison Bleue, pour s'y acheter une gaufre liégeoise bien chaude et continuèrent leur promenade le long de la rue Neuve en se partageant ludiquement la pâtisserie.

A Ostende, Albert lançait sa Citroën DS sur l'autoroute en poussant la vitesse au maximum. Les remords commençaient à lui tirailler les entrailles à moins que ce ne fût toutes ces gueuzes qu'il venait d'ingurgiter. Il se trouvait minable. Cent fois, il s'était juré de ne plus boire, de ne plus se laisser entraîner par les copains dans des beuveries comme celle qu'il avait commencé ce matin. Combien en avait-il bu, lui qui aurait dû s'abstenir en sachant qu'il avait un rendez-vous important à Bruxelles ? Dix ? Douze ? Quel gâchis ! Souvent, il se

justifiait face à sa propre conscience. Son métier l'entraînait dans cet alcoolisme social. Représentant industriel en roulement à billes, il devait avoir un contact facile, une rondeur du propos, une jovialité huilée à toute épreuve... Les gros contrats s'étaient toujours décidés devant des tables pantagruéliques. Sa bonne conscience, elle, savait qu'il y avait souvent des débordements non professionnels... Comme ce matin... Chez Fonske... Un copain... Un des plus joyeux lurons de la Côte ! Chez lui, on savait quand et comment on entrait... Pour en sortir... A midi, il était toujours devant un délicieux “ Gueux de Mer ”, gueuze sur fond de cognac, à discourir avec les habitués du coin. Et puis, il y avait eu le coup de l'étrier et la der des der. Avant de partir, il avait essayé de téléphoner à l'homme avec qui il avait rendez-vous. Sans réponse. Cet abruti serait donc à l'Innovation à treize heures comme prévu.

Albert avait beau pousser sur la pédale, sa charrette ne pouvait donner que ce qu'elle avait, c'est-à-dire un petit cent cinquante. Il calculait

et recalculait sa moyenne. De toute façon, il n'arriverait jamais à temps. Il savait aussi qu'à Bruxelles, autour de la Basilique de Koekelberg et sur les boulevards, il y avait toujours des embouteillages.

12 heures 50

Dans le bas de la chaussée de Haecht, une série de maisons construites vers la fin des années trente absorbaient jour après jour la pollution des voitures et la poussière métallique des trams qui se transforme inmanquablement en rouille. Les façades gangrenées en contractaient une teinte rouge noirâtre qui sentait la pauvreté. Pourtant, un léger sablage aurait rendu à celles-ci tout leur éclat, ce qui n'aurait évidemment pas déplu aux habitants de ce quartier, et ils étaient nombreux. L'air de rien, ces maisons avaient toutes trois étages, voire même quatre, divisés en appartements, ce qui permettait à certains de jouir d'une vue plongeante sur le jardin botanique et le bas de la ville.

Dans l'une d'elles, une femme terminait de préparer le repas. En attendant que son mari revienne de son travail au ministère, elle

écoutait Gérard Valet sur le premier programme de la radio. En bonne ménagère, elle regarda l'horloge... une heure moins dix... et régla le four pour que le rôti de veau ne soit pas trop cuit au moment où son mari rentrerait. Elle se dirigea vers la porte-fenêtre qui donnait sur un petit balcon et sortit pour mettre des déchets dans la poubelle. Elle rentra tout aussitôt car elle n'aimait pas rester sur cette terrasse. Elle avait le vertige. En refermant la porte vitrée, son attention fut attirée par une colonne de fumée noire et épaisse qui s'élevait au loin. En scrutant les toits, elle prit repère sur la tour Rogier et se dit que cela devait provenir de la rue Neuve... Le Bon Marché, Priba ou peut-être même l'Inno... Sans se soucier plus, elle retourna à sa cuisinière pour arrêter la cuisson des pommes de terre et les transformer en purée.

Le self était comble et Bruno eut bien des difficultés à trouver une table libre avec suffisamment d'espace pour accueillir sa femme et son fils qui allaient le rejoindre. Il finit par s'asseoir à une table déjà occupée par deux

personnes qui étaient sur le point de partir. Il hésita à commencer son repas mais, après avoir regardé sa montre, il se décida à attaquer son steak frites salade habituel. Il connaissait sa femme, elle n'était absolument pas ponctuelle. Ça l'agaçait beaucoup. Lui, si précis et si calme, ne comprenait pas comment elle pouvait être aussi volubile et désordonnée.

Au moment où les deux dames se levèrent pour rejoindre les caisses, il déposa sa fourchette et son couteau. Méthodiquement, il déplaça son manteau et sa mallette sur les chaises qu'il tenait à réserver. Il continua ensuite son repas en regardant droit devant lui. Il était à une table située dans un coin, non loin des toilettes. A quelques mètres de lui, des fenêtres surplombaient une grande palissade de bois cannelé qui, il le savait, cachait le tapis roulant pour le dégagement de la vaisselle. Presque chaque jour, il voyait une des serveuses monter sur un tabouret et ouvrir une des fenêtres lorsque la chaleur des cuisines devenait irrespirable jusque dans la salle. Son esprit

d'ingénieur avait souvent tenté de s'orienter grâce à ces fenêtres, mais jamais il n'avait pu savoir où elles débouchaient. Une couche opalescente empêchait de voir quoi que ce fût par les vitres et il avait dû se fier à son sens de l'orientation. Il se doutait qu'il se trouvait dans l'aile du bâtiment la plus à gauche, pratiquement à hauteur de l'église du Finistère. Mais pour savoir si ces fenêtres prenaient leur lumière de la rue aux Choux ou de la rue du Damier... mystère. Souvent, il avait eu envie de demander à la serveuse s'il pouvait, lui aussi, grimper sur le tabouret. Mais son caractère plutôt réservé le lui défendait.

Le brouhaha était général dans ce restaurant. Les bruits de vaisselle, les commandes en cuisine, les gens qui parlaient, qui bougeaient leurs chaises, tout cela élevait le niveau sonore à une quantité appréciable de décibels. Mais aujourd'hui, Bruno était franchement gêné par des bruits plus aigus. Des jeunes gens, installés plus au centre, vers le comptoir des cafés, faisaient un tintamarre

épouvantable. Serge et sa bande étaient en pleine forme. Les deux heures de sciences économiques qu'ils avaient dû subir les avaient mis dans un état d'excitation sans pareil. Même Priscille, plutôt calme en général, ressentait le besoin de se défouler, et elle ne s'en privait pas. La purée de pomme de terre commençait à servir de projectile plutôt que de nourriture. Ils riaient tous de leurs bêtises. D'autres jeunes de la table d'en face participaient également à leurs libations.

Un jeune " bleu " de Saint-Louis était en pâmoison devant une aide-soignante qui venait de terminer son service à la clinique Saint-Jean. En guise de chaperons, deux infirmières les accompagnaient et ne manquaient pas de les taquiner chaque fois qu'ils osaient s'embrasser.

Un moment, les rires de la table de Serge s'interrompirent net. Marie-Christine, la blonde pulpeuse du groupe, avait vu arriver un de leurs profs de législation.

- Merde ! On l'a déjà durant tout l'après-midi ! Si en plus on doit se le taper en bouffant !

- T'as raison. Zut ! Moi, j'arrête de manger. Il me donne la nausée.

Quelques instants plus tard, la bonne humeur reprenait et les blagues fusaient à nouveau. Simplement, le ton de leurs voix avait baissé de quelques crans.

Toujours au troisième étage, mais d'un autre côté du bâtiment, Barbara prenait tranquillement le temps de parcourir les rayons. Elle avait été à la lustrerie mais ne s'était pas décidée pour l'achat du cadeau de mariage. Elle hésitait entre une lampe de chevet à abat-jour couleur lilas, et un gadget lumineux venant des Etats-Unis, sorte de petit aquarium éclairé dans lequel évoluait une masse informe bleue au gré de la chaleur de la lampe. Elle réfléchissait au choix qu'elle allait devoir faire tout en regardant les beaux tapis d'Orient qui prenaient d'autant plus de majesté qu'ils étaient pendus à d'immenses tringles. Elle rêvait depuis

longtemps d'acquérir une de ces merveilles aux couleurs douces et chaudes mais ses moyens ne lui permettaient pas un tel achat. Avec cinq enfants, il y a d'autres priorités...

Un vendeur s'approcha d'elle et commença à lui faire l'article. Il y mettait du cœur et n'hésitait pas à utiliser les mêmes intonations que les marchands tunisiens. Il avait été là-bas, dis ! A la suite d'un concours du meilleur vendeur, l'Inno lui avait offert le voyage. Il les avait vus à l'œuvre, les vendeurs de tapis, et avait appris à la source qu'un client à qui on avait présenté correctement la marchandise revenait toujours, dans un heure, dans un mois, dans un an... Qu'importe le temps. Il lui proposait maintenant de faire un tour dans les réserves qui, selon ses dires, s'étendaient jusqu'au rayon camping à l'autre bout du magasin, vers la fameuse partie Horta. Mais voyant la réticence de sa candidate cliente, il n'osa pas trop insister.

Barbara souriait à l'entendre faire son boniment. Pour peu, il lui aurait fait sentir les parfums du jasmin et le fumet du couscous. Cette idée de nourriture rappela à Barbara qu'il lui fallait se sustenter. Elle prit congé du vendeur et se dirigea vers le self-service. Elle traversa le rayon accessoires-auto et ne put s'empêcher d'acheter une crème lustrante pour la voiture de son mari. Ce n'était pas grand chose, mais elle savait qu'un petit cadeau lui ferait toujours plaisir. Décidément, le magasin de Monsieur Bernheim était bien fait, selon les meilleures règles américaines de la vente. " Un grand magasin doit être celui dans lequel on entre pour s'acheter un bouton de chemise et dont on sort avec un yacht "

Loin de penser au mercantilisme, Barbara se mit dans la file du self, se donnant encore le temps du repas pour réfléchir au cadeau de mariage. Elle était heureuse de sa journée mais cela passait trop vite. Le temps de manger, d'acheter la lampe, de récupérer son ensemble

chez la petite femme enceinte, et de se poster place Rogier, il serait vite cinq heures.

Arrivée à hauteur de l'affichage des menus, en attendant son tour, elle regarda attentivement ce qu'on proposait. Le poulet sauce suprême lui faisait envie. Mais être en Belgique et ne pas manger de steak frites ou de moules marinières serait presque un crime. Mais il n'y avait pas de moule puisque mai n'est pas un mois en " r ". Elle jeta donc son dévolu sur le steak.

Au premier étage, le magasin se partageait en sections plutôt biscornues. Du côté Horta, l'alimentation côtoyait la droguerie et les odeurs de café fraîchement torréfié se mêlaient fréquemment aux relents de fromage et aux effluves de térébenthine. Un escalator séculaire et brinquebalant, se composant encore de larges lattis de bois, passait au milieu de ce véritable souk en lançant des toc-toc incessants et descendait vers le rez-de-chaussée, enfin presque... Les niveaux ne correspondaient pas toujours et de nouvelles passerelles et plans

inclinés essayaient de rattraper les irrégularités dues au rassemblement de différents bâtiments pour le moins hétéroclites.

Toujours au premier étage, pour accéder dans la partie centrale “ Tietz ”, des passerelles les unes métalliques, les autres en bois, avaient été construites. On arrivait alors aux rayons enfants et confection hommes. Il était d'ailleurs très étonnant d'accéder par ce biais dans cette partie beaucoup mieux aménagée dont l'ambiance était totalement étouffée par les vêtements qui pendaient aux présentoirs ou par les moquettes qui délimitaient les zones de vente. Entre elles, des larges allées de parquet ressemblaient à des avenues qui conduisaient soit chez les garçonnets, soit chez les hommes, soit chez les fillettes.

La femme de Bruno venait de passer par ce rayon fillettes et se dirigeait vers les vêtements de garçons. Mais, indécise, elle revint en arrière pour jeter un coup d'œil aux jolis habits qu'on proposait cette saison aux petites filles. Elle

trouvait les ensembles marins adorables. La voyant intéressée, une vendeuse s'approcha d'elle. C'est qu'il fallait guetter le client... La "guelte" en dépendait ! Cette sorte de pourcentage sur la vente que se partageait le personnel d'un groupe, tenait bien souvent les vendeuses en haleine.

- Madame... Je peux vous aider ?

- Non, merci. Je regarde simplement. Je n'ai pas de fille, alors... Mais je trouve ces ensembles tellement mignons... Faudra que je fasse une petite sœur à mon grand bonhomme.

Elle caressa les cheveux de son petit garçon qui, jusque là, avait fait preuve d'une patience exemplaire. Sagement, il avait suivi sa maman, un sachet de bonbons à la main. Elle avait eu la bonne idée de lui en acheter au rez-de-chaussée, à l'endroit où on pouvait choisir parmi une vingtaine de sortes et, comble du bonheur, se servir soi-même les 250 grammes pour neuf francs. Il suçotait avidement une de ses friandises préférée, les cuberdons. Bien

entendu, ses lèvres et ses joues étaient pleines de colorant rouge au point que sa maman dut les lui frotter devant la vendeuse. Celle-ci souriait doucement, s'extasiant sur la beauté de ce petit blondinet.

Arrivé au rayon garçonnets, le charmant bambin commença à trouver la plaisanterie plutôt mauvaise. Sa maman avait décidé de lui faire essayer des anoraks. Cinq fois, il avait dû enlever son petit manteau et le remettre. Il avait chaud, il avait faim et surtout soif avec tous ces bonbons... Bref, il en avait marre et avait envie de sortir son arme favorite, les geignements.

Un étage plus haut et presque exactement au dessus du rayon fillettes, la jeune femme enceinte s'était retirée dans une réserve à couture près du grand escalier. Ce local bizarre n'était autre que l'emplacement des anciens ascenseurs. On avait dressé un vague plancher dans le long tuyau que constituait cette énorme cage. Et à chaque étage, l'espace de vente étant bien sûr sacré, on avait transformé ces petites

pièces les unes en réduit et les autres en ateliers improvisés de couture, de bricolage, de réparation voire même de préparation aux décors.

Elle se sentait à l'aise dans cet endroit, loin de l'agitation et du bruit. L'ourlet faufilé, elle vérifia son travail avant de le coudre définitivement avec la vieille machine Pfaff à pédales. Elle était heureuse même si elle appréhendait un peu sa future vie de fille-mère. Elle se sentait beaucoup soutenue par ses collègues de travail et par sa famille mais l'homme de sa vie, lui, avait définitivement tourné la page. Elle devrait donc l'élever seule. Tout en pensant à sa vie, elle épongeait son visage rougeaud d'où perlait une légère sueur. Il faisait chaud dans ce local. A moins que ce ne fût elle qui commençait à avoir des bouffées de chaleur causées par un léger dérèglement hormonal.

Non loin de là, au restaurant chic, l'ambiance était feutrée. La moquette moutarde

et le parquet de bois assourdisaient les conversations paisibles des mangeurs. Ce restaurant était plutôt fréquenté par des personnes plus âgées qui pouvaient consacrer du temps au repas de midi. Le confort d'un bon fauteuil, la propreté impeccable des nappes et des serviettes blanches, les serveuses en tabliers de dentelles, tout concourait à donner aux clients l'impression de luxe et de calme. Les membres du personnel du magasin se moquaient toujours de ce haut lieu du raffinement vieux style. Du reste, le vocable Tea-Room était resté car auparavant ce salon était réservé uniquement à des après-midi dansants. Un orchestre, pas toujours ringard, y jouait des airs doucereux. Parfois même derrière le piano, on découvrait une future vedette... C'était dans les années cinquante... Charles Aznavour, Charles Dumont ou Gilbert Bécaud ?

Aujourd'hui, malgré une extension à la grande restauration, la tradition du salon de thé était respectée. En cuisine, des mitrons s'évertuaient à abaisser des pâtes sablées, à

dorer des petits choux ou encore à foncer correctement les moules à cakes pour être prêts à recevoir ces dames aux chapeaux verts qui allaient venir discuter des œuvres paroissiales en milieu d'après-midi. C'est dire que le personnel n'avait pas le temps de se la couler douce. Car avant les dames patronnesses, il y avait le service de midi qui battait son plein.

Une table se démarquait nettement des autres par la gaieté des propos. Jules resservait un coup de Sauvignon pour accompagner l'entrée au saumon. Il s'était déjà offert deux portos à l'apéritif et, pour une fois, sa Louise ne disait rien. Comme il savait que son " savon " l'attendait de toute façon quand il serait rentré à Libin, il en profitait joyeusement. Son copain se félicitait d'avoir un ami aussi gai et ne refusait pas non plus de bien manger ni surtout de bien boire.

Pendant que les hommes goûtaient au mieux les plaisirs de la table, les femmes commentaient leurs achats du matin tout en

mangeant distraitement. Les tissus étaient ravissants et les robes qu'elles allaient se confectionner seraient certainement du meilleur effet. De temps en temps, Louise se décalait un peu de la table et faisait semblant de chercher quelque chose dans son sac. En réalité, elle admirait les nouvelles chaussures qu'elle venait de s'acheter.

Monsieur Vandenberg était descendu à la Bourse. En quittant le tram, il avait salué la marchande de bonbons et sa petite fille qui étaient descendues en même temps mais s'étaient dirigées vers l'arrière de la Bourse. Lui, par contre, était passé devant le grand bâtiment à colonnades, temple de la finance, rongé par la fiente des milliers de pigeons qui logeaient là depuis des années sans se soucier de la circulation sans cesse grandissante. Le Pépé passa devant le " Monico-Bourse " et eut une forte envie de s'y arrêter pour boire sa Stella. Un 33 centilitres évidemment, les 25 centilitres, ça est pour les gamins. Mais en regardant sa vieille montre en or plaqué, il

trouva qu'il était trop tard. Il s'offrirait la bière la mieux servie de Bruxelles après son repas. En attendant, il était plus sage de se diriger au plus vite vers les " Armes des Brasseurs " afin d'avoir une bonne place. Il avait projeté de s'y offrir une choucroute colossale. Passant devant la boutique des cafés " Padanga ", il huma les effluves de la torréfaction quasi permanente. Il avait envie de plein de choses aujourd'hui. Le café, les pralines, la Stella mais surtout... sa choucroute. Rien qu'en y pensant, il en avait l'eau à la bouche.

Sur le boulevard, il pouvait déjà apercevoir la loggia caractéristique de l'établissement renommé. De larges encadrements de bois entouraient les grandes baies vitrées et même de loin, il pouvait deviner ce qui était écrit sur les grands panneaux accrochés aux fenêtres : " Choucroute au vin - à la bière - spéciale - au champagne - Trappistes de Chimay - Bières de Munich ". Le sexagénaire pressa un peu le pas mais arriva devant la porte,

celle-ci resta close. “ Lundi - Maandag - Jour de fermeture - Rustdag ”.

Il poussa quelques jurons en bruxellois faisant valser sa casquette vers l'arrière. Indécis, il finit par continuer son chemin vers la place de Brouckère. Il marchait dans le vide ne sachant où aller. Toutes ses envies avaient soudain disparu. Sans s'en rendre compte, il entra dans le Passage du Nord et arriva sur la rue Neuve. En remarquant où il était, il hésita quelques secondes. Il pouvait éventuellement entrer au Milkbar... Mais il n'avait pas envie de se retrouver avec des vieilles “ Totoches ” dans l'ambiance biscuit-café-crème. En allant à droite, il avait la possibilité d'aller jusqu'à la place de la Monnaie et s'arrêter à “ La Lunette ” pour y boire un verre. Mais on n'y mangeait pas et il avait faim. Il pensa alors au self-service de l'Inno. Parfois au menu du jour, ils affichaient une choucroute. Il en avait déjà mangé, elle n'était pas mauvaise. Tout espoir n'était donc pas perdu.

13 heures 10

Albert venait de dépasser Alost. Il roulait à nouveau pied au plancher mais il avait dû parcourir une vingtaine de kilomètres au pas. Dans ses calculs, il avait oublié les travaux à hauteur de Ternaat. Une bande de l'autoroute était en réfection et la circulation s'effectuait à double sens. Les nombreux camions, freinés dans leur élan, avaient formé une file ininterrompue. Albert espérait à présent arriver avant la fin du repas de son client sinon adieu le contrat et avec lui ses gratifications.

Il prenait beaucoup de risques en roulant aussi vite, d'autant que son attention était nettement diminuée par son taux d'alcoolémie. Il bâillait sans cesse et ses paupières avaient une furieuse tendance à se fermer. Un moment, il faillit s'assoupir et sa voiture dévia sur la droite risquant ainsi de toucher un autre véhicule dont le conducteur actionna les avertisseurs. Albert

sursauta et, au dernier instant, redressa sa DS. Craignant de recommencer, il alluma une cigarette et tourna le bouton de l'autoradio. Un journaliste débitait le flot d'informations quotidiennes avec un sérieux inébranlable.

“ ...Hanoï a encore été bombardée ce matin par l'aviation américaine. Ces pilonnages intensifs visaient principalement les bâtiments d'industries légères dans les quartiers sud de la capitale nord-vietnamienne. D'autre part, la ville serait toujours privée d'eau et d'électricité après les raids effectués samedi, toujours par l'armée américaine. De leur côté, les forces Vietcongs ont demandé qu'une trêve soit respectée à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Bouddha. Les Américains ont accepté le principe de cette trêve...

...Le Premier ministre, Monsieur Paul Vanden Boeynants, doit rencontrer cet après-midi même Monsieur Jacques Van Offelen, ministre des Affaires économiques, afin de

discuter de l'ensemble des problèmes de la Région du Centre et en particulier de l'usine Germain-Anglo à La Croyère. Aujourd'hui, tous les travailleurs de la métallurgie de la Région du Centre se sont mis en grève. Dès ce matin, quinze mille métalos étaient réunis sur le place de La Louvière. Ils ont alors commencé une marche vers Germain-Anglo...

...Cet après-midi encore, le bureau du P.S.B se réunit sous la présidence de Monsieur Collard. Nul doute qu'il sera question des problèmes de la sidérurgie...

...Hier à Athènes, le Colonel Papadopoulos faisait un bilan après un mois de prise du pouvoir par l'Armée. Il a assuré que le calme était revenu partout dans le pays et que les rumeurs de déportation vers l'île de Yaros n'étaient en aucun cas fondées... ”

Mais la voix du journaliste, trop monocorde, ne suffisait pas à maintenir Albert en éveil. Voyant sa voiture zigzaguer, il essaya

de se reprendre. Il ouvrit la fenêtre et se mit à chanter à tue-tête des airs de bel-canto.

Très distraite, Francine avait déjà failli se faire écraser deux fois par une voiture en traversant la rue Neuve. Mais cette fois-ci, c'était sérieux. Une camionnette s'était arrêtée exactement à hauteur de son pied. Heureusement, au dernier moment, Hubert l'avait happée vers le trottoir. Le chauffeur, émotionné, avait quitté son véhicule et regardait Francine comme une miraculée. Elle se mit à rire de toutes ses dents blanches, ce qui le rassura. Il démarra en lui faisant un grand signe tandis qu'Hubert la serrait contre lui.

- Tu vois, tu ne vas bientôt plus pouvoir me quitter. Si je n'avais pas été là, je crois bien que ton charmant petit pied y serait passé.

- Je suis folle. Je l'ai toujours dit. Mais ne t'inquiète pas pour moi, je suis née sous une bonne étoile. C'est une voyante qui m'a dit ça un jour. C'était une Russe et elle roulait les " r ". *Vous êtes une grrrande amoureuse, une*

passionnée... Vous aimerrrez plus d'un homme dans votrrre vie...

- Eh bien, voilà qui est agréable pour moi ! Je sais au moins que je serai remplacé rapidement.

- Elle m'a même dit que je quitterai ce pays de cons pour aller dans une île et que là, j'aurais beaucoup d'enfants. Elle ne m'a pas dit combien mais elle insistait sur le *grrrand nombrrre*.

- Bon courage ! Mais si tu insistes, je peux t'en faire un immédiatement... Là, sur le trottoir, tout de suite !

Francine lui mordilla le bout du nez. Ses yeux ne laissaient aucun doute quant à l'envie qu'elle avait. Ils continuèrent à marcher sous les rayons d'un soleil de plus en plus timide. Ils s'étaient promenés du côté de la Monnaie et en étaient revenus avec un hot-dog qu'à nouveau ils se partageaient dans des rires à la moutarde de Dijon. Ils regardèrent la vitrine des

“ Fourrures du Nord ”. En voyant les lousps argentés, Hubert voulut entrer.

- Viens ! celui-là, je te l'achète. C'est trop beau.

- Et... tu paieras avec quoi ?

- Comme d'habitude... Je ferai du baratin. Tu verras, ça marche !

Francine passa à la vitrine d'à côté alors qu'Hubert poussait déjà la porte du fourreur. Faisant mine de se tromper de magasin, il rejoignit sa compagne devant le “ Palais des bas ”. Il ne manqua pas de faire des remarques sur la lingerie soi-disant coquine. Tous deux se conduisaient comme des adolescents. Ils faisaient pétiller la vie autour d'eux sans retenue aucune. Les trop courtes heures qu'ils avaient à partager devaient être comme des bulles de champagne.

Une marchande des quatre saisons, qui venait de s'installer à côté de l'entrée “ Finistère ” de l'Inno, guettait d'un œil expert

l'arrivée éventuelle d'agents de police. Ne voyant rien de dangereux à l'horizon, elle se mit à crier d'une voix rauque et stridente : “ *Les belles asperges de Malines, madame, quatre-vingt francs la botte !* ”. Surprise, Francine se retourna et se mit à rire bruyamment. La regardant d'un air vexé, la maraîchère folklorique reprit de plus belle. “ *Oué, oué ! J'ai bien dit : quatre-vingt francs la botte pour les toutes premières asperges de Malines !* ”

Connaissant la susceptibilité légendaire de ces Bruxelloises fortes en gueule, Hubert préféra prendre Francine par le bras et la faire entrer à l'Inno.

- J'adore me balader dans les grands magasins et en plus... Tu as devant toi le roi de la fauche !

- Non ? T'es con ou quoi ? Si tu te fais attraper, on aura bonne mine. Pas question de chiper la moindre chose quand je suis là.

- Bon d'accord. Mais, je vais quand même t'expliquer comment je fais. Prenons... les pantalons par exemple... Première chose à faire, prendre la direction du rayon hommes... Premier étage ! Tu me suis ?

Un peu méfiante, Francine suivit l'homme qui lui faisait revivre une jeunesse enterrée un peu trop tôt.

Il faisait chaud au self-service, très chaud, trop chaud même. Deux dames d'un certain âge, en arrivant à hauteur du restaurant par le grand escalier de bois, avaient préféré faire demi-tour. Elles iraient manger chez Van Bladel ou au Bouquet Romain. Derrière elles, sortant d'un ascenseur, Monsieur Vandenberg, lui, se dirigeait droit vers l'entrée du self.

La file devant le buffet s'étirait de plus en plus et l'homme eut tout le temps de distiller sa rogne contre le menu qui n'affichait pas de choucroute. Sans le savoir, il attendait son tour derrière le directeur du magasin. Celui-ci avait terminé sa réunion et tenait à offrir un repas à

certains de ses convives. Arrivé devant la buffetière, le Pépé ne savait pas encore ce qu'il allait manger. A tout hasard, il insista.

- Vous n'avez pas de choucroute ?

- Non, pas aujourd'hui. Mais le poulet sauce suprême est particulièrement bon. Si vous aimez, je vous mettrai beaucoup de sauce.

Monsieur Vandenberg obtempéra à regret mais fut content en voyant la dame qui ne lésina pas sur la portion. Il demanda une bière et partit avec son plateau au centre du restaurant, près du groupe de Serge qui s'était bien calmé depuis. Ils en étaient à discuter examens, ce qui refroidissait leurs ardeurs.

La salle était pratiquement au maximum de sa capacité. Au centre, le comptoir à café commençait à faire recette. Bruno, lui-même, désespérant de voir sa femme arriver, en était déjà à déguster un expresso. Il avait ouvert son journal et lisait avec une certaine lassitude les éternels comptes-rendus des bombardements du

Vietnam, des grèves, des déclarations gouvernementales ou syndicales. Contrarié par l'absence de sa femme, il se surprip à lire son horoscope. “ *Vierge : le ciel vous accorde carte blanche. Toutes vos actions seront couronnées de succès surtout au point du vue professionnel. Amour : soyez indulgent* ”. Il sourit sans pouvoir réprimer un profond soupir.

13 heures 22

La vendeuse du rayon fillettes, au premier étage, rangeait du linge sur les différentes étagères. Elle profitait toujours des moments creux pour mettre de l'ordre et pour veiller à la bonne tenue du rayon. On ne se bousculait pas à cette heure de la journée. La dernière cliente potentielle qu'elle avait vue était cette dame avec le petit garçon mangeant des cuberdons et qui avait fini par acheter un gros anorak rouge chez sa collègue d'en face. Elle avait d'ailleurs pensé un peu tôt que le petit bonhomme était un ange. L'essayage s'était terminé par une solide séance de pleurs et de cris stridents. Finalement, la mère avait pu amadouer le petit fauve en lui offrant un tour sur le cheval électrique qu'il avait vu plus loin en direction du rayon hommes.

La vendeuse salua un mitron en uniforme blanc qui passa devant elle pour se diriger vers

la partie Horta. Elle fut étonnée de le voir à cette heure-là. Il est bien en avance, pensa-t-elle en regardant machinalement sa montre. Une heure et quart, presque vingt... D'habitude, il retourne dans les cuisines du Tea-Room au moins dix minutes plus tard. Elle voulut continuer son travail mais son attention fut soudain attirée par une odeur de brûlé. Elle regarda autour d'elle pour s'assurer qu'aucun client ne passait avec une cigarette. Mais à part sa collègue des garçonnets, elle ne voyait personne. Et celle-ci ne fumait pas, bien évidemment. Le règlement était formel : interdiction de fumer sous peine de renvoi immédiat. Le danger était trop grand avec tous ces tissus, tous ces vêtements en matières inflammables comme le nylon, les décors en bois et en plastique, sans compter toutes ces réserves pleines de boîtes en carton.

La vendeuse se mit à fureter partout pour essayer de découvrir d'où provenait cette odeur. Ne trouvant pas, elle appela sa collègue et, à deux, elles reniflèrent toutes les prises mais

aucune ne semblait incorrecte. Soudain, en levant la tête, l'une d'elles aperçut comme des petites étincelles au plafond et, plus loin, une légère fumée vers le fond du magasin, pas très loin du grand escalier où se trouvaient des réserves de vêtements.

- C'est là que ça brûle ! Va vite appeler le pompier de service ! Je vais voir ça de plus près.

La première courut à travers les rayons de pantalons, de chaussettes et de chemises pour rejoindre au plus vite le local où se trouvait le pompier d'étage. Il y avait, en fait, quatre pompiers, un par étage commercial, qui assuraient la sécurité du magasin. Il s'agissait surtout d'anciens employés de l'Inno, tous arrivés à l'âge de la retraite, et qui continuaient à faire ce petit travail pour s'occuper ou pour arrondir leur budget. On avait placé celui du premier étage près des toilettes du personnel, en bordure de la partie " Tietz ", tout près des passerelles donnant vers le vieux magasin

Horta. Il avait un petit bureau juste à côté de la chapellerie ce qui lui permettait de faire la causette avec les modistes du rez-de-chaussée qui venaient parfois y travailler.

De son côté, l'autre vendeuse s'approchait de l'endroit où elle avait vu de la fumée. Tout en marchant, elle fixait le plafond et, un moment, elle crut avoir rêvé car plus rien ne s'en échappait. Puis, à nouveau, elle vit une sorte de vapeur assortie de petites flammèches courir le long du plafond. Cela semblait provenir d'une petite pièce en angle, très étroite, qui avait été aménagée quelques années plus tôt. C'était l'emplacement des anciens ascenseurs exactement comme au rayon dames, un étage plus haut, qu'on avait comblé et transformé en atelier. Un peu plus loin, cela donnait dans une grande réserve à vêtements. La vendeuse entra prudemment dans la petite pièce et aperçut une épaisse fumée noire mais pas de flammes. En regardant plus précisément au plafond, elle fut saisie car elle voyait très nettement crépiter les câbles électriques qui couraient près de la lampe

au néon, faisant tomber ainsi des petites scories incandescentes sur la moquette et sur divers articles. Elle se dit que cela allait prendre feu et qu'il fallait agir très vite. Surtout que plus loin, derrière une porte, se trouvait entreposée une quantité impressionnante de vêtements et notamment les robes de communion qu'elle avait elle-même remisées à cet endroit la semaine précédente. Témérairement, elle s'avança vers cette porte et s'apprêta à l'ouvrir. Mais son geste fut arrêté par l'arrivée du pompier dont les bottes résonnaient sur le parquet. Elle avait eu peur mais en voyant le grand homme, de cuir noir vêtu, elle fut rassurée. Elle désigna le plafond d'où les scories brûlantes étaient tombées mais, à cet instant précis, plus rien ne crépitait. Simplement, une légère fumée envahissait la petite pièce sans raison apparente. Sceptique, le pompier considéra la chose ne sachant s'il devait faire usage de son extincteur ou pas.

La vendeuse, pour se rassurer, finit par ouvrir la porte de la réserve et poussa un grand

cri d'horreur. Tout à l'intérieur était en train de brûler. Les boîtes de chemisettes et de culottes, les manteaux d'hiver rangés en bon ordre sur des présentoirs et même les robes de communion flambaient comme par magie. Elle n'en croyait pas ses yeux et n'eut même pas un geste de recul tant la chose lui paraissait irréelle. En un millième de seconde, toutes les cellules de son cerveau tentaient de comprendre comment cela s'était mis à brûler autrement que par un ensorcellement. La forte chaleur dégagée la sortit de sa réflexion. Elle referma la porte comme pour empêcher les flammes de passer. Mais le pompier, qui avait tout vu, la bouscula pour pouvoir accéder au foyer et la vendeuse s'extirpa en se glissant derrière lui, non sans difficulté. Elle resta quelques instants à le regarder mais fut rapidement incommodée par les fumées qui se faisaient de plus en plus denses et dûnt quitter l'ancienne cage d'ascenseur pour se retrouver dans le magasin. La fumée envahissait déjà le rayon. Mais heureusement, il n'y avait personne à cet

endroit à part la collègue des vêtements garçonnets.

- J'ai enfin réussi à prévenir les autres pompiers. Ils arrivent tout de suite. Il y en a un que je n'ai pas pu avoir au téléphone. Il prend peut-être son heure de table ?

Les deux vendeuses restaient là, à proximité de l'entrée, surveillant le pompier qui manœuvrait un extincteur. Celui-ci faisait des fréquents aller-retour afin de prendre de l'air dans le magasin et foncer vers la réserve pour y rester le plus longtemps possible.

Au centre du magasin, Francine et Hubert gravissaient les étages par les escalators en regardant l'énorme cheminée centrale. C'était féérique de regarder vivre ce magasin par le haut. Partout, on voyait des lumières et des silhouettes qu'on pouvait prendre pour des mannequins mais qui finissaient par bouger. Tous ces gens prenaient leur temps en regardant les différents articles. Certains les touchaient puis les remettaient en place. D'autres, au

contraire, les prenaient pour se diriger vers les caisses et les remettre à la vendeuse.

Les deux amoureux, en se dirigeant vers le rayon homme, avaient finalement décidé qu'il serait plus amusant de continuer leur ascension dans le magasin. Francine trouvait qu'aller faire des bisous dans les cabines d'essayage n'était pas très confortable. Hubert avait alors invité sa princesse à se vautrer dans les fauteuils du rayon meubles au quatrième.

Dans le petit studio de la rue du Meiboom, Colette embrassait une dernière fois son fiancé. Assis sur une banquette, ils avaient eu le temps de se faire des petits câlins et leurs vêtements, quelque peu dégrafés, trahissaient leur ardeur amoureuse. Ils auraient bien voulu aller jusqu'au bout de leurs étreintes mais, à présent, il fallait se dépêcher. Colette ne voulait absolument pas arriver en retard. D'abord par reconnaissance vis-à-vis de sa collègue et ensuite parce qu'elle savait que cinq retards engendraient automatiquement le retrait d'un

jour de congé. Cela lui était déjà arrivé trois fois cette année. Ah ! l'amour !... Elle dévala les escaliers en lançant des baisers à son futur mari et se retrouva sur le trottoir. Il lui restait huit minutes pour arriver au bureau de pointage à la rue du Damier. En courant, cela s'avérait possible.

13 heures 25

13 heures 26

Comme toujours dans les cas d'urgence, les deux autres pompiers se pressaient sans toutefois courir. Les consignes étaient de ne jamais affoler la clientèle. Dès leur arrivée, l'un d'eux remplaça le premier qui transpirait déjà fortement. Le troisième voulut faire de même mais il n'y avait pas de place pour deux dans le cagibi face à la porte d'où provenait le feu. Regardant les pompiers s'activer, les deux vendeuses se sentaient bien impuissantes face à ces fumées qui commençaient à se répandre dans les rayons. Déjà, des clientes, qui arrivaient du secteur vêtements hommes, prenaient peur et s'enfuyaient sans rien oser dire.

Comment réagir en pareil cas ? Quand on est client, faut-il crier pour avertir le plus de

monde possible au risque de paraître ridicule en créant une panique probablement inutile ? Fuir sans rien dire, sans s'occuper de personne ?

Et les vendeuses ? Que devaient-elles faire ? Rassurer les gens en leur disant que ce n'était rien ? Ou au contraire, leur dire de fuir au plus vite ? De toute façon, les consignes de la direction étaient invariables pour le personnel : quel que soit l'incident, il fallait rester calme afin que la clientèle ne se rende compte de rien. Présentement, le feu dans la réserve semblait important mais comme, dans le magasin il n'y avait que quelques fumées et que les pompiers étaient présents, il n'y avait aucune raison de changer d'attitude. Si ça devenait plus grave, ceux-ci indiqueraient certainement la marche à suivre. Pourtant, les deux vendeuses restaient inquiètes. Et l'une plus que l'autre car elle savait qu'une bonbonne de gaz, oubliée sans doute lors de travaux, se trouvait au fond de la réserve. Sans rien dire, elle pensait à ce magasin que l'on s'accordait à définir comme un piège à rats en cas d'incendie important. Cela, tout le

monde le savait, tous les employés comme les directeurs et les quatre pompiers de service. Rien n'était fait pour la sécurité et les pompiers de la ville de Bruxelles le savaient aussi, citant même ce magasin en exemple pour ce qu'il ne fallait absolument pas faire. Hélas, aucune règle n'était édictée en la matière et les propriétaires en profitaient pour continuer à fonctionner sans penser à la sécurité ni des clients ni du personnel.

Bien entendu, des foyers d'incendie s'étaient déjà déclarés dans le magasin. Quelques jours auparavant dans une réserve à carton du côté de la rue aux Choux, les pompiers de service avaient agi seuls, sans en avertir les brigades de Bruxelles. Tout devait se passer dans le secret. Personne ne pouvait savoir, de peur d'éloigner la clientèle et de traumatiser le personnel. Et les sources de feu ne manquaient pas. Il y avait des réserves à couture avec des fers à repasser, la chapellerie avec des machines à vapeur, des décors surchauffés par un éclairage inapproprié... Des

faux-plafonds aux matières inflammables cachant des centaines de fils, des spots, les gaines d'envoi d'argent au cinquième... Dans tout le bâtiment les systèmes électriques se révélaient surannés avec des prises et des circuits surchargés en dépit du bon sens. On avait besoin d'une prise, d'un éclairage supplémentaire ? On les plaçait sans se soucier de la résistance des fils. Des fusibles qui sautaient trop souvent étaient forcés. Il n'y avait aucun plan d'ensemble. Tout se faisait au coup par coup. Alors les quatre pompiers de service, la fierté de la direction de l'Inno : “ *Nous sommes les seuls à avoir une brigade interne* ”, avaient fort à faire... Mais toujours discrètement. Un extincteur par ici, une couverture pour étouffer quelques flammes par là, et hop ! ni vu ni connu. En fait, ils servaient d'alibi pour éviter les interventions officielles des pompiers de la ville de Bruxelles. Celles-ci auraient risqué d'être fréquentes, intempestives et surtout peu discrètes. De quoi engendrer la

méfiance d'une clientèle qui aurait déserté le magasin.

Bien sûr, d'alerte générale, il n'en avait jamais été question. On avait évoqué des exercices incendie mais cela restait très vague, presque anecdotique. Au fond, l'alerte générale, qui devait la déclencher ? Les pompiers de service ? Ils n'oseraient sûrement pas sans indication d'un supérieur. Le directeur du magasin ? On ne savait jamais où il était. Evidemment, hors de question pour un quelconque employé du personnel d'en prendre la responsabilité. Et puis, quelles étaient les directives à suivre ? Personne ne le savait vraiment. Au fait, y avait-il vraiment une alarme incendie ? Oui, mais tout le monde ignorait sa caractéristique. On avait bien entendu parlé d'une sonnerie qui se déclencherait au cas où. Mais quel type de sonnerie ? La même qui annonçait les heures de repas. Une autre ?...

Toutes ces questions, les deux vendeuses se les posaient à la vitesse de l'éclair. Des vendeurs du rayon hommes vinrent les rejoindre. Après réflexion, tous décidèrent de rester près des pompiers de service afin de calmer d'éventuels clients paniqués. De toute façon, ils ne risquaient pas grand chose pour l'instant. Cela ne se passait que dans leur secteur et si les choses devenaient dangereuses, ils n'auraient que quelques mètres à parcourir pour rejoindre le rez-de-chaussée et sortir du magasin à leur aise.

Les vendeurs proposèrent de fermer toutes les caisses. Dans le cas d'une éventuelle évacuation du rayon ou de l'étage, cela écourterait leurs manœuvres. Calmement, chacun d'eux alla donc vers sa caisse enregistreuse pour y donner un tour de clé.

Au deuxième étage, exactement au dessus du foyer d'incendie, la jeune femme ne cousait plus. Elle avait presque terminé son ouvrage lorsque, ayant de plus en plus chaud, elle avait

voulu se lever pour ouvrir la porte du petit réduit où elle se trouvait. Mais sa tête était devenue si lourde, son envie de dormir si grande qu'elle n'avait pu s'empêcher de fermer les paupières. Je ne peux pas m'endormir, s'était-elle dit, le règlement nous le défend. Mais après tout, elle n'était pas en service, elle pouvait donc profiter de ce qui lui restait comme temps de repos. Quelques secondes, ne fût-ce que quelques secondes pour fermer ses paupières si lourdes... Sans qu'elle s'en rendît compte, tout son buste avait vacillé sur la machine à coudre et sa tête s'était posée sur le tissu beige de l'ensemble tailleur. Une chaleur peu commune et le manque d'oxygène avaient eu raison de sa conscience.

Les deux caissières du self commençaient à voir arriver les dîneurs repus. Ils formaient deux colonnes bien rangées, ponctuées par les petites notes blanches que chacun tenait à la main. Très ordonnés, les clients attendaient leur tour. Les caissières, expertes, ne perdaient pas de temps. Avec des gestes précis, elles comptabilisaient

les différents tickets et les enregistraient sur leur caisse. Avant le service, elles avaient pris soin d'avoir suffisamment de monnaie pour pouvoir faire l'appoint, surtout que les clients sortaient le plus souvent des billets de cinq cents et même de mille francs.

Parmi ceux qui s'en allaient, deux hommes très élégamment vêtus, discutaient de politique. L'un d'eux, plutôt frêle, avait un accent hongrois très prononcé. Il arrondissait les labiales et mangeait les trois-quarts de ses mots. L'autre avait une carrure de bûcheron et s'exprimait avec force gestes. Il avait un gros cigare non allumé aux lèvres. Son français était excellent mais ne laissait aucun doute quant à son origine. La caissière ne s'y trompa guère lorsqu'il arriva à sa hauteur. En lui remettant la monnaie, elle ne put réprimer un sourire à l'entendre " jaser " canadien. Tout en se dirigeant vers les vestiaires, le Hongrois ranima la conversation.

- Je ne comprends pas que tu puisses adhérer au parti communiste chinois. Tu es patron d'une entreprise avec des employés et des ouvriers sous tes ordres. C'est du communisme en Rolls Royce !

- Mon bon Laszlo, tu es trop influencé par les événements de cinquante-six à Budapest...

Le Canadien s'arrêta face aux toilettes.

- Je dois pisser. Attends-moi deux minutes. Après, on ira au quatrième, il y a un bureau de poste. J'ai du courrier à envoyer.

- OK. Je patiente. Communiste de salon !

Le Canadien s'engouffra dans les toilettes en s'esclaffant à gros éclats.

Francine et Hubert étaient confortablement installés dans une chambre à coucher " Shipendale " aux parfums d'Océan et aux saveurs des îles lointaines.

- Tu nous vois en couple conventionnel avec salon bourgeois et petite vie pèpère ?

- Ah ça, jamais !

Il se leva et prit Francine par la main, tous deux se dirigèrent vers les cuisines équipées.

- Chérie ! Passe-moi le sel !... Non, décidément ! Ce n'est pas pour nous !...

Il s'interrompit net car, à côté de Francine, une fumée bizarre sortait du mur. Il s'en approcha le toucha et dut immédiatement retirer sa main. La paroi était brûlante. Il ne comprenait pas très bien comment cela pouvait se faire et tenta de regarder derrière ce mur mais l'accès en était impossible. Il trouva donc plus sage de prévenir quelqu'un. Tous deux se mirent à la recherche d'un membre du personnel.

Toujours au premier, suant, soufflant, les pompiers tentaient de combattre ce foyer qui leur semblait encore maîtrisable. L'un d'eux, pourtant, proposa de prévenir la caserne et surtout de faire évacuer le magasin. Les deux autres pompiers se regardèrent. Prendre une

pareille décision était très grave, ils le savaient. Evacuer le magasin alors que ce foyer s'éteindrait éventuellement en deux coups de lance à eau serait peut-être considéré comme un acte de faiblesse et de lâcheté de leur part et ils y risqueraient leur place. D'un autre côté, si cela devenait trop grave et que les dégâts s'avéraient importants, il fallait agir. Prenant son courage à deux mains, le pompier d'étage prit la décision de retourner dans son bureau afin de déclencher la sonnerie d'alarme du magasin sans encore appeler les pompiers de la ville. Pendant ce temps, les deux autres pompiers restaient sur place pour continuer la lutte avec des extincteurs. Curieusement, ils avaient des lances à eau à leur disposition tout près de là et ils ne s'en servaient pas. Là aussi, les consignes de discrétion et de pondération dans l'utilisation des moyens devaient être les plus fortes. L'eau, cela coulait, se répandant immédiatement partout et donc se voyant immanquablement par tous... Sans compter les dégâts occasionnés...

13 heures 27

En entendant la sonnerie ininterrompue, les dames du service clientèle, au rez-de-chaussée, ne bronchèrent pas. A treize heures trente, on sonnait normalement pour annoncer l'heure de la reprise du travail des uns et l'heure des derniers repas pour les autres. Donc, parmi elles, personne ne regarda même sa montre tant cela semblait évident.

Pourtant, toujours au rez-de-chaussée, la dame du rayon " aunage " ne comprenait pas comment sa montre pouvait retarder de trois minutes alors qu'elle l'avait remise exactement à l'heure le matin même à huit heures, juste avant d'écouter le journal parlé de Pierre Devos. Décidément, il faudra que je la donne à ma collègue des montres. Elle me fera arranger ça. J'ai horreur des montres qui fonctionnent mal, pensa-t-elle.

Au deuxième étage, également, personne ne se soucia de la sonnerie continue. A la confection-dames, à nouveau du monde se pressait dans les rayons. La plupart se laissait aller à la curiosité après leur repas, en attendant la reprise de leur travail dans quelque entreprise des environs de la rue Neuve. D'autres, par contre, cultivaient l'envie d'effectuer un bel achat, à l'aise, en dehors de la cohue des samedis. Parmi elles, la femme de Bruno qui, en quittant le rayon enfants, avait pris la ferme décision de rejoindre son mari au self. Mais... il y avait tellement de belles choses à voir. En montant par l'escalator, elle avait été tentée par deux ou trois petites robes d'été, spécialement mini, qui étaient présentées sur des mannequins. Son petit bonhomme traînait les jambes à côté d'elle en se demandant bien quand cela allait finir. Il faisait chaud, très chaud. Cela n'avancait pas. Maman s'arrêtait, faisait deux pas puis s'arrêtait de nouveau à regarder des vêtements et encore des vêtements... Qu'est-ce

qu'elles peuvent bien faire avec tous ces habits, les mamans ?

La vendeuse qui les suivait regarda sa montre en entendant la sonnerie. Elle pensa que sa collègue enceinte allait bientôt arriver. Elle devait avoir fini son ourlet depuis longtemps et profitait certainement de son temps de repas pour se reposer ou lire un peu. Elle avait envie de la rejoindre dans le coin couture, mais elle ne voulait à aucun prix lâcher cette cliente qui avait l'air intéressé.

Au self-service, les bruits ambiants étaient beaucoup trop importants pour que quiconque entende une maigre sonnerie électrique. Chacun continua donc ses activités sans se soucier de quoi que ce soit.

La grand-mère marchande de bonbons se trouvait face au buffet et regardait sans cesse derrière elle. Sa petite fille, Laura, n'arrivait pas et il fallait lui choisir un repas. Celle-ci était restée au rez-de-chaussée pour regarder le spectacle américain. Il y avait un concours

auquel elle voulait participer et qui permettait de gagner un voyage aux USA. Laura avait assuré sa grand-mère qu'elle n'en aurait que pour deux minutes mais les minutes s'allongeaient. Pour l'attendre, elle laissa passer deux personnes devant elle et fit signe à la serveuse qu'elle passait son tour.

A l'autre bout du troisième étage, vers le rayon lustrerie, juste au dessous des meubles de cuisine, une vendeuse ouvrit une porte donnant sur une réserve. Une masse de fumée noire en sortit et la terrassa. Personne ne s'en rendit compte. A la seconde même, des fumées extrêmement denses et chargées de gaz nocifs brûlants furent libérées en de lourdes volutes qui, à ce moment, ne pouvaient que monter lentement faute de courant d'air pour les attiser. Etendue sur le sol, suffoquée par les gaz qui s'étaient vraisemblablement accumulés à cet endroit durant de très longues minutes, la vendeuse, à moitié consciente, entendit la sonnerie et fut rassurée. Elle pensa que quelqu'un avait prévenu du danger. Mais elle ne

savait pas que cette sonnerie avait été actionnée pour un feu déclaré au premier étage, d'un tout autre côté du magasin.

Un étage plus haut, Francine et Hubert couraient à travers toute la surface de vente pour trouver un vendeur ou une vendeuse. Ils en avaient vu une tout à l'heure lorsqu'ils faisaient les pitres dans la chambre à coucher "bateau" mais ils ne la trouvaient plus. L'étage était grand et les compartiments, montrant les différentes décorations en fonction des pièces de la maison, s'avéraient plus nombreux qu'ils ne le croyaient. Francine, essoufflée, demanda à Hubert de ralentir l'allure.

- Non, viens vite ! C'est important ! Tu t'imagines, s'il y a le feu dans cette baraque, avec tout ce bois, cela brûlerait en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

- Laisse-moi et va chercher ton bonhomme tout seul.

- Jamais de la vie ! Je ne te lâche pas, on ne sait jamais !

Enfin leur course s'arrêta devant un homme en costume strict qui affichait sa qualité de vendeur au moyen d'une petite plaquette signalétique attachée au revers de sa veste. Hubert lui expliqua ce qu'il venait de voir. L'employé, sceptique, suivit les deux jeunes vers le stand des cuisines. A cet instant précis, il entendit la sonnerie, regarda machinalement sa montre et s'arrêta.

- Ecoutez ! C'est la sonnerie continue ! Celle qui annonce une alerte. Il va falloir évacuer le magasin. Montrez-moi vite où vous avez vu de la fumée que je puisse le signaler aux pompiers.

Ailleurs, toute la vie commerciale continuait. Au cinquième étage, les caissières-comptables atteignaient leurs bureaux et s'apprêtaient à reprendre leurs comptes. Pendant leur absence, les " tubes " contenant les tickets de caisse et l'argent, s'étaient accumulés

dans les grands paniers qui les récoltaient à la sortie du long tuyau à air comprimé. Celui-ci sillonnait tout le magasin et, par son intermédiaire, les vendeuses dans les rayons faisaient partir, vers le cinquième, leur recette au fur et à mesure qu'elle dépassait un certain montant. Le service financier comptabilisait alors le tout au moyen de codes.

En entendant la sonnerie résonner dans le couloir, les “ administratives ” comme on les appelait parfois, soufflèrent un grand coup. C'était déjà l'heure, il fallait s'y remettre.

Au restaurant du personnel, les quelques personnes qui restaient se pressèrent en craignant d'arriver en retard. Les autres avaient déjà pointé et s'apprêtaient à rejoindre leur rayon.

Colette, qui était arrivée près de la pointeuse, fut la seule à réagir en entendant la sonnerie. Elle regarda l'heure de la machine à pointer qui marquait “ 13h27 ”. Elle inspecta sa montre qui lui avait fidèlement égrené les

minutes lors de sa course depuis la rue du Meiboom. Elle vit qu'elle n'était pas en retard alors que cette sonnerie indiquait déjà la demie. Elle considéra certaines de ses collègues qui se pressaient pour pointer également et interpella une étalagiste avec qui elle s'était liée d'amitié.

- Didi ! Tu as entendu. Ils sont fous ! Ils sonnent treize heures trente à vingt sept, maintenant !

- Les rapias ! Ils font ça pour nous bouffer encore trois minutes ! Je les connais, moi, qu'est-ce qu'ils ne feraient pas pour grappiller un peu de temps à droite ou à gauche.

- Sacrée Didi ! Tu es toujours la même râleuse !

Elles se firent la bise mais au moment de se séparer, l'une allant au magasin et l'autre dans les ateliers de décoration, Colette eut un pressentiment. Elle prit Didi par le poignet et l'arrêta.

- Dis-donc ! Une sonnerie qui ne s'arrête pas comme celle-là, c'est l'alerte incendie !

- Arrête ! Tu es folle de me faire peur comme ça !

- Je ne veux pas te faire peur mais écoute !... Ça ne s'arrête pas. Il doit y avoir le feu quelque part. On va attendre deux ou trois minutes, le temps que quelqu'un nous avertisse.

Entendant leurs réflexions, d'autres membres du personnel les imitèrent et bientôt, dans le hall de pointage, il y eut un véritable attroupement. Inquiètes, deux ou trois personnes se décidèrent à aller au rez-de-chaussée du magasin pour y recueillir de plus amples nouvelles.

13 heures 28

13 heures 29

La chaleur près du réduit devenait intenable. Les flammes commençaient à sortir avec force de la réserve de vêtements et avançaient rapidement en amont et en aval. Des fumées sortaient plus loin, du côté rayon hommes, et se dispersaient lentement sur toute la surface de l'étage. Pendant que le pompier était encore dans son bureau pour sonner l'alerte, les deux autres continuaient d'utiliser des extincteurs. Ils savaient qu'il fallait à tout prix éviter que le feu ne dépassât la réserve où, jusqu'à présent, il semblait confiné. Tout débordement dans les rayons serait, en effet, catastrophique par l'inflammabilité des matières qui y étaient exposées. Et puis, il y avait les fumées. Pour l'instant, heureusement, elles n'étaient pas trop importantes car, en général,

toutes ces vapeurs toxiques terrassent ceux qui les inspirent.

A ce moment, les pompiers étaient encore confiants, persuadés que tout le monde, les clients et les membres du personnel, était en train d'évacuer le magasin après avoir entendu la sonnerie d'alarme. Ils craignaient simplement pour leur propre santé. Les fumées avalées pouvaient se révéler très dangereuses. Combien de temps pourraient-ils encore tenir face à ce brasier sans l'aide des collègues de la caserne de Bruxelles ?

Près d'eux, les vendeuses et les vendeurs empruntaient le grand escalier dans lequel à peine quelques vapeurs blanches s'engouffraient vers le haut. Ceux-ci atteignirent le rez-de-chaussée en se frayant un chemin parmi les décors pailletés des comédiens américains. L'un d'entre eux chantait un air de Bob Dylan en s'accompagnant à la guitare. Il avait tout à fait le physique de l'emploi. Barbu, chevelu, foulard

noué autour des cheveux, chemise à fleurs, il était debout sur la troisième marche de l'escalier et ses pieds nus tapotaient le sol pour marquer le rythme. Derrière lui, de grands panneaux annonçaient en caractères psychédéliques le grand concours que récompenserait un voyage en Amérique. C'était bizarre de voir ce chanteur débiter des hymnes anticonformistes dans un grand magasin, temple de la consommation et du profit. Il scandait ses paroles avec une conviction à toute épreuve, bien loin de toute préoccupation commerciale. L'auditoire, composé essentiellement de jeunes, buvait bouche bée le message de paix et d'amour sans en comprendre un seul mot. Parmi eux, Laura écoutait religieusement, attendant qu'on voulût bien lui donner les questions du concours. Distraitement, elle laissa passer les vendeurs et vendeuses du premier étage qui poussaient tout le monde pour se frayer un chemin.

Ceux-ci, éberlués, ne comprenaient pas l'inertie de tous ces gens. Personne, en effet, ne

bougeait après la sonnerie d'alerte. Très nerveusement, la vendeuse des vêtements fillettes signala aux autres artistes américains, qui préparaient leur futur numéro dans une insouciance et une décontraction typiquement outre-Atlantique, qu'il fallait arrêter le spectacle et sortir. Mais leur mauvaise compréhension du français rendait la tâche malaisée. Ils crurent d'abord, très naïvement, qu'il ne devaient pas fumer. Ça, ils le savaient depuis le samedi où l'un des leurs s'était fait houspillé par la chef du service clientèle pour avoir allumé une malheureuse cigarette en cachette. Et ils répondirent, dans un gros éclat de rire, qu'ils n'avaient plus osé fumer le moindre mégot par peur des chiens de garde.

Finalement, un des vendeurs du rayon hommes, excédé par tant d'insouciance devant un danger pressant, trouva, sans s'en rendre compte, une formule en anglais qu'il leur lança méchamment.

- Get out of here ! Quickly out !

Au troisième, la vendeuse toujours étendue sur le sol retrouva plus ou moins conscience à la faveur d'une bouffée d'air frais. Elle souleva la tête comme pour chercher quelqu'un mais à nouveau, elle fut enveloppée de noir. Plus aucune lumière ne lui parvenait alors qu'à la seconde précédente, elle avait vu très nettement quelqu'un à une vingtaine de mètres d'elle. Elle tenta de se relever pour courir droit devant elle mais n'en eut pas le temps. Elle sentit ses poumons s'engorger de matières brûlantes et s'évanouit à nouveau.

Pourtant, elle avait bien vu. Deux hommes marchaient, en effet, lentement non loin de là, vers le rayon camping. Ils discutaient de l'architecture de cette partie du magasin et avaient envie de voir les vestiges restants de la célèbre façade Horta. Distracts par cette idée, ils ne se retournèrent pas une seule fois et ne virent donc rien du drame qui se nouait à quelques mètres d'eux. Ils n'aperçurent même pas cet épais nuage noir qui avait pris une autre direction que la leur.

Au dessus de la malheureuse vendeuse, Hubert et Francine indiquaient à l'employé l'emplacement de leur découverte. Mais déjà, le panneau, qui était brûlant deux minutes auparavant, était noir et semblait se consumer tout seul de l'intérieur sans qu'aucune flamme ne s'en dégage.

Le vendeur ne perdit pas de temps et ordonna aux deux amoureux de se presser pour sortir au plus vite du magasin. De son côté, il voulait prévenir les pompiers par téléphone de ce qu'il avait vu. Mais au moment de se séparer, un énorme nuage de fumées très noires et extrêmement chaudes leur parvint au visage. Pendant un instant, ils ne virent plus rien devant eux au point que Francine se blottit contre Hubert sans même voir son visage. Ils crurent perdre connaissance mais le nuage se dissipa aussitôt. Tous trois regardèrent autour d'eux. La fumée venait d'en bas et une nouvelle volute s'annonçait. Il se mirent à courir, le vendeur dans une direction pour trouver un téléphone, Hubert et Francine dans une autre, sans se

lâcher la main. La fumée noire qu'ils venaient de respirer les faisaient tousser fortement. Haletant, cherchant plus d'air qu'ils ne pouvaient en respirer, ils couraient à toutes jambes à travers la grande allée qui séparait les différents rayons. En se retournant de temps à autres, ils se rendirent compte qu'ils n'allaient pas très vite. Mais aller vite, pour aller où ? Hubert s'arrêta net.

Il trouva ridicule de paniquer de cette façon. En se retournant à nouveau, il ne vit plus de fumée. C'était peut-être une alerte sans gravité. A l'étage, il y avait d'autres gens qui ne semblaient absolument pas se presser, bien au contraire. Au loin, un petit groupe attendait face à un bureau. Francine regardait dans toutes les directions afin d'apercevoir des panneaux indiquant des issues de secours mais rien, absolument rien. Il ne restait qu'à essayer de trouver un escalator ou un escalier pour descendre. En même temps, ils préviendraient ces gens amorphes qui ne se doutaient probablement de rien.

Restant le plus calme possible, Hubert et Francine se remirent en route sans courir, cette fois, toujours main dans la main pour ne pas se séparer.

13 heures 30

Jules, Louise et les autres Libinois terminaient leur viande à grands bruits de fourchettes. Il s'agissait de médaillons de veau en papillotes, servis avec des pointes d'asperges fraîches sauce mousseline. A leurs côtés, une serveuse veillait à ce qu'ils ne manquent de rien et rajoutait un peu de sauce dans les assiettes. Le Châteauneuf-du-Pape 1964, très bonne année, réjouissait les papilles et commençait à engourdir les jambes, surtout après le Sauvignon.

Dans tout le restaurant “ Tea-Room ”, le personnel effectuait calmement son service. Là aussi, personne n'avait fait attention à la sonnette d'alarme car, dans cette partie du deuxième étage, tout était extrêmement feutré.

Presque à côté du luxueux restaurant, la direction générale avait installé ses bureaux. Les douces moquettes supportaient des bureaux

de bois précieux, des bibliothèques richement garnies et des décorations murales du meilleur goût. A cet endroit comme ailleurs, la sonnerie avait retenti mais là, on aurait peut-être su ce que cela signifiait. Hélas, il n'y avait personne. Toute la haute administration avait quitté les lieux beaucoup plus tôt pour vaquer à d'autres occupations.

Non loin de là, un salon de coiffure proposait ses services depuis un certain temps. Son responsable avait acquis une réputation digne des grands coiffeurs parisiens et il arrivait qu'il dût refuser du monde. C'est la raison pour laquelle, il travaillait de préférence sur rendez-vous. Les clientes avaient pris l'habitude de réserver leur place et d'aller se promener dans le magasin en attendant leur tour.

La femme de Bruno, qui avait enfin décidé de mettre fin à son périple dans le prêt-à-porter, voulut quitter l'étage et passa devant le salon de coiffure. Elle se dit qu'une petite mise en plis ne ferait pas de tort. Elle aurait tout son temps dans

l'après-midi pour se faire coiffer. Elle en profiterait également pour faire couper les cheveux de son petit Denis. Elle pénétra dans le salon par une grande porte vitrée et fut un peu suffoquée par la chaleur humide qui régnait dans le local. Comme toujours dans ce genre de lieu, une odeur de shampoing et de produits de permanente flottait dans l'air chauffé à blanc par les séchoirs. Elle attendit devant un petit bureau que le patron arrive pour lui donner son rendez-vous.

Francine et Hubert arrivèrent à hauteur des gens qui attendaient en rang d'oignons. Ils remarquèrent alors qu'un petit bureau de poste était aménagé là, dans un coin. Derrière un guichet, un fonctionnaire en uniforme s'appliquait tranquillement à effectuer des transcriptions pour un envoi recommandé. La dame qui désirait envoyer ce pli était face à lui et essayait de calmer un petit caniche noir qui n'arrêtait pas d'aboyer. Hubert reconnut immédiatement celle qu'il avait provoquée un

peu plus tôt au rayon disques en embrassant Francine. Il se mit à hurler.

- Il y a le feu dans le magasin !

Etait-ce à cause de la fumée qu'il avait absorbée ? Il ne parvenait pas à porter sa voix. Il toussa à deux ou trois reprises et parla plus clairement cette fois. Francine cria avec lui pour l'aider à se faire entendre.

- Il faut fuir ! Il y a le feu !

Les dernières personnes de la file les dévisagèrent sans broncher. Quant à la dame au caniche, elle toisa les jeunes gens et regarda le postier d'un air entendu.

- Ne faites pas attention. Ils sont un peu...

Le postier fit une moue de complicité et regarda au dessus de ses lunettes pour les apercevoir au loin. Il continua son travail.

Francine et Hubert n'en croyaient pas leurs yeux. Ces cons les regardaient tous comme s'ils débarquaient de la planète Mars. Ils firent demi-

tour et, toujours main dans la main, se dirigèrent vers le fond du magasin où ils croyaient pouvoir trouver un escalier. Ils rencontrèrent à nouveau le vendeur qui était pendu au téléphone en essayant en vain d'atteindre les pompiers de service.

- Ça ne répond pas... Ne restez pas ici ! Allez vers la poste et continuez tout droit, là il y a un escalier qui descend vers le self-service. Dépêchez-vous !

Francine et Hubert ne demandèrent pas leur reste et retournèrent sur leurs pas.

Il y avait une belle pagaille au rez-de-chaussée. Personne ne comprenait ce qui arrivait. Les artistes américains quittaient leur estrade au grand dam des jeunes qui tenaient à ce que le show continue. Tous commençaient à émettre des sifflements et des huées conspuant ainsi ceux qu'on croyait responsables de l'arrêt du spectacle. Exactement un an avant " mai 68 ", les jeunes commençaient à avoir la

contestation facile et tout venait à propos pour manifester leur désapprobation.

Laura riait toute seule en voyant tout ce cinéma. Pendant ce temps, le vendeur rayon hommes et ses collègues tentaient de prévenir le personnel du rez-de-chaussée. Certains avaient entendu cette longue sonnerie et étaient inquiets. Que se passait-il ?

13 heures 31

Albert passait en bordure de la basilique de Koekelberg. Il ne se sentait pas bien. Toute cette bière lui donnait de l'acidité et, sans arrêt, il éructait bruyamment dans sa voiture. Un nouveau feu rouge l'arrêta. Il jura tous les saints qu'on ne l'y reprendrait plus. Il n'avait pratiquement plus de chance de retrouver son interlocuteur. Et tout cela incombait uniquement à son vice.

Le feu passa au vert et Albert démarra sur les chapeaux de roues. Il ne lui faudrait plus que dix minutes au maximum pour arriver. Avec un peu de chance...

Le vendeur du rayon tapis était assis sur une chaise haute près de sa caisse. Plus un client à l'horizon depuis le passage de la petite Française. Il regarda sa montre. Son collègue ne manquerait pas de remonter et dans cinq minutes, il allait pouvoir prendre son heure de

table. Ce n'était pas trop tôt ! Il ne s'y faisait pas à cet horaire. Chaque jour, la faim le tirait à partir de treize heures et il finissait par en avoir mal au ventre. Il ne savait pas encore s'il irait au restaurant du personnel ou s'il allait plutôt s'offrir des spaghetti à la bolognaise chez " Verino ", son ami italien de la rue du Damier. Rien qu'à l'idée du joli plat de pâtes fumantes garnies de cette belle sauce à la tomate le faisait saliver. Il regarda de tous les côtés pour mieux apercevoir l'arrivée de son collègue et fut surpris par une longue colonne de fumée noire, très épaisse, qui semblait venir du fond du magasin vers les lustres ou vers le camping. Il accommoda sa vision pour être sûr que ses yeux ne le trahissaient pas. Mais il voyait bien. Par moments, la lumière, au loin, disparaissait puis revenait au gré d'une grosse masse très noire qui semblait presque solide tant elle était compacte. Incrédule, il se leva et s'avança lentement vers les fumées, la tête en avant comme un chat qui guette sa proie.

Au rez-de-chaussée, le petit conciliabule au rayon maroquinerie ne dura pas bien longtemps. Le mot feu avait été prononcé. Cela avait suffi pour provoquer un vent de panique. Les vendeuses fermaient leurs caisses en hâte et se pressaient vers les sorties. Le bouche à oreille s'organisa très vite. Aux foulards, aux parapluies, aux chapeaux, aux pulls dames, aux lunettes, aux photos, l'information circulait traversant le magasin de part en part, en largeur d'abord et ensuite en profondeur, en passant par les bonbons, les disques, les livres, le ménage, l'électroménager pour revenir vers le grand escalier où les huées cessaient petit à petit. Plusieurs vendeuses, dont celle de l'aunage, s'étaient arrêtées à cette hauteur. Celle-ci venait de quitter son rayon en même temps que sa voisine de l'agence de voyages " Hôtel-Plan " et discutait avec le vendeur du rayon hommes qui ne savait plus quoi faire pour raisonner tout ce monde. Il fallait absolument avertir les gens et les amener vers les sorties.

Avec le bon sens qui la caractérisait, elle se mit en hauteur sur l'escalier et fit taire le public encore électrisé. Très corpulente, elle utilisa toute la force de persuasion de son âge mûr pour haranguer cette assistance d'une voix forte et décidée.

- Mesdames et messieurs. Veuillez immédiatement quitter le magasin. Vous n'avez pas entendu la sonnerie d'alarme mais il est probable qu'il y ait un petit incendie. Ce ne sera sûrement rien de grave. Mais par prudence, nous devons tous sortir, et dans le calme... Er is brand in de winkel. U moet rap weggaan. And you, the comics of America, you must go out. There is fire in the market !

Elle fut étonnée elle-même de l'effet que son multilinguisme provoquait. En un instant, la masse de gens, qui étaient enjoués quelques secondes avant, se dispersait dans des cris qui n'avaient plus rien de bon enfant. Une panique s'empara d'eux et ce fut à celui ou celle qui atteindrait le plus vite les portes alors qu'aucune

flamme ni aucune fumée n'était encore visible à ce moment.

La petite Laura, bousculée, poussée malgré elle vers la sortie, essayait tant bien que mal de se frayer un chemin à rebours de cette horde hurlante. Elle n'avait pas du tout envie de sortir. Elle devait prévenir sa grand-mère qui était au troisième étage et devait l'attendre au self-service. Après quelques longues secondes, Laura eut enfin la place pour atteindre l'escalier. Elle se mit à gravir rapidement les marches en direction du premier étage. Elle dut faire attention de ne pas se faire bousculer car plusieurs personnes arrivaient en sens inverse comme des furies. Elle reçut même un coup de poing d'un homme que la terreur défigurait.

En arrivant au premier étage, Laura se rendit compte vraiment du danger qu'il y avait et comprenait mieux l'affolement des gens qu'elle venait de croiser dans l'escalier. Elle resta quelques instants, comme fascinée, à regarder les pompiers qui se battaient devant

cette réserve qui ressemblait à un mur de feu. Des flammes commençaient à déborder vers le magasin tandis que des fumées de plus en plus épaisses envahissaient les rayons. La cage d'escalier où se trouvait Laura semblait encore épargnée pour l'instant. Seules des vapeurs grisâtres se dirigeaient vers elle.

Le pompier d'étage lui fit signe de partir. Celui-ci avait enfin pris la décision de se servir de la lance à eau et était en train de la dérouler. Laura ne demanda pas son reste. Elle se dit qu'il valait mieux foncer le plus rapidement possible au self-service pour avertir sa grand-mère. Elle gravit l'autre volée d'escalier vers le deuxième étage en faisant attention... mais elle ne rencontra personne. D'ailleurs, quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle arriva au deuxième. Un calme étouffé et reposant, contrastant étrangement avec ce qu'elle venait de voir, y régnait. Elle entendait une musique douce sortir des haut-parleurs. Tout le monde continuait ses occupations comme si rien ne se passait. Elle regarda partout autour d'elle se demandant un

instant si elle n'avait pas rêvé mais une odeur de brûlé lui rappela qu'à l'étage en dessous, elle avait vu des pompiers lutter contre des flammes.

Le magasin, labyrinthe informe de différents petits quartiers, était grand, très grand. Et bien qu'il ne soit absolument pas cloisonné, lorsque quelque chose se passait à un endroit, on ne pouvait pas en connaître l'existence ailleurs. Quand on sait que la surface totale au sol faisait plus d'un hectare, on comprend mieux que des événements connus des uns étaient totalement ignorés d'autres.

Un étage plus haut, la grand-mère attendait patiemment devant le buffet en picorant deux ou trois frites dans son assiette. Elle avait déjà pris son plat qui fumait sur le plateau. Un " boudin-compote ". Elle se régalaient rien qu'à sentir cette délicieuse odeur et avait envie de goûter un morceau du boudin noir. Elle n'avait pas pu s'empêcher de prendre des frites alors que le menu prévoyait une purée de pommes de

terre. Elle savait que cela allait encore la faire grossir mais elle adorait ça.

Sans arrêt, des gens passaient derrière elle avec leur plateau sans comprendre pourquoi cette grosse dame obstruait le passage. La buffetière, très affable, faisait circuler le monde. Parfois, elle adressait quelques paroles à la grand-mère. Celle-ci, très loquace, avec son accent bruxellois à couper au couteau, saisit l'occasion pour entamer une longue explication sur toute sa famille. Laura, sa sœur retenue par la grippe, ses autres petits-enfants, les jumeaux... La buffetière l'écoutait très distraitement tout en assurant le service. Elle finit par s'excuser car des clients arrivaient de nouveau en nombre.

La marchande de bonbons regarda vers l'entrée en avalant encore quelques frites. Derrière elle dans le restaurant, elle vit à travers la cloison un homme d'une trentaine d'années qui tendait aussi la tête vers l'entrée.

- Vous attendez aussi quelqu'un sans doute, non ?

Bruno acquiesça. Il tenait son journal dans les mains et soupirait avec fatalisme. Il leva les yeux au ciel, salua la grand-mère et rejoignit sa place au fond du restaurant. Il regarda sa montre et rouvrit son journal. Il lui restait exactement un quart d'heure. Avec un peu de chance, il pourrait juste embrasser sa femme et son fils avant de repartir travailler. En attendant, il se plongea dans un article qui commentait la visite des Souverains, le Roi Baudouin et la Reine Fabiola, dans la ville de Hal, en Brabant, pour y commémorer le sept-centième anniversaire de la Vierge Noire. A cette occasion, une grand-messe avait été célébrée à la basilique Notre-Dame en l'honneur de l'image miraculeuse de la Vierge, donnée à la ville de Hal en 1267 par Mathilde de Brabant. Une séance académique avait eu lieu à l'Hôtel de Ville de la cité mariale suivie d'une exposition des trésors de la basilique et d'un énorme cortège auquel le couple royal avait tenu à assister. A l'issue de

cet événement, S.M. la Reine était allée s'entretenir avec des enfants handicapés...

Bruno se demandait pourquoi il perdait son temps à lire des informations qui ne l'intéressaient guère. D'habitude, il ne lisait que les chroniques économiques. Il se trouva bien bête.

Au quatrième, Francine et Hubert arrivaient à nouveau à hauteur de la poste. En passant, Francine ne put s'empêcher de faire un pied de nez au dernier de la file. Au moment de descendre, ils durent s'arrêter car deux hommes montaient tranquillement en discutant. C'était le Canadien qui, accompagné du Hongrois, venait poster son courrier. Hubert le bouscula pour passer mais le Canadien, qui avait perdu son cigare sous le choc, l'empêcha de continuer.

- Eh bien ! On ne peut pas s'excuser quand on piétine les gens ? Ça sert à quoi d'être si pressé ?

- Il y a le feu dans le magasin. Il faut sortir au plus vite !

- Le feu ? Comment ça le feu ?

Tous les quatre quittèrent l'escalier et s'avancèrent un peu vers le centre du magasin. Avec force gestes, Hubert expliqua ce qu'il avait vu. Au loin, ils virent une nouvelle colonne de fumée qui s'engouffrait vers la grosse coupole centrale en verre. Le Canadien se retourna et, voyant les gens attendre à la poste, les appela de sa grosse voix pour leur montrer la fumée. Son poids et son âge devaient en imposer car, enfin, le guichetier se leva de sa chaise et tendit la tête. De l'endroit où il se trouvait, il ne pouvait absolument rien voir à l'extérieur de son bureau. D'un air gêné, il s'excusa auprès de la dame au petit chien.

- Je vais fermer le bureau puisqu'il paraît que... Mais avant cela, je dois fermer le coffre et ranger les papiers.

Déjà, la file s'était dissipée dans tous les sens. Comme rassurés par cette présence plus réfléchie, Francine et Hubert restèrent près du Canadien et du Hongrois. Celui-ci, avec une voix extrêmement forte qui ne correspondait pas du tout avec son physique malingre, demanda s'il existait une issue de secours. Le postier, ayant entendu, répondit qu'il y en avait une vers le fond de son bureau mais que c'était strictement réservé au personnel ! (sic)

13 heures 32

Dans le couloir de pointage, Colette et sa copine Didi s'impatientaient. Autour d'elles, un groupe s'était formé et grossissait de plus en plus. Pourtant, faute de nouvelles et par crainte de se faire enguirlander par leurs chefs, certaines femmes avaient préféré passer outre les avertissements de Colette et s'en étaient allés rejoindre leurs rayons. Didi commençait aussi à paniquer.

- Ils en mettent du temps pour savoir si ça brûle. On aurait déjà pu cramer jusqu'aux doigts de pied. Tu vas voir, s'il n'y a rien, ils vont encore dire qu'on a traîné après avoir pointé.

- Qu'est-ce que c'est long quand on ne sait pas ce qui se passe.

Enfin, les émissaires arrivèrent haletant et la nouvelle de l'incendie jeta au dehors tout le groupe en quelques secondes. Le " Spécial ",

qui surveillait tout de sa guérite, n'en croyait pas ses yeux. Voir tout ce monde déferler devant lui sans que personne ne s'arrêtât pour se faire inspecter voire même fouiller, cela le dépassait. Il sortit de son local et se mit à crier en remontant vers la sortie pour rappeler tout le monde. Didi, qui était déjà dans la rue, se mit à rire en le voyant gesticuler et vociférer à pleins poumons.

- Viens donc nous contrôler ici, beau brun !
Y'a l'feu dans la baraque ! On te donne la permission de sortir !

Beaucoup trop consciencieux pour répondre à l'injonction de la première venue qui n'était pas chef, le " Spécial ", sceptique, paniqué à l'idée d'avoir laissé des gens sortir comme cela, rentra dans sa cabine et sauta sur le téléphone. Il lui fallait absolument en référer à des supérieurs.

Au rez-de-chaussée, les sorties étaient de plus en plus encombrées. Les gens qui sortaient restaient bêtement devant les portes à vouloir

regarder ce qui se passait au lieu d'évacuer le plus loin possible sur le trottoir d'en face. Evidemment, il y avait toujours autant de voitures dans la rue Neuve, ce qui empêchait les gens d'avancer à leur guise. De plus les promeneurs ne comprenaient pas cette soudaine concentration et venaient aux nouvelles, grossissant encore les attroupements devant les trois entrées. On entendait parler de feu mais on avait beau scruter vers l'intérieur, il n'y avait rien à voir, pas de flammes, pas de fumées, pas de blessés...

Par contre, les marchandes des quatre saisons, comprenant qu'un événement inhabituel se passait, préférèrent prendre leurs charrettes à bout de bras et fuir vers la place des Martyrs afin d'éviter de se faire voir par les "casques blancs" ou les "vaches à roulettes" qui se pointeraient certainement.

A l'intérieur, l'énervement dominait au rez-de-chaussée et une clameur inhabituelle retint l'attention des dames qui travaillaient au service

clientèle de l'entresol. Leur bureau, installé au bas d'un escalier, ne leur permettait de voir qu'un petit coin du magasin. Leur spectacle quotidien était d'ailleurs assez comique car elles ne pouvaient distinguer qu'une partie du corps de tous les gens qui passaient un peu plus haut. Un étrange ballet, rien que des jambes coupées net... Des grosses poilues, des minces bien galbées, des longues allumettes... Parfois, la chef du service appelait ses " petites " pour leur montrer discrètement les pieds d'un homme dont les chaussures étaient trouées. Cela provoquait une hilarité qui restait toujours étouffée par respect du client.

Mais à ce moment, la chef, qui devait prendre son heure de table, était inquiète. Elle avertit ses collègues qu'elle partait manger mais, auparavant, elle désirait savoir ce que signifiait tout ce remue-ménage qui parvenait jusqu'à leurs oreilles. Les artistes américains faisaient beaucoup de bruit mais là, on n'entendait plus de musique, rien qu'un brouhaha indescriptible... Elle gravit les

quelques marches et, à son grand étonnement, ne vit quasiment plus personne autour d'elle. Les rayons semblaient abandonnés... Au loin, vers les sorties, elle pouvait voir une cohue monumentale. Par chance, une vendeuse du rayon chaussures, prouvait sa conscience professionnelle en rangeant encore des paires que des clients avaient abandonnées à la seconde même où ils avaient entendu le mot “ feu ”.

La chef s'enquit de l'événement qui poussait tous ces gens vers les sorties. La vendeuse de chaussures lui expliqua qu'une alerte incendie avait été déclenchée. Elle-même ne se faisait pas beaucoup de soucis car, ne voyant ni flamme ni fumée, elle se demandait si tout cela était bien sérieux.

Entendant ces explications, la chef, très responsable et soucieuse de la sécurité des employés, lui ordonna de quitter son rayon au plus vite. Celle-ci lui obéit et s'en alla. Pendant

ce temps, la chef courut dans les escaliers prévenir ses “ filles ”.

Plus que quiconque, elle connaissait bien les problèmes des incendies dans les grands magasins. Elle avait étudié cela lors de réunions syndicales consacrées à la sécurité. Elle savait que si un jour un incendie grave se déclarait à l'Innovation, ce serait une catastrophe. Un délégué syndical avait même lu un rapport effectué en 1936 par un pompier célèbre, Louis Brouwet, et qui les avait laissé pantois. *“ Les grandes villes - Bruxelles surtout - possèdent sur leur territoire un ou plusieurs grands magasins. Ces établissements sont, au même titre que les salles de spectacles, les lieux publics les plus dangereux. Non seulement un incendie doit être combattu immédiatement après son éclosion mais il importe encore que les moyens employés soient assez puissants pour l'éteindre. Toute extension du commencement d'incendie en incendie déclaré, changerait le magasin en un vaste four crématoire ou en un gigantesque étouffoir,*

constituerait, en peu de minutes, un foyer d'un rayonnement tel qu'il mettrait en péril un quartier tout entier. Dans les circonstances actuelles, il n'est pas exagéré de dire qu'un incendie déclaré dans un grand magasin est une catastrophe, quels que soient les moyens dont on pourrait disposer. A Bruxelles, la situation des deux plus grands magasins de la capitale est tragique. Ils se trouvent accolés l'un à l'autre, entourés de rues étroites et occupent à eux deux 20.000 mètres carrés avec des bâtiments de cinq étages d'un seul tenant. Les deux magasins " Au Bon Marché et l'Innovation ont quasi une superficie égale. A " L'Innovation " : neuf mille mètres carrés, cinq étages, hall central à verrière, en dehors des sorties vers la rue Neuve, des dégagements étriqués, des dépôts de marchandises, des locaux d'emballage, des ateliers de peinture, de décoration, de menuiserie et une centrale électrique dans les sous-sols... "

Ce rapport avait été écrit en 1936!... Nous étions en 1967 et rien n'avait changé sauf que le

magasin s'était encore agrandi en dépit du bon sens et de tout souci de la sécurité. Cela, elle le savait comme d'autres mais, en tant que délégué syndical, on n'avait pas beaucoup de pouvoir. On vous faisait comprendre que si des propos trop véhéments étaient tenus, des sanctions ne manqueraient pas de tomber. Ce n'était pas le règne de la terreur mais moins on faisait de vagues, mieux cela valait pour l'avancement et pour les primes.

Certains avaient insisté pour que des exercices d'évacuation aient lieu. Il y en avait eu, il y a longtemps... et tout le monde avait tourné la chose en mascarade tant cela semblait dérisoire et inutile face aux manques évidents de sécurité. Sorties de secours introuvables s'il y en avait... Dédales de couloirs, d'escaliers, de passerelles souvent trop étroits pour passer à deux... Le tout donnant sur des réserves interminables, encombrées de matériaux divers tous plus inflammables les uns que les autres, des fenêtres occultées et pour la plupart inaccessibles par des décors placés devant...

Non, décidément, le personnel avait pris le parti d'en rire tant l'affaire était grotesque. Les quelques responsables syndicaux plus avertis que les autres cultivaient, dès lors, une vigilance particulière. Toute odeur suspecte était signalée. Ceux-ci étaient d'ailleurs d'une sévérité polie mais très stricte à l'égard des clients fumeurs non disciplinés. Pas plus tard que le samedi, la chef du service clientèle avait fait la remarque à un des acteurs américains.

Le pompier du premier étage tentait d'actionner la lance à eau mais tous les jurons qu'il poussait ne parvenaient pas à faire arriver l'eau dans son tuyau. Il avait beau tourner et retourner la vanne, rien n'arrivait. La canalisation avait dû être coupée au moment de certains travaux et on n'avait certainement pas veillé à la remettre en état de fonctionnement(!).

Il se sentait débordé. Il voyait ses deux copains mener une lutte aussi inégale que désespérée. Soudain, il poussa un cri. De sa place, il voyait une énorme cloison qui cachait

les réserves vaciller vers l'intérieur des rayons, menaçant ainsi de s'écrouler sur ses deux camarades. Il leur fit signe de se garer. Ceux-ci comprirent aussitôt. Ils se retirèrent juste à temps. La seconde d'après, la cloison s'effondra sur les rayonnages de sous-vêtements fillettes dans une énorme gerbe de feu, libérant ainsi une quantité invraisemblable de flammes et de fumées qui semblaient avoir été mises sous pression. Les fumées, en particulier, s'engouffrèrent immédiatement partout où elles le pouvaient. En longueur, en largeur et en hauteur vers le grand escalier et le vide central qui faisaient appel d'air. Quant aux flammes, les anciennes cages d'ascenseurs se chargeaient de les propager vers le haut, au self-service, par exemple.

Par réflexe les pompiers avaient mis leurs mains aux oreilles mais, en fait, cela fit peu de bruit. La cloison, pourtant très grande, s'était renversée au ralenti comme s'il s'agissait d'un mauvais film catastrophe. Par contre, le feu, lui, ne ralentissait pas. A la vitesse de l'éclair, tout

s'embrasait dégageant une fumée qui, s'ajoutant aux autres gaz brûlants de la réserve, rendait l'atmosphère totalement irrespirable. Les pompiers de service comprirent qu'il était inutile de vouloir continuer un combat perdu d'avance. Ils battirent en retraite en veillant à ce que plus personne ne se trouvât dans ces parages. Il ne restait plus qu'à prendre la décision la plus difficile pour eux : avertir la caserne des pompiers. Eux seuls pourraient lutter efficacement contre ce feu-là. Mais une fois de plus, cette décision impliquait une grosse responsabilité. Il fallait pour bien faire d'abord en parler aux "chefs"¹ ...

Les deux amateurs d'Art Nouveau auraient été bien étonnés d'apprendre tout ce qui se

¹ Personne ne saura jamais qui a appelé les pompiers de la ville quelques minutes plus tard. Les témoignages se contredisent mais les dialogues enregistrés à la Caserne montrent qu'il ne s'agit pas des pompiers de l'Innovation. (voir chapitre " 13h33-13h36 Ailleurs dans le magasin ")

passait ailleurs dans le magasin. Ils étaient également loin d'imaginer que Victor Horta, dès 1901 à la construction de la partie qu'ils visitaient, s'était plaint maintes fois de ce que les propriétaires du magasin l'obligeaient à faire beaucoup de concessions par rapport à la sécurité. Seule comptait la beauté et surtout l'aspect grandiose du bâtiment. Dans ses mémoires, il raconte comment, lors de la construction d'un autre grand magasin à Francfort, il en vint à comparer les législations des pays et constata le triste laxisme de l'administration belge de la Belle Epoque qui ne demandait que de médiocres installations de sécurité et parvenait même à tolérer qu'on les oubliât sous certaines conditions... Ces conditions n'étaient autres que des "influences" de la part des propriétaires. Il n'en était pas de même en Allemagne où l'administration décrétait les règles de sécurité avant construction et obligeait l'architecte à les appliquer et les propriétaires à les accepter sous peine de ne pouvoir ouvrir l'établissement. Les

locaux étaient donc étudiés en fonction de risques et notamment d'incendie. Dans cet esprit, il fallait prévoir des cloisonnements solides, avec épreuve au feu. Car... *“ Le danger le plus important dans un grand magasin, quelles que soient ses sorties de secours illusoire car trop vite engorgées par des gens paniqués, est d'éviter au maximum la propagation du feu et des fumées... ”* dixit Victor Horta dans ses mémoires.

Les deux curieux discouraient toujours sur les fers forgés style “ nouille ” qui subsistaient sous forme de parapets ou qui ressortaient encore ça et là derrière des panneaux décoratifs. Ils évoluaient maintenant au premier étage, toujours côté Horta, parmi les bouteilles de vin et, autour d'eux, personne ne se faisait de souci. Absolument rien ne permettait de croire qu'en plusieurs endroits, un incendie se propageait à une vitesse étonnante. Pas une fumée, pas un bruit, pas un cri ne parvenait jusque là. Aussi, prirent-ils en toute tranquillité, et avec eux d'autres clients, l'escalator en bois qui les

menait au rez-de-chaussée. Arrivés en bas, la clameur de la panique contrastait avec le calme olympien des autres étages. Nos deux architectes en herbe s'enquirent de savoir ce que ce vent de folie signifiait. En apprenant la nouvelle, ils furent évidemment très surpris et l'un d'eux proposa de remonter à l'étage pour avertir tous ces gens qui ne se préoccupaient absolument de rien. Très calmement, ils empruntèrent l'escalator montant. A ce moment-là, ils virent de la fumée tout en haut, au troisième étage, rayon camping, et dans le même temps ouïrent de grands cris accompagnés de bruits de cavalcade. Ils ne purent réprimer un sifflement d'étonnement.

Le vendeur de tapis avait pressé le pas. La longue colonne de fumée qu'il avait vue semblait s'étendre lentement comme l'enveloppe d'une montgolfière se gonfle sous l'action de l'air chaud. Puis il s'arrêta. A ses côtés, des clients venaient de déboucher de l'escalator. Ils leur montra l'étrange nuage qui, sournoisement, s'avavançait vers eux. Ils se

mirent tous à courir vers le fond du rayon tapis pour prendre l'escalator descendant, mais là, une autre volute de fumée, tout aussi épaisse, les prenait en tenaille. Ces masses démoniaques avançaient à l'horizontale et à la verticale. Ils voyaient très nettement le nuage toucher la grande verrière colorée du centre et rebondir dessus comme, en période de Saint-Nicolas, les ballons qu'on distribuait aux enfants allaient se cogner sur ces vitraux stylisés après que l'un ou l'autre en avait laissé échapper.

Le vendeur et les clients se rendaient compte qu'ils ne pouvaient plus faire grand chose. Aucun d'eux ne comprenait ce qui arrivait. L'instant d'avant, il n'y avait rien, pas une fumée. Et là, en quelques secondes, c'était le drame. Soudain, le vendeur désigna le rayon accessoires auto en direction du restaurant self-service. Là, il n'y avait pas encore de fumée.

La petite Laura continuait à gravir les marches à toutes jambes, vers le troisième. Cette fois, elle croisa plein de gens qui

descendaient bien à leur aise. Elle atteignit l'étage du self et courut vers l'entrée du restaurant sans rien regarder autour d'elle. Sa grand-mère la vit arriver et poussa un soupir de soulagement en direction de la buffetière. Elle voulut ouvrir la bouche mais Laura la prit énergiquement par le bras en criant des bribes de phrases que sa grand-mère ne parvenait pas à comprendre. Celle-ci, en plus, résistait car elle ne voulait pas quitter son “ boudin-compote ” entamé.

- Mais enfin, Laura ? Pourquoi tu veux partir comme ça ? Regarde ! J'ai commandé mon plat, il faut quand même que je le paie.

- Non, Mamy, non ! Il faut partir d'ici tout de suite. Il y a le feu partout dans le magasin. Je t'assure, on n'a pas le temps, c'est très grave !

La buffetière les regardait, très étonnée de ce qu'elle entendait. De même, deux ou trois personnes, qui attendaient leur tour, regardaient la petite Laura avec incrédulité.

C'est à cet instant qu'une serveuse, dans la salle de restaurant, vit un énorme nuage de fumée s'avancer vers le vestiaire. La surprise la tétanisa.

Ne sachant rien faire d'autre, le Hongrois invectiva le postier de tous les vilains mots qu'il connaissait.

- Une sortie de secours rien que pour le personnel ! Ça ne va pas, non ! Vous êtes fous, ici ! A fenekem ! Pizskos alak ! Az ördög vigye el !...²

Sans rien comprendre de toutes ces injures, son ami Canadien le prit par le bras et emmena à sa suite Francine et Hubert.

- L'escalier ! On va reprendre l'escalier vers le restaurant ! Venez vite !

Mais il était déjà trop tard. Après avoir descendu quelques marches, des vapeurs

² Mes fesses ! Sale type ! Que le diable l'emporte !

brûlantes les atteignirent au visage. Ils s'arrêtèrent et firent demi-tour. Mais cette seconde d'arrêt fut de trop. Ils avaient avalé tous les quatre une grosse bouffée de cette fumée âcre à l'odeur chimique puissante. Tous, hormis le Canadien de constitution plus robuste, se sentirent trépasser en un instant... La tête qui tourne soudain très vite comme si une cuite monumentale terrassait le cerveau en une seconde, les jambes qui flageolent et ne parviennent plus à soutenir le poids du corps, et enfin, l'effondrement final...

- Nom de dieu ! Relevez-vous ! Il faut foutre le camp d'ici !

Hubert, le premier, reprit connaissance à la faveur d'une soudaine bouffée d'air non vicié. Il traîna Francine qui avait des difficultés à émerger. Pendant ce temps, le Canadien, qui toussait et crachait comme un cow-boy, souleva le Hongrois de terre comme s'il s'agissait du corps d'un enfant et l'emmena en haut de l'escalier. Ils se dévisagèrent quelques instants.

Une mince pellicule noirâtre s'était collée sur leur visage et leurs yeux, écarquillés, exprimaient déjà l'horreur de ce qu'ils venaient de vivre et de ce qu'ils allaient devoir vivre, si toutefois ils le pouvaient. Ils décidèrent de retourner plus au centre, espérant trouver les escalators. Mais déjà, une masse noire obstruait ce qui, quelques instants auparavant, était encore le poste d'observation le plus féerique du magasin. Cependant, par moments, ils pouvaient encore voir quelques lumières briller au travers du rideau de fumée qui évoluait devant eux.

13 heures 33

13 heures 36

Au restaurant self-service

Interdite, la serveuse, au self-service, regardait vers le rayon tapis. Elle avait vu une énorme masse noire s'avancer vers le restaurant. Sa première réaction fut de rejoindre le maître d'hôtel et de l'avertir de ce qu'elle venait d'observer. A deux, ils se rapprochèrent de la palissade qui les séparait du rayon accessoires-auto pour mieux distinguer ce qui se passait dans le magasin.

Pendant ce temps, une autre serveuse avait entendu la première pousser un cri d'effroi : “ il y a le feu ! ”. Elle œuvrait tout près de Bruno et s'était arrêtée pour donner de l'argent à sa fille. Celle-ci avait l'habitude de manger au self, chaque midi, près de sa maman. Pour elle, il était l'heure de rejoindre l'école, non loin de la

rue Neuve et, tout naturellement, elle s'apprêtait à partir. Le dernier petit bisou, vérifier si le manteau était bien fermé, et elle avait pris la direction des caisses. Mais sa maman, ayant entendu le cri de sa collègue, l'arrêta et la fit patienter deux secondes afin d'en savoir plus.

De l'endroit où elle était, il ne lui fut pas difficile d'apercevoir cette espèce d'ouragan qui arrivait. En un millième de seconde, elle comprit ce qui se passait. Elle voyait des fumées et rien que cela suffit à déclencher en elle une décharge d'adrénaline qui allait la faire réagir presque comme une démente. Elle avait toujours eu une peur panique du feu.

Sans en connaître la raison, Bruno qui était près d'elle la vit bondir sur un tabouret et ouvrir la fenêtre toute grande. En lui-même, il ne put que se féliciter de cette initiative car cela lui permettrait enfin de voir, comme il l'avait souvent désiré, où il se trouvait par rapport à la rue Neuve. Il était prêt à se lever pour mieux découvrir le paysage quant il vit la même

serveuse enjamber le tapis roulant sur lequel, quelques instants auparavant, elle venait de déposer des plateaux sales. Elle se précipita au dehors par cette même fenêtre avec sa fille serrée contre elle. Interloqué, il se leva d'un bond pour tenter de la retenir et, à cet instant, aperçut un petit panneau annonçant laconiquement : “ sortie de secours ”.

Il ne mit pas beaucoup de temps à comprendre ce qui se passait lorsque, se retournant vivement pour savoir ce que signifiait les quelques cris qu'il entendait, il vit s'avancer vers lui une énorme masse noire, comme une vapeur d'encre micronisée et injectée à son visage sous une forte pression. En un instant, il ne vit plus rien autour de lui. Même la table dont il était distant de deux ou trois mètres, il ne la distinguait plus. Il sentit plusieurs personnes passer devant lui et lui écraser les pieds sans pouvoir réagir.

Très stoïquement, il profita de cette seconde pour analyser la situation. L'obscurité

absolument totale dans laquelle il était plongé lui faisait penser à l'enfer. Il était catholique et croyait fermement au principe chrétien du bien et du mal représenté par un dieu ou un démon, maître d'un paradis ou d'un enfer. Il se vit naître, jouer sur la plage de Saint-Idesbald avec son grand-père... Il vit aussi sa femme et Denis... Il y avait Denis ! Il ne pouvait pas mourir car Denis était là. Cet enfant, cette tête blonde de cinq ans avait encore besoin de lui, besoin d'un père. Pourtant, avec la meilleure volonté du monde, Bruno ne trouvait pas l'énergie pour faire ne fût-ce qu'un pas. Une force sourde et pesante le maintenait dans une sorte de douce léthargie qui finirait par avoir raison de lui. Bientôt, il se retrouverait sur le sol et lentement s'endormirait jusqu'à ce qu'éventuellement quelqu'un vînt le chercher.

Puis, soudain, contre toute attente, une embellie lui apporta une chance de salut. Un énorme courant d'air, venant de nulle part, balaya cet immense nuage de fumée qui l'enveloppait et l'enfonçait dans les ténèbres. Il

vit la fenêtre que la serveuse avait enjambée quelques secondes plus tôt. Il n'en était distant que de trois petits mètres. Sans réfléchir, titubant, il s'avança vers ce qui semblait être la seule issue possible. Déjà plusieurs personnes avaient imité la jeune dame et gravissaient la palissade en montant sur le petit tabouret. Bruno vivait cette scène comme dans un rêve. Il voyait ces cinq ou six personnes les yeux écarquillés se précipiter vers la fenêtre en ouvrant la bouche comme s'ils criaient. Et ils criaient mais Bruno ne les entendait pas. Il n'entendait plus rien que le bruit de son cerveau qui lui répétait inlassablement : “ Bruno, sauve-toi ! Denis t'attend ! ”.

En étant à la hauteur de la fenêtre, il grimpa comme un automate. Quelqu'un lui prit la main pour l'aider à passer au dessus du tapis roulant. C'était le maître d'hôtel. Près de lui, une autre serveuse attendait son tour. Bruno, les pieds sur l'appui de fenêtre, regarda sans le vouloir dans la salle du restaurant avant de s'accrocher à une échelle métallique. La vue plongeante qu'il

avait lui permit de voir la presque totalité de la pièce qui, pendant quelques secondes, n'était plus enfumée, probablement à cause du courant d'air produit par cette fenêtre ouverte. Il enregistra la scène épouvantable et extraordinairement disparate qui s'offrait à lui. A certaines tables, des gens étaient déjà affalés dans leurs assiettes, la tête à même la nourriture comme s'ils s'étaient endormis soudainement. A d'autres endroits, des dîneurs continuaient tranquillement à manger sans se soucier un seul instant de ce qui se passait. Il était probable que, de l'endroit où ils se trouvaient, ils ne pouvaient rien apercevoir. D'autres personnes, venant des caisses, couraient vers lui en tendant les bras.

Bruno, pressé par les suivants, commença la pénible descente de l'échelle de secours. Il venait à peine de passer deux échelons qu'il entendit des cris horribles venant du restaurant. Il ne put s'empêcher de regarder en l'air mais ce fut pour voir les talons d'une dame se déposer lourdement sur ses mains.

A l'intérieur du self, la lumière venait de s'éteindre plongeant la plus grande partie de la salle dans l'obscurité. C'est alors qu'une panique indescriptible s'empara de tous. Sur toute la surface du restaurant, la pénombre était quasi totale. Les fenêtres dispensaient une vague clarté jusque dans le fond du local vers les caisses et le comptoir. Malheureusement, une nouvelle vague de fumée, encore plus brûlante et toxique que la première, empêcha la plupart des gens d'arriver à l'endroit de leur seul salut. Ces fumées s'accompagnaient par moments de flammes venant de nulle part et disparaissant aussitôt comme si certains gaz s'allumaient au contact d'autres gaz.

Très absorbé par la prise de ses médicaments quotidiens, Monsieur Vandenberg s'apprêtait à commencer son baba au rhum. Dans son coin, malgré les bruits, il n'avait rien remarqué de ces scènes de panique foudroyante et fut particulièrement surpris par la soudaine obscurité et les cris de terreur qui s'ensuivirent. Instinctivement, il se leva et s'avança

aveuglément droit devant lui. Il ne savait pas qu'il se dirigeait vers le vestiaire. Il avait vécu les deux guerres et ne se laissait pas facilement impressionner. Pas très rassuré tout de même, il mit les mains devant lui pour sentir d'éventuels obstacles et toucha une table qu'il longea en la tâtant de ses mains. L'instant d'après, il effleura une masse chaude, velue, et complètement amorphe. Il eut un geste de recul en se rendant compte qu'il tenait une tête entre les mains. Avec infiniment de bonté, il s'arrêta et se mit à caresser le visage puis les cheveux se rendant compte ainsi qu'il s'agissait d'une femme. Sans rien voir, il lui tapota les joues pour essayer de la ranimer mais il ne sentit rien bouger. Il continua sa marche aveugle pour sentir soudain une puissante odeur de souffre. Il s'arrêta en retenant sa respiration mais un voile d'une chaleur effroyable l'enveloppa, lui faisant piquer les paupières. Il se protégea les yeux avec les mains. A cet instant, il reçut un choc violent à l'épaule qui le fit vaciller. Il sentit très nettement qu'il s'agissait de quelqu'un qui

courait à travers tout en fonçant, tout comme lui, à l'aveuglette. Perdant l'équilibre, il essaya de se retenir, mais ses mains n'agrippèrent rien de solide et il tomba au sol. Il mit quelques secondes à reprendre ses esprits. A son grand étonnement, il respirait de l'air frais. Il y avait même au ras du sol une sorte de clarté. Les yeux grands ouverts pour y voir au maximum, il entreprit de marcher à quatre pattes. Une véritable couche d'air d'une cinquantaine de centimètres se dessinait au dessus de lui séparée du matelas de fumée par une sorte de ligne artificielle. Il avança vers ce qui lui semblait être le point le plus lumineux mais sa progression était bien pénible, car, sans arrêt, il touchait des gens qui étaient couchés sur le sol, déjà sans vie, totalement asphyxiés par les gaz. Il avait déjà vu ce genre d'horreur quelque part. Il devait y avoir... plus de vingt ans... vingt-trois ou vingt-quatre ans pour être précis. Dans le camp de Treblinka, ces sales Nazis lui avaient confié, comme à d'autres, la tâche immonde de récupérer les corps dans les

chambres à gaz. Il avait espéré toute sa vie ne plus devoir revivre ce genre de scènes et voilà qu'aujourd'hui, il revoyait ces mêmes corps inertes, ces mêmes paupières un peu creuses presque trop tranquillement fermées. Il ne put empêcher ses yeux de se mouiller. Il se trouvait ridicule d'encore verser des larmes surtout en cet endroit alors qu'il lui fallait se sauver. Car il allait se sauver, il en était certain. Sa femme l'attendait à la maison. Il n'y avait personne pour la soigner. Il était vraiment indis... Un nouveau choc, beaucoup plus violent que le premier, l'atteignit à la tête cette fois. Il sentit une douleur lui traverser le crâne, il souleva légèrement la tête qui pesait de plus en plus lourd, il essaya de se redresser mais une énorme masse s'écroula sur lui. Il s'évanouit.

Serge s'était levé dès la première apparition de fumée. Mais une seconde vague de matières chaudes l'avait obligé à se rasseoir comme si une force terrible l'avait plaqué à son siège. Il toussa violemment durant quelques instants puis, se souvenant d'une technique apprise

récemment lors de son service militaire, cria à l'adresse de ses trois copines qui restaient sans réaction. Il leur ordonna de tremper leur mouchoir dans un verre pour le mouiller et de se le coller sur le nez afin de filtrer l'air et éviter ainsi de respirer les fumées toxiques.

Tous les quatre se levèrent et se dirigèrent vers les fenêtres. Priscille eut le temps de voir qu'à la table d'en face, le jeune " bleu " de Saint-Louis était effondré sur celle qu'il regardait si amoureusement la minute d'avant. Elle s'approcha d'eux pour les secouer et c'est à ce moment-là que la lumière s'éteignit. Priscille se mit à hurler de toutes ses forces pour retrouver Serge.

Mais entre-temps, son ami avait déjà pu atteindre la zone plus claire et, suivi de Marie-Christine et de Davina, il put rejoindre la fenêtre où le maître d'hôtel aidait encore deux ou trois personnes à passer par la fenêtre. En les voyant, celui-ci leur montra d'un grand geste pressant le tabouret qui les aiderait à grimper

puis il s'engouffra dans la fournaise. Il tenait à vérifier que le personnel du self avait pu partir d'un côté ou de l'autre. Et puis, surtout, sa femme travaillait au cinquième étage, dans les bureaux... Il fallait l'avertir. Il connaissait le magasin comme sa poche, il pourrait y aller les yeux fermés.

Serge enjamba le premier l'issue de secours et remarqua alors que Priscille n'avait pas suivi. Il hurla vers l'intérieur mais des fumées encore plus denses que les autres, et par instants des flammes, l'obligèrent à descendre sous peine de mettre la vie des deux autres filles en péril. Le dernier regard qu'il eut avant de descendre lui apporta la vision de son professeur qui s'écroulait dans ce nouveau nuage poisseux. L'espace d'un instant, il aurait voulu être un surhomme pour le tirer de là.

Terrifiée par le fait qu'elle ne trouvait plus son ami, Priscille se sentit soudain seule face au désastre, abandonnée par le monde au moment où elle en avait le plus besoin. Elle marcha

désespérément dans toutes les directions. Elle ne voyait strictement rien devant elle, hormis un immense rideau de fumée. Toujours avec son mouchoir sur le nez, elle respirait de plus en plus fort et avec de plus en plus de difficultés. L'air devenait incroyablement chaud et surtout une angoisse redoutable montait en elle. Elle s'entendait gémir dans ses respirations rapides. Elle pleurait, suppliait, criait doucement, à son adresse, pour refuser cette mort atroce qu'elle voyait venir. A présent, des flammes l'entouraient. D'où venaient-elles ? Alors que l'instant d'avant rien ne se voyait. Elle trébucha sur quelque chose, tomba en hurlant silencieusement, sachant que pour elle c'était fini. Non, à vingt ans, on n'a encore rien vécu. Non, non, non...

Elle tenta de se relever mais la force lui manquait. Une énorme lueur rouge lui éclaira le visage tuméfié par la peur. Elle vit très nettement une forme humaine passer devant elle. Elle entendit un cri atroce alors que cette masse enflammée tombait. Elle voyait à présent

le corps se consumer lentement dégageant une odeur âcre qui dominait les autres odeurs chimiques de fumées. Elle ne put se résigner à subir le même sort. L'énergie du désespoir lui donna une dernière impulsion. Tout son être se ressaisit dans une détente surhumaine. Se mordant les lèvres, comme pour concentrer toute la force nerveuse qu'elle voulait fournir face à ce puissant adversaire, elle se mit debout et fonça à travers tout, frappant tout sur son passage, piétinant des tas de choses qu'elle ne pouvait apercevoir. Puis soudain, ce fut le choc sur quelque chose de très dur, elle eut le temps de sentir une colonne de béton, elle parvint encore à faire quelques mètres en gesticulant puis frappa quelque chose de plus mou, un corps probablement car cela bougeait. Comme un pantin, elle bascula dans tous les sens et finit par s'affaler très lentement sur un monsieur de soixante-neuf ans. Elle ne pleurait plus, elle ne gémissait plus, elle avait perdu son mouchoir... Non, à vingt ans...

Du côté du comptoir-buffet, Laura avait réussi à convaincre sa grand-mère après avoir vu la première volute de fumée traverser le restaurant. Laisant à regret son “ boudin-compote ” et la charmante serveuse qui restait pétrifiée devant ses plats, la marchande de bonbons suivit sa petite fille avec une totale confiance. Elle semblait bien connaître les lieux et pour cause. Elle venait de faire un chemin qu’il lui était facile de retrouver. En arrivant devant le grand escalier, toutes les deux entreprirent de descendre quelques marches mais se rendirent compte que déjà des gens jonchaient les escaliers sans raison évidente. Un nuage de vapeurs blanches mêlées à des poussières noires brûlantes monta à nouveau leur faisant comprendre le danger qui les menaçait. Elles firent demi-tour alors que d’autres personnes à côté d’elles les bousculaient pour pouvoir passer et dévaler les marches dans cette atmosphère irrespirable. La grand-mère, qui ne comprenait toujours pas ce qui arrivait, se mit à crier à l’adresse de ces

imprudents. Mais ceux-ci, trop paniqués, ne l'écoutaient pas. Ils se précipitaient tous aveuglément, et l'espace d'un instant, disparaissaient dans le nuage pour se retrouver quelques secondes plus tard sur le sol en compagnie des autres infortunés.

Complètement dépassée par les événements, la grand-mère regardait sa petite fille avec interrogation. Celle-ci, rapide comme l'éclair, trouva une parade au problème. Elle savait qu'un étage plus bas, rien ne brûlait. Par contre au premier un énorme brasier sévissait. Et au rez-de-chaussée, de nouveau plus rien. Il fallait éviter les fumées et aller très vite. Elle pensa à ce gag de cinéma qu'elle avait vu faire par les Max Brothers dans " La soupe au canard " ou dans " Monnaie de singe " et qui consistait à descendre les étages en se mettant à califourchon sur la rampe et se laisser glisser jusqu'en bas.

Elle montra la technique à sa grand-mère et disparut dans les fumées. Mais la marchande de

bonbons se voyait mal faire de la haute voltige. Elle était trop âgée pour ça. Elle regarda en direction de l'escalier, appela sa petite fille, hurla qu'elle ne pouvait pas la suivre mais un mur de fumée l'empêchait de distinguer quoi que ce fût. Mal à l'aise de laisser filer sa petite fille comme ça, elle ne parvenait plus à se décider. La solution la plus sage serait de retourner au restaurant et de demander conseil à la charmante buffetière qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Sans trop se presser, en se retournant sans cesse dans l'espoir de revoir Laura, elle arriva à la hauteur des caisses et eut juste le temps de voir une des caissières affalée sur sa machine. Les lumières s'éteignirent et elle entendit des cris fuser de partout.

Sans rien voir, elle respira une forte odeur de brûlé. Soudain, une vague lueur lui fit apparaître le comptoir central où elle avait l'habitude de commander son café liégeois. Elle s'avança vers celui-ci, le dépassa sans encombre, alors qu'elle sentait des tas de gens la frôler, puis aperçut l'origine de la légère

lueur. Plusieurs fenêtres se trouvaient devant elle, là, à quelques mètres. Il y avait même un homme qui cassait un carreau et, à ses côtés, un autre qui tapait dans la cloison du tapis roulant. Elle tendit les bras pour les appeler mais la fumée, qui l'avait épargnée jusqu'alors, la terrassa en un instant. Elle s'écroura sur le sol, inconsciente.

Elle ne verrait plus la gentille buffetière. Celle-ci, dès la première annonce de l'incendie par Laura, avait cherché du regard le maître d'hôtel. Inquiète mais toujours soucieuse du règlement, elle avait proposé à sa collègue d'aller lui demander la permission de quitter leur poste. Mais sa collègue, en cherchant son chef, avait été une des premières à être atteinte par les fumées. Sans demander son reste, la première buffetière courut vers la porte qui donnait dans un petit bureau destiné au maître d'hôtel. Celui-ci l'utilisait pour faire ses comptes et préparer les commandes de fourniture. Elle savait qu'il y avait une issue de secours de ce côté-là. Sans rencontrer personne,

elle ouvrit la porte d'un étroit couloir où serpentait un escalier en pierre et le descendit quatre à quatre.

Dans les cuisines, le personnel ne se rendit compte que très tard de ce qui se passait. Derrière la cloison qui les séparait de la salle, ils étaient en dehors de tout. Ce ne fut qu'au moment de la coupure d'électricité qu'ils surent vraiment qu'un drame se jouait. Heureusement pour eux, de nombreuses fenêtres au fond de la cuisine leur dispensaient une lumière généreuse. Assez calmement, les uns coupèrent les réchauds, les autres les canalisations de gaz et se dirigèrent vers les fenêtres. Mais ils savaient qu'elles donnaient dans la rue du Damier et qu'aucune ne possédait d'échelle de secours. Il restait donc l'escalier en pierre vers le bureau du maître d'hôtel. Certains cuisiniers s'y précipitèrent. D'autres préférèrent attendre devant la fenêtre.

13 heures 33

13 heures 36

Ailleurs dans le magasin... et appel des pompiers de la ville

Les filles du service clientèle, sous l'injonction de leur chef, ne mirent pas quinze secondes pour évacuer leur bureau. En bonne capitaine de vaisseau, leur supérieure fut la dernière à quitter ces lieux. Sans se presser, celle-ci gravit les marches et se dirigea calmement vers la porte de sortie centrale. Elle emprunta la grande allée qui y menait et regarda derrière elle. Elle vit quelques personnes, suffoquant, le visage noirci, qui descendaient le grand escalier et couraient à toute allure vers la sortie. Elle était étonnée car, à cet instant et où elle se trouvait, aucune fumée ni aucune flamme ne pouvait annoncer un incendie, excepté ces gens visiblement fuyards. Elle en vint même à

se demander si cette alerte avait bien une raison d'être. Une chose confortait son impression : tous les néons, les spots et autres lampadaires étaient allumés. Or, on dit toujours qu'en cas d'incendie, l'électricité se coupe.

Mais en arrivant au centre, là où les grandes allées de gauche et de droite rejoignaient la large médiane, elle ne put s'empêcher de regarder en hauteur, là où, normalement, elle devait apercevoir tous les étages du magasin avec au sommet la grande verrière. Le spectacle qu'elle vit la glaça d'horreur. A tous les niveaux, des nuées noires s'éjectaient des balcons et se projetaient vers la haute coupole. Les fumées semblaient sortir principalement des premier, troisième et quatrième étages, le deuxième semblant miraculeusement épargné. Subjuguée, elle resta quelques instants à regarder. Elle n'avait pas encore vu de flammes. En scrutant mieux, elle distingua pourtant çà et là, dans les nuages noirs, des flammèches qui se formaient toutes seules. Comme si ces fumées prenaient feu par

elles-mêmes et s'éteignaient aussitôt. Ces petites flammes éphémères, surtout présentes en hauteur vers la coupole, semblaient partir vers nulle part et n'être nourries par rien. Elles apparaissaient et disparaissaient comme si elles étaient composées de gaz qui prenaient feu et qui étaient soufflées immédiatement après.

Malgré tout le brouhaha des gens qui se massaient aux sorties, elle pouvait entendre très nettement des petites explosions suivies de bruits de verres cassés comme si des ampoules électriques ou des tubes néons sautaient sous l'action de la chaleur. Puis, clignant des yeux pour mieux focaliser, elle aperçut, entre les fumées qui montaient et tourbillonnaient, des carreaux de verre de la grande baie vitrée qui éclataient. Craignant être blessée par ces projectiles qui tombaient, elle quitta à regret ce poste d'observation et se dirigea vers les portes. Trois mètres avant d'y arriver, elle fut soudain plaquée au sol par un homme qui courait comme un forcené. Elle eut juste le temps de voir le dos de cet individu dont l'imperméable

beige était gonflé par des poches bien remplies. Elle put même voir un collier de perles dépasser de l'une d'elles.

- Godferdom ! Espèce de malotru !

Elle se releva en se frottant la jambe espérant bien retrouver ce champion du courage et de la civilité mais hélas, celui-ci avait déjà disparu dans la foule qui se massait à la sortie.

Il était très exactement 13 heures 34 lorsqu'un appel téléphonique émanant de la ligne directe que l'Innovation avait fait installer avec la caserne des pompiers, retentit comme un couperet à la place du Jeu-de-Balle. La voix était claire et calme. Qui donc appelait ? Personne ne l'a jamais su.

- Il y a un dégagement de fumée à l'Innovation, côté rue du Damier³.

³ Les paroles sont fidèles au message reçu. S'il s'agissait d'un pompier de l'Inno, il aurait donné des précisions professionnelles quant à la localisation... On

Aucune autre précision ne fut donnée à ce moment-là. Quatre minutes plus tard, à 13 heures 38, un second appel arriva au centre “ 900 ” celui-là, donc pas en direct de l'Innovation.

- Monsieur, s'il vous plaît, je préfère téléphoner une fois de plus que pas du tout. Mais ça brûle à l'Innovation, rue Neuve.

Là aussi, pas de précision, pas d'identification du correspondant et le ton tranquille. Ensuite, des dizaines d'appels émaneront au “ 900 ” annonçant tous la même nouvelle.

parle de la rue du Damier, l'appel a donc pu venir d'un des ouvriers de la décoration... Pure hypothèse mais il s'agit là du seul appel sur la ligne directe Innovation-Pompiers de Bruxelles ! A l'Innovation, la peur de prendre une initiative sans l'avis d'un chef était chose courante... Une ambiance qui, ici, est bien lourde de conséquences...

Exactement une minute après, le gros camion-pompe Bedford rouge quitta la caserne de la rue Marché-au-Charbon précédé d'une Peugeot 404 de la police de Bruxelles et suivi d'une ambulance. Exactement au même moment, les pompiers de la place du Jeu-de-Balle, au Marché aux Puces, s'élançaient dans le trafic avec un camion-pompe et un camion muni d'une grande échelle. Comme toujours, ils fonçaient toutes sirènes hurlantes pour gagner le plus rapidement possible le lieu du sinistre. Ils obéissaient en cela à leur principe immuable que quelques minutes peuvent sauver une quantité appréciable de vies humaines. Mais à l'intérieur de leurs camions, aucun d'eux ne pouvait encore se douter de l'ampleur du drame.

Dans la partie Horta, l'alerte en était à son paroxysme. Le mot s'était donné en quelques secondes. De partout des gens débouchaient et en bousculaient d'autres, parfois très violemment, pour essayer de se sauver. Le choix des issues était vite fait. Hormis les escalators et les escaliers, il n'y avait que les

passerelles pour accéder à l'autre partie du magasin. Mais déjà, au troisième et au premier, les fumées et les flammes empêchaient quasiment le passage. Aussi, nombre de gens furent piétinés lourdement avant de pouvoir eux-mêmes sortir du magasin.

Par contre, au deuxième étage, à l'intérieur même de la surface de vente, loin de la partie centrale à cheminée, rien ne laissait deviner ce qui se passait ailleurs. La femme de Bruno prenait tranquillement son rendez-vous chez le coiffeur et en sortait prenant cette fois la direction du fond du magasin. Elle rejoignit un des escaliers d'un tout autre côté que l'escalier central. Elle ne put donc absolument pas voir les fumées qui, à présent, formaient une large colonne ascendante en bavant sur l'étage. Elle aperçut la porte d'un ascenseur et se dit que les petites jambes de Denis seraient peut-être contentes de ne plus devoir supporter les marches d'un escalier. Elle poussa sur le bouton d'appel et fut étonnée de ne pas voir se déclencher la petite lumière indiquant que sa

demande avait été enregistrée. Elle essaya deux fois, trois fois, mais la lumière ne s'allumait toujours pas. Elle attendit quelques instants se disant que l'ampoule avait dû sauter. En réalité, les liftiers, dès le retentissement de la sonnerie avaient, eux, compris qu'il s'agissait d'une alerte et avaient obéi à leurs consignes. Faire descendre les ascenseurs jusqu'au rez-de-chaussée et les bloquer.

Impatiente, le femme de Bruno demanda à Denis de prendre le petit escalier non loin de là. Celui-ci fut le premier à voir des fumées denses voltigeant dans tous les sens. Immédiatement, sa maman lui prit la main en la serrant très fort pour ne pas la lâcher et, apeurée, retraversa tout le magasin pour se diriger vers l'endroit d'où elle venait. Elle se mit à crier comme un folle : " Au feu ! Au feu ! ". Denis qui trouvait la chose comique, l'imita. Déjà plusieurs personnes autour d'eux réagissaient également face aux fumées et tentaient d'en savoir un peu plus sur leur origine.

Pratiquement au même moment, au restaurant Tea-Room le calme feutré fut interrompu par plusieurs personnes qui criaient aussi. Beaucoup se levèrent de table pour regarder ce qui se passait puis, incrédules, se rassirent pour continuer leur repas. Dans le coin où ils étaient, Jules, Louise et leurs amis n'avaient rien entendu. Ils terminaient les fromages et la bouteille de Châteauneuf-du-Pape était vide. Jules avait un léger goût de trop peu... Un petit Calvados après le repas ferait très bien l'affaire et il comptait bien le suggérer à la place du dessert par exemple.

Mais au loin, une clameur grandissait. Plus près de l'entrée du restaurant, les gens qui venaient de se rasseoir étaient inquiets. Et s'il fallait prendre ces cris au sérieux ? Ils étaient indécis. Quitter ? Ne pas quitter ? L'un d'eux appela une serveuse qui tentait de rassurer les gens. Il lui demanda de se renseigner, ce qu'elle fit en partant dans le magasin. Elle revint quelques secondes plus tard en courant pour annoncer le désastre. A ce moment-là, la

barrière de l'hésitation fut rompue et, d'un seul bloc, tout le monde se leva.

Quelques instants plus tôt, il en fut de même dans le salon de coiffure. Très calmement, le chef-coiffeur abandonna la sculpture grisonnante de sa cliente trop maquillée et pria ces dames de bien vouloir évacuer les lieux pour rejoindre au plus vite les sorties du rez-de-chaussée. A son tour, après s'être assuré que plus personne ne restait, il quitta la pièce pour emprunter les escalators tout proches.

Au quatrième, le Canadien jurait comme un bûcheron. Il se voyait bloqué là sans rien pouvoir faire. Soudain, le Hongrois eut une idée. Vers la poste, il avait vu des fenêtres. Et puis, il y avait les issues de secours " réservées au personnel ". Il fallait rejoindre à nouveau cet endroit et forcer le passage si besoin était. C'était la seule chance de salut.

Tous les quatre refirent demi-tour. En courant, Hubert jeta un coup d'œil vers l'endroit

où il avait vu le vendeur au téléphone. Il s'y trouvait toujours. Qu'attendait-il pour partir? Dans quelques secondes, il serait trop tard. De fait, stoppé net dans leur course, ils virent les lumières s'éteindre, se rallumer puis s'éteindre définitivement.

- Nom de dieu ! Il ne manquait plus que ça ! Vous voyez quelque chose, vous ?

Francine répondit qu'elle voyait une vague lueur dans la direction qu'ils avaient prise. Cela ne pouvait être que le bureau de poste. Le Canadien proposa à Francine de les guider en continuant à parler sans arrêt. C'était le seul moyen de ne pas se perdre. Mais, à nouveau, des fumées les envahirent, les faisant tousser de toutes leurs bronches. Hubert, qui n'avait pas lâché une seconde la main de Francine, cria en tirant sur sa main pour entraîner sa compagne sur le sol.

- Tous au plancher ! Couchez-vous sinon les fumées nous auront tous !

Presque mécaniquement, les trois autres lui obéirent sans savoir vraiment pourquoi. A peine au sol, ils remarquèrent que l'effet d'asphyxie était pratiquement nul. Ils ne pouvaient en distinguer la raison car les ténèbres qui les entouraient étaient trop profondes. Francine et Hubert, qui ne voyaient plus rien à présent, continuèrent malgré tout leur office de guides. Ils avaient entendu un chien aboyer vers le bureau de poste au moment où la lumière s'était éteinte. Ils se dirigèrent donc dans la direction de ces jappements qui devenaient de plus en plus intenses. Francine reprit sa logorrhée forcée pour que les autres puissent la suivre, comme elle, à quatre pattes.

Avec beaucoup de bon sens, elle ne quitta pas le cap qu'elle s'était fixé et quelques longs instants plus tard, tous les quatre poussèrent un grand cri de soulagement. Ils arrivaient enfin à hauteur d'une lueur plus forte. Au dessus de leur tête, les fumées leur laissaient à nouveau une accalmie et ils pouvaient voir les fenêtres qui, d'ailleurs, étaient grandes ouvertes. Ils

n'hésitèrent pas une seconde à franchir le guichet pour arriver au fond du bureau de poste, renversant sans s'en rendre compte toutes les lettres et les papiers du postier. Le caniche noir était bien là, il était accroché à un radiateur par sa laisse et aboyait en regardant la fenêtre ouverte. Hubert, le premier, sauta pour atteindre le rebord de la fenêtre mais il se laissa vite glisser sur le sol du bureau après avoir vu ce qui se passait.

- Merde ! Il y a une petite corniche et au-delà... le vide ! La vieille est en bas... Horrible!

Hubert en avait la chair de poule. Il venait, en effet, d'apercevoir le corps de la dame écrasé dans une mare de sang sur le trottoir de la rue du Damier. Il ne put s'empêcher de prendre le caniche dans ses bras pour lui caresser la tête. Le Canadien fut le premier à réagir devant cette adversité.

- Bon dieu ! Ce n'est pas le moment de s'apitoyer. On va trouver la sortie de secours du

postier. Celle qui est réservée au personnel. Il nous avait montré cette porte-là.

Il ouvrit la porte mais dut la refermer aussitôt. Une fumée noire sous pression en sortait comme si elle n'attendait qu'une issue pour mieux tuer ceux qui l'avaient délivrée. Il ne restait que la fenêtre maintenant, en espérant... En espérant quoi, ils ne le savaient ni les uns ni les autres. L'important était de gagner du temps face à ces fumées impitoyables. Dehors, ils auraient moins à craindre l'asphyxie qu'à l'intérieur.

Hubert recommença son enjambée et se retrouva de l'autre côté sur une petite margelle en zinc garnie d'un garde-fou en pierre. Il évita de regarder en bas et se retourna pour aider Francine à effectuer le petit saut. Le Canadien et le Hongrois s'apprêtaient à les suivre. A l'intérieur, ils entendirent le cri d'un homme qui hurlait des paroles assez distinctes. “ *Je meurs pour le Vietnam* ”... A moins que ce ne

fût : “ *Je meurs à cause du Vietnam* ”...
Difficile à dire⁴ ...

⁴ Ces paroles, mal localisées, furent entendues par plusieurs témoins ce qui explique les différences de “ versions ”

13 heures 38

13 heures 51

Côté Rue Neuve

Les premiers pompiers atteignirent le bâtiment de l'Innovation par la rue du Pont-Neuf. Malheureusement, la circulation les empêchait de parvenir là où ils le voulaient, c'est-à-dire, face à la porte centrale rue Neuve. Il ne purent que stationner dans la rue du Damier. Les policiers, qui les avaient précédés, tentaient de faire évacuer toutes les voitures qui roulaient au pas dans la rue Neuve. Mais d'autres véhicules, en stationnement interdit, gênaient considérablement les manœuvres. L'une d'entre elles, une Mini rouge, obstruait particulièrement le passage. A peine sortis de leur camion, les soldats du feu comprirent l'ampleur du sinistre.

Pour ces premiers pompiers, la tâche la plus importante était de sortir leurs petites échelles mobiles pour les aligner le long de la façade, rue Neuve, afin de récupérer tous les gens qui se massaient déjà sur l'auvent du premier étage qui, pour la circonstance, avait été recouvert d'une couche d'aluminium aux couleurs étoilées du drapeau américain.

Deux minutes plus tard, la deuxième équipe de pompiers arriva de la place du Jeu-de-Balle avec la première grande échelle qui allait pouvoir se déployer. Un autre camion-pompe, rempli d'hommes tout de cuir vêtus, s'arrêta face à l'église du Finistère. Un lieutenant appela immédiatement du renfort par radio. Voyant les fumées noires et épaisses ainsi que les flammes sortir de la façade, apercevant tous ces gens qui se précipitaient au dehors, les uns aux fenêtres, les autres sur les corniches ou les terrasses, ou encore pendus à des échelles de secours, il demanda qu'on achemine au plus vite tous les camions échelles disponibles et le plus grand nombre d'ambulances possible.

C'est à ce moment que le curé de la paroisse réagit dans la salle à manger du presbytère. Deux sirènes de pompiers à deux ou trois minutes d'intervalle, c'était trop. Quelque chose devait se passer. Il arriva comme une furie dans son église, croyant que celle-ci était en feu. Mais, ne voyant rien, il se précipita à l'extérieur pour apercevoir l'horrible masse de fumée noire qui s'élevait dans les cieux et, face à lui, des gens qui, de toute part, appelaient à l'aide. Il rentra dans l'église où régnait le silence du recueillement. Le curé tenait particulièrement à faire respecter cette ambiance de méditation et, nombre de fois, il lui était arrivé de pester contre les talons-aiguilles des ferventes trop coquettes.

Ce lieu sacré était, en fait, un endroit de grand passage. Beaucoup de gens venaient s'incliner quelques minutes devant Notre Dame du Bon Succès qui depuis 1711 promettait aux femmes enceintes de bonnes couches et aux hommes une longue et fructueuse carrière. Comme chaque jour, sa couronne d'argent et

son oreille percée d'un anneau étincelaient sous les mille feux des bougies. A ses pieds, en effet, les fidèles allumaient des cierges soit pour demander une grâce, soit pour remercier d'un vœu exaucé, soit tout simplement pour prier. Pas plus tard que ce matin, la petite femme enceinte, vendeuse au deuxième étage de l'Inno, était venue, comme chaque jour, mettre un franc dans le tronc et allumer " sa " bougie afin que tout se passât bien pour elle et son futur enfant.

Dans le silence, sentant la cire chaude et l'encens refroidi, le curé hésita quelques secondes avant d'appeler les autres prêtres car il percevait les chuintements caractéristiques des confessionnaux et ne voulait pas troubler ses fidèles. Mais, considérant la vie matérielle plus importante en ce moment que la vie spirituelle, il poussa un grand cri à l'adresse des deux abbés qui confessaient. Il lui fallait de l'aide pour prendre les échelles de métal qu'il venait de se procurer quelques semaines plus tôt. Très rapidement, les ecclésiastiques furent dehors et commencèrent leur tâche salvatrice en déposant

les échelles aux endroits où les pompiers, débordés, ne pouvaient pas encore œuvrer.

Beaucoup de gens avaient été surpris par l'extension de l'incendie au fond du premier étage. Certains arrivaient du restaurant du personnel et, ouvrant la porte donnant sur les rayons, étaient surpris par les flammes, les fumées et, après, l'obscurité. Ils tentaient alors de s'échapper par toutes les issues possibles et visibles, principalement des fenêtres ou des cloisons donnant à l'extérieur. Par contre, une femme voulait à tout prix monter au troisième pour prévenir son mari, le maître d'hôtel du self-service.

D'autres, venant du troisième, s'étaient échappés par les toits et, après un long périple, parvenaient à entrer à nouveau dans le magasin par de nombreuses portes et de longs couloirs, pour finir au premier étage sous la proie des flammes.

Et puis, il y avait ceux qui étaient partis par l'escalier de secours en pierre donnant sur la rue

du Damier et qui, arrivés à hauteur du premier niveau, se rendaient compte que le sol était jonché de cadavres, tous étouffés par des fumées. Une vendeuse du deuxième se trouvait dans le cas. Elle était arrivée là et se demandait si elle allait continuer à prendre les marches de cet escalier en enjambant tous ces gens affalés, sans vie. Parmi eux, elle reconnut le postier du quatrième. Comment et pourquoi ce malheureux était-il là ? Mais soudain, une main énergique la tira de son hésitation. Un homme qu'elle ne connaissait pas l'entraîna par une double porte vers l'intérieur du magasin. Il avait l'air de savoir où il allait. Pourtant, il devait être fou. Il s'avavançait vers le feu puis, traversant la magasin de part en part dans le sens de la largeur, il arriva devant une sortie de secours côté rue Neuve. Il fallait la connaître, celle-là ! Ils trouvèrent effectivement une porte masquée qui se découpait sur la grande façade en aluminium au dessus de laquelle le grand sigle " INNO " de néon rose et bleu entouré d'excentriques luminescentes pavanait encore fièrement. Déjà,

devant cette porte, plein de gens se massaient sur l'auvent en aluminium qui s'étendait tout au long de la façade.

Exactement à cette hauteur, d'autres fuyards arrivaient aussi par l'extérieur, venant d'un endroit impossible à déceler. Ils galopaient sur cette petite terrasse, venant par le haut, comme par miracle, depuis la rue aux Choux. Parmi eux, Bruno et d'autres gens du self-service qui se demandaient encore comment d'échelles en terrasses et de cours intérieures en échelons de fortune, ils avaient pu accéder à cette sorte de grande corniche. Leurs visages étaient marqués par l'épreuve pénible qu'ils venaient de passer. Se balançant dans le vide d'échelons en échelons, il leur avait fallu braver la panique de ceux dont les nerfs lâchaient et qui, sans vergogne, piétinaient tout et tout le monde, allant jusqu'à frapper pour être certains de sauver leur propre peau, considérant, probablement à juste titre, que c'était là leur bien le plus cher.

C'est ainsi que Bruno, en quittant le restaurant, s'était vu écraser les mains à plusieurs reprises par des gens terrorisés. Il avait fallu ensuite affronter les conséquences d'une ineptie... Une de plus... Une des échelles de secours qu'ils avaient dû emprunter était trop courte ! Les gens se voyaient obligés de se lancer dans le vide en s'arc-boutant comme des trapézistes expérimentés. Car exactement quatre mètres plus bas, en dessous de l'échelle, il y avait une verrière qui avait déjà fait une victime. Parmi les premiers à passer, une grosse dame avait pris peur et n'était pas parvenue à se lancer suffisamment en arrière pour rejoindre une toiture plus solide distante seulement de deux mètres... Elle s'était fracassée au fond de cette verrière dans un cri horrible. Aussi Bruno s'appliqua pour l'éviter. A la dernière marche, il imprima à son corps un fort mouvement de balancier et il tomba très en arrière sur la toiture en zinc. C'est là qu'il se rendit compte qu'il se trouvait non pas vers la rue du Damier ou au début de la rue aux Choux comme il le pensait

mais dans un embrouillamini de vieilles toitures datant d'un autre âge directement en regard de la rue Neuve et de l'église du Finistère. A ce moment, il ne put s'empêcher de lever la tête pour voir la façade d'où il venait et ce qu'il avait déjà fait comme chemin sur l'échelle de secours. Il voyait nettement la fenêtre d'où sortaient encore des jeunes gens. Selon son estimation, à ce moment-là, il devait se trouver plus ou moins au niveau du premier étage du magasin. Mais sa réflexion fut interrompue car une femme désespérée ou à bout de forces venait de lâcher prise et s'écrasait exactement à ses pieds. Il en resta quelques instants sous le choc alors que des vendeurs du magasin, arrivés là il ne savait comment, l'appelaient pour lui montrer le chemin à parcourir afin de rejoindre la rue Neuve. Malgré cela, il s'agenouilla pour tenter de porter secours à la dame mais un cri venant d'en haut l'en empêcha.

- Tirez-vous ! Je vais sauter !

Un homme, sur l'échelle, devait, en effet, se lancer à son tour pour éviter d'aller s'écraser sur la verrière. A regret, Bruno bougea juste à temps. Dans un bruit de corps écrasé, il vit cet homme atterrir à pieds joints sur la dame qui eut un dernier spasme.. Grimaçant d'horreur, Bruno considéra l'homme qui avait perdu l'équilibre et se relevait tant bien que mal. Que pouvait donc faire cet assassin involontaire ? D'autres arrivaient et allaient faire de même. Pas le temps de retirer cette pauvre femme... Déjà une autre, lâchant prise, tombait également... Bruno vivait cette scène comme s'il n'en était ni l'acteur ni le spectateur, comme si son esprit était absent de cet endroit mais regardait son corps qui agissait là, seul à sa guise. Un voile d'irréalité causé vraisemblablement par l'intervention des fameuses endorphines, s'était abattu sur lui annihilant tout sentiment, toute réaction volontaire. Seul son corps devait se sauver sans l'intervention du cerveau conscient, celui-ci ne travaillant que comme un automate,

se protégeant afin d'éviter d'agir à contresens de la conservation du corps.

Ne pouvant s'expliquer la passivité qu'il avait devant toutes ces horreurs, Bruno se retourna et, comme un zombie, alla rejoindre un des vendeurs qui se démenait pour faire passer les gens sur un autre balcon, puis sur un nouveau toit. Ils arrivaient enfin face à des petites échelles qui permettaient d'arriver au petit toit d'aluminium de la rue Neuve, face à l'église.

Bruno put donner la main au curé dont la robe noire ne s'avérait pas très pratique en cette occasion. Il dégringola sans mal au bas de l'échelle pour arriver au sol comme d'autres avec lui. Parmi tous les gens qui se trouvaient là, face à l'église du Finistère, il reconnut la serveuse du self qui avait toujours sa petite fille dans les bras. Et Denis ? Bon sang ! Où pouvait bien se trouver Denis et sa maman dans toute cette cohue ? Il n'eut pas le temps de s'en occuper. Déjà, le vendeur qui les avait guidés

jusque là, infatigable, lui demandait de l'aider en tenant l'échelle. Il allait repartir avec des pompiers pour venir au secours des gens qui s'écrasaient sur le toit en zinc.

Entre-temps, Serge, Davina et Marie-Christine étaient au bas de l'échelle de secours. Juste au dessus d'eux, un autre vendeur était parvenu à s'échapper par la fenêtre du restaurant avec des clients. Connaissant bien les lieux, celui-ci entraîna tout ce monde vers l'intérieur du magasin par un autre dédale infernal de toits et de terrasses. Ils poussèrent plusieurs portes qui malheureusement (ou heureusement pour eux ?) étaient fermées. En descendant encore de quelques mètres dans une cour totalement fermée, et prenant ainsi le risque de se faire coincer, ils arrivèrent devant un petit soupirail dans lequel, après avoir cassé la vitre, ils passèrent chacun à leur tour. Ensuite, un étroit couloir très sombre les emmena dans des réserves du rez-de-chaussée puis dans le magasin, au rayon cravates, comme par miracle. Malgré l'obscurité totale, dans une

ambiance d'explosions, de pluies incandescentes et de volutes de fumée, ils purent rapidement se diriger vers les sorties qu'on devinait même de loin. Arrivés à l'air libre, ils se regardèrent tous hébétés. Ils avaient envie de se féliciter d'être encore là. Mais il manquait quelqu'un... Priscille. Et malgré sa jambe qui saignait énormément sans trop savoir pourquoi, Davina regardait là haut dans l'espoir de repérer le visage de son amie.

L'extinction des lumières entraîna, au deuxième notamment, une grosse panique. Des gens, qui jusque là étaient restés relativement calmes face à l'annonce de l'incendie et aux premières fumées, se mettaient à hurler. Le restaurant Tea-Room et les rayons de confection dames se vidaient dans une bousculade terrifiante. Beaucoup se dirigeaient, grâce à une vague pénombre, les uns vers l'escalator, les autres vers le grand escalier. De celui-ci pourtant se dégageait une fumée considérable. Le mouvement de masse était tel que chacun

était littéralement porté par la foule dans l'une ou l'autre de ces directions.

A leur tour, Jules et Louise furent entraînés vers le grand escalier alors que leurs amis partaient vers l'escalator qui, bizarrement, fonctionnait encore. Des dizaines de personnes se poussaient, espérant arriver le plus vite possible au rez-de-chaussée. Mais au premier étage, le tournant de cent quatre-vingt degrés que cette foule devait effectuer pour changer d'escalator provoquait, par moments, un véritable massacre. Certains tombaient et étaient piétinés. Les plus chanceux se relevaient aussitôt pour essayer de retrouver une place dans le flot de tous ces gens qui ne voulaient en rien s'écarter. C'est à cet endroit que la femme de Bruno arriva tant bien que mal lorsque l'électricité, alimentant l'escalator, se coupa également. Cet arrêt imprévisible créa une confusion épouvantable, projetant au sol nombre de gens qui ne pouvaient se tenir aux mains courantes. Des cris fusaient de toutes parts et la femme de Bruno, qui avait lâché un

instant la main de Denis pour reprendre son équilibre, parvint à l'accrocher de nouveau. Dans l'obscurité absolue, trouée ça et là par des lueurs de flammes au loin, elle joua des pieds et des coudes pour passer à tout prix tout en se laissant guider par le flot. A quelque vingt mètres d'elle, des rayons entiers prenaient feu sous l'action de scories brûlantes venant des étages supérieurs. Déjà des explosions, probablement de bombes aérosols, se faisaient entendre. Enfin, elle se trouva sur la terre ferme du rez-de-chaussée et, après des efforts surhumains, aperçut la clarté des portes centrales et pressa encore plus le pas, se sentant sauvée. Arrivée au dehors, elle ne put s'empêcher de fondre en larmes et de prendre son fils dans ses bras. Lorsqu'elle eut celui-ci contre son corps, elle eut une étrange impression comme si elle ne reconnaissait ni l'odeur de Denis ni le gabarit de ses petits bras, de ses petites jambes, ni ses vêtements, ni ses cheveux, ni son visage, ni... Dans un cri d'épouvante, elle s'aperçut que celui qu'elle

venait de sauver n'était pas son fils, n'était pas son Denis aux joues bien rouges, aux cheveux blonds et bouclés, au sourire gentil et malicieux, avec son odeur d'enfant chaud et sa peau de velours. Non, ce n'était pas son fils, son Denis, son amour.

Autour d'elle, des gens la regardaient mais l'horreur de sa découverte ne concernait personne. Elle lâcha cet enfant qui la regardait avec hébétude. Elle ne put supporter une seconde de plus la vision de ce petit garçon qui n'était pas le sien et, dans un cri de douleur, se précipita à l'intérieur du magasin. Mais déjà, des gens avaient compris et essayaient de l'en empêcher. Jamais personne ne pourrait lui faire obstacle. Elle devait sauver son Denis coûte que coûte même au péril de sa vie. Rouant de coups ceux qui la retenaient, elle finit par se dégager et entra à nouveau dans les ténèbres crépitants de feu et de flammes. Comme une démente, elle se cogna à tous ces gens qui arrivaient apeurés dans l'autre sens. Elle n'avait qu'un seul objectif, l'escalator. C'était là qu'elle l'avait

perdu. Mais, ne voyant rien que des ombres courant dans tous les sens ou des corps étendus, blessée au plus profond de son être, elle s'écroula sur le sol en pleurant, en gémissant, en implorant le retour de son fils jusqu'à ce qu'un objet lourd vînt lui fracasser le crâne.

Quelques instants plus tard, un pompier, qui n'était pas de service ce jour-là, mais qui faisait ses courses dans le magasin " Priba " juste à côté, vint la prendre dans ses bras et la délivra de ce funeste linceul. Pas très loin d'elle, gisait aussi sur le sol un vieil homme, l'ami de Jules, dont la femme avait pu rejoindre l'extérieur. Dans la panique, elle n'avait pas vu tomber son mari et se demandait à présent où il pouvait bien rester. Elle l'appelait de toute la force de sa voix depuis la grande entrée, mais elle n'était pas seule à crier après l'être cher.

Angoissée, elle fit une suite d'aller et retour jusqu'à l'autre entrée face à la Maison Bleue, espérant revoir son mari et ses amis Jules et Louise. Mais ceux-ci étaient toujours au

deuxième. Une énorme volute de fumée les avait atteints terrassant avec eux une dizaine de personnes. Pour sa part, Jules avait été bousculé et était tombé deux secondes avant le passage du nuage mortel. Il s'était retrouvé dans les escaliers parmi un amas de chair humaine. Pour se protéger, il ferma les yeux car, de toute façon, il ne voyait plus rien. Il prit la médaille qui pendait à son cou et, à l'italienne, l'embrassa en implorant le ciel de le sauver. A genoux, il se mit à descendre marche après marche en veillant bien à ne pas se redresser pour ne pas arriver à hauteur du lit de fumée qui stagnait partout. Il se souvenait qu'il était au deuxième étage et compta les marches. Pourquoi ? Il ne le savait pas car il n'en connaissait pas le nombre pour arriver au rez-de-chaussée.

Il arriva au premier étage face à une fournaise. Il prit sa respiration, se leva et, enjambant plusieurs corps, courut jusqu'aux marches suivantes. Là, il s'agenouilla à nouveau pour reprendre un peu de souffle mais l'air était

trop vicié et il dut ramper marche après marche, frôlant ici une tête, là une jambe et ailleurs une main.

Il sut qu'il était au rez-de-chaussée lorsqu'il arriva à une surface plane. Il ouvrit les yeux et put voir exactement face à lui, à une centaine de mètres, les portes centrales. Là encore, au lieu de se précipiter, il préféra continuer sa reptation entre les rayons dont certains prenaient feu par les nombreuses projections de matières enflammées qui tombaient des étages supérieurs. Un moment, il dut s'arrêter pour éviter qu'un de ces objets brûlants ne l'assommât. Là, bizarrement après tout ce qu'il venait de vivre, il se rendit vraiment compte du désastre dont il venait de se sauver. Rétrospectivement, il prenait peur et se mettait à trembler de tout son être. Il n'osait plus ni avancer ni reculer.

Il resta à cet endroit de longs instants puis, reprenant ses esprits et son courage, il continua sa lente progression à quatre pattes. C'est alors

qu'il perçut des gémissements près de lui. Il crut d'abord avoir mal entendu dans tout ce fracas de verre et d'explosions de toutes sortes. Il regarda là haut et put voir tous les carreaux, sous la coupole, se briser créant ainsi un énorme appel d'air.

Les volutes de fumée et les flammes s'engouffraient diaboliquement dans cette gigantesque cheminée que constituait le vide central. Celle qui durant de nombreuses années avait fait l'objet de blagues rendait aujourd'hui un bien funeste office. Le personnel, en s'enfuyant, n'avait certainement pas eu le temps de penser à cette farce à laquelle aucune nouvelle recrue n'échappait. On lui demandait d'aller chercher, chez le pompier du premier, la clé " du vide du grand hall ". La novice, pleine de bonne volonté et de désir de bien faire, s'exécutait, créant ainsi l'hilarité du pompier et du reste du personnel.

Jules, regardant autour de lui, finit par découvrir d'où venaient les gémissements. Un

homme gisait sur le sol en proie à de fortes convulsions. Prudemment, il s'en approcha et put lire une terreur immense dans le regard fixe de son visage contracturé. Jules avait fait la guerre comme infirmier et connaissait vaguement le rictus qui caractérisait ce visage. L'épilepsie. Cet homme était en train de faire une crise d'épilepsie. Qu'allait-il pouvoir faire pour l'aider alors qu'il était lui-même au bord de l'épuisement ? Il tenta de le soulever mais il était trop lourd. Il le prit par les pieds pour le faire glisser mais rien n'y faisait. Sans s'en rendre compte, il s'était mis debout et pouvait apercevoir le reste du magasin dans la lueur créée par les portes d'entrée. Il vit alors un homme qui remplissait ses poches et un énorme panier avec des tas d'objets dont de la lingerie et des parfums. Très naïvement, Jules, qui ne comprenait pas ce qu'il faisait, l'appela de toute la force que lui permettait encore sa voix. Le bonhomme tourna son regard vers Jules et tout doucement s'avança vers lui en tenant précieusement son butin.

- Venez m'aider ! Cet homme a une crise d'épilepsie.

Le voleur regarda Jules d'un air ébahi, souleva les épaules et repartit. Puis, réagissant face à un objet brûlant qui avait failli le toucher, il revint sur ses pas, déposa son sac, et prit l'épileptique par la tête alors que Jules lui prenait les pieds. Il coururent vers les portes car, à présent, une pluie de poussières incandescentes les matraquait. Autour d'eux, des gens venant de toutes les directions essayaient de se sauver de cet univers enfumé et brûlant.

Arrivés sur le pas de la porte, épuisé par son périple, Jules s'effondra sur l'homme qu'il était en train de sauver. Des policiers, qui tentaient de contenir la foule de plus en plus dense, vinrent à son secours pour le soutenir et conduire l'épileptique vers une des ambulances qui commençaient à affluer. Ceux-ci remarquèrent aussi l'autre homme qui s'apprêtait à retourner dans le magasin. Il

n'avait pas eu le temps d'enfoncer correctement les foulards et autres colliers dans ses poches. Certains objets ressortaient de sa veste de cuir sur laquelle pendait encore le prix et les étiquettes informatives. Un des policiers comprit tout de suite et l'épingla. Le voleur eut beau expliquer qu'il venait de sauver un homme, rien n'y fit.

13 heures 37

13 heures 51

Du côté de la rue du Damier

Hubert et Francine aidèrent le Hongrois et le Canadien à passer la fenêtre près du bureau de poste. La petite terrasse sur laquelle ils se trouvaient tous les quatre était large d'un petit mètre et faisait le tour d'une partie de la façade donnant sur la rue du Damier. Le Canadien entreprit d'en explorer la longueur dans la direction de la rue aux Choux mais en revint rapidement. Le passage était trop dangereux et, surtout, les fumées se dégageant des étages inférieurs étaient insupportables. Le vent les poussait en rafales à tel point que tous les quatre durent battre en retraite à la partie extrême du bâtiment contre une grosse cheminée donnant presque au centre de la rue du Damier. Là, prudemment, ils regardèrent à nouveau vers le

sol. Le spectacle qui s'offrait à eux était horrible. Aux niveaux inférieurs, des gens, préférant risquer une ultime chance de se sauver plutôt que de périr grillés ou asphyxiés, se jetaient par les fenêtres se fracassant au sol dans un bruit sinistre de craquements osseux.

En bas, de nombreux membres du personnel regardaient, à la fois terrorisés et impuissants, ces énormes paquets désarticulés baignant dans un mélange de sang et d'eau. Car personne ne s'en était rendu compte mais les nuages avaient eu raison du soleil et la pluie commençait à tomber. Parmi les gens, Colette, Didi et d'autres ne purent rester face aux horreurs que leurs yeux étaient forcés de regarder. Didi, en particulier, était pétrifiée de voir certaines de ses collègues tomber là, devant elle, sur le sol. Elle avait vécu la même scène, à l'intérieur du magasin, avec une de ses amies quelques années auparavant. C'était une vendeuse du troisième. Elle avait eu un gros chagrin d'amour et ne parvenait pas à s'en remettre malgré les bons conseils de Didi. Un

matin à neuf heures vingt, peu après l'ouverture, elle s'était penchée devant l'un des garde-corps. Didi, qui faisait un étalage au rez-de-chaussée, la voyait et lui faisait un signe amical croyant qu'elle lui disait bonjour. Et puis son corps avait basculé, tombant presque trop lentement face aux différents étages illuminés dans une ambiance de fête de Noël. Elle s'était écrasée sur le rayon parfumerie à quelques mètres seulement de Didi. Elle en avait été terriblement choquée et, longtemps encore, avait pleuré la disparition de cette amie. Mais là, c'était la volonté d'un être qui voulait mettre fin à son malheur. Tandis qu'aujourd'hui, toutes ces victimes ne désiraient qu'une seule chose, vivre. Vivre au lieu de mourir atrocement dans cet incendie quelle qu'en était la cause, fatalité, volonté humaine, défaut de prévoyance ou manque de mesures de sécurité.

Didi et Colette ne parvenaient pas encore à comprendre ce qui se passait. Par instants, elles pensaient même faire un affreux cauchemar dont elles allaient se réveiller incessamment.

Elles étaient dépassées par tous ces événements qui se succédaient à une vitesse effroyable. Quelques secondes avant, Didi blaguait encore à l'adresse du " Spécial " qui, finalement, avait disparu vers le magasin pour demander conseil aux autorités. Et puis, en un instant, elles avaient vu des fumées, des gens se défenestrer, des flammes. Et les rires et plaisanteries avaient cédé la place aux cris d'horreur. Elles auraient bien voulu arrêter le temps pour mieux comprendre et mieux réagir mais déjà il était trop tard.

Colette pensait tout le temps à sa collègue du rayon meuble. Par sa faute, elle se trouvait à l'intérieur du magasin. Elle ne pouvait qu'espérer que celle-ci eût le temps de s'en sortir.

Colette, Didi, et beaucoup d'autres, se sentaient de plus en plus mal à l'aise devant ces scènes insoutenables. Suivant le conseil de quelques policiers, elles battirent en retraite vers

la place des Martyrs qui commençait à justifier bien tristement son appellation.

Beaucoup restèrent sur place, les uns cultivant un goût certain pour le spectacle macabre gratuit, les autres essayant de venir en aide aux malheureux qui jonchaient le sol. Ceux-là recouvraient d'une couverture les corps déjà sans vie ou donnaient un dernier signe de tendresse à ceux qui bougeaient encore.

Certains s'agitaient pour tenter de sauver ceux qui étaient aux fenêtres et sur les corniches, les suppliant de ne pas se lancer dans le vide et d'attendre les secours. Les pompiers ne tarderaient certainement pas à arriver car on entendait déjà leurs sirènes vers la rue Neuve.

Dans toute cette confusion de gens courant dans tous les sens, un homme, employé au service de décoration, sortait par hasard de son atelier, sis à la rue du Damier exactement face aux grandes portes métalliques qui servaient à la livraison des marchandises du grand magasin. Entendant ces cris et voyant toutes ces

personnes qui tombaient des fenêtres, il fut sidéré. Cinq minutes avant, il avait fait le chemin inverse, c'est-à-dire qu'il était sorti du magasin, où il avait dû pointer, et avait traversé la rue pour reprendre son service à l'atelier. Comment en cinq minutes, des choses pareilles peuvent-elles se produire? Sa réflexion fut rapidement interrompue par une nouvelle personne qui se jetait du troisième étage, probablement des cuisines du self-service, et qui rebondissait dans un dernier spasme exactement face à lui. Voyant qu'il ne pouvait plus rien pour elle, il se dirigea en courant vers la rue de la Blanchisserie pour mieux apprécier l'ampleur des dégâts. C'est alors qu'il aperçut le groupe d'Hubert qui vociférait depuis le petit balcon du quatrième. Tous ces malheureux, s'ils étaient acculés à sauter, mourraient inmanquablement. Il fallait prendre une initiative mais laquelle ?

Des cordes, il fallait des cordes pour les tirer de là ! D'un bond, il se retrouva dans les réserves du magasin avec un apprenti et coupa

une vingtaine de mètres d'un filin de fibres plastiques gros comme un crayon. La trouvant trop fine, il en chercha d'autres. Le temps pressait et il ne trouvait rien de plus solide. Finalement, connaissant la résistance assez extraordinaire de ces minces cordes synthétiques, il se dit qu'elles supporteraient certainement le poids d'un homme.

Pendant ce temps, les choses commençaient à se compliquer là-haut. D'autres personnes, membres du personnel ou clients, avaient eux aussi trouvé le chemin qu'avaient emprunté Francine, Hubert et leurs deux compagnons d'infortune. Ils se retrouvaient tous massés sur cette petite margelle à attendre les secours en criant.

Un moment, au dessus de leur tête, ils entendirent des voix. Ils eurent à peine le temps de se retourner pour voir une dame se lancer dans le vide frôlant au passage le visage du Canadien qui se penchait pour appeler à l'aide. Au cinquième, le personnel du service financier

venait de se rendre compte du sinistre. Une de leur chef était parvenue à les rejoindre après avoir vainement tenté de les avertir par téléphone depuis le restaurant du personnel où elle se trouvait. Malheureusement, au moment où elle déboucha dans les bureaux, il était trop tard. Pour atteindre les sorties, qui elles-mêmes étaient déjà impraticables, il leur fallait traverser un véritable labyrinthe de couloirs et d'escaliers de bois qui, au moment de leur fuite, s'étaient avérés complètement obstrués par des fumées et des flammes. Il ne leur était resté que le choix des issues supérieures. Pour les uns les vitres de leurs bureaux face à la rue du Damier. Pour les autres, mieux placés, le toit qu'ils pouvaient rejoindre par, une cage d'ascenseur. Celle-ci, bien qu'enfumée, était aérée par son accès à l'air libre. C'était par cette cage que le personnel accédait à la "terrasse-solarium" aux beaux jours de printemps. Ce fut par là également qu'une semaine auparavant, Jean-Philippe et un de ses camarades étaient passés pour jeter les tracts vengeurs sur la rue Neuve.

Ceux qui étaient arrivés sur cette partie du toit, pouvaient alors se diriger vers la partie “Horta” par une petite échelle et, de cet endroit, atteindre la toiture plane du magasin “Priba” jouxtant cette partie. Là, déjà, des gens leur faisaient de grands signes pour montrer le chemin à prendre.

Mais ceux et celles qui avaient dû s'extraire des fenêtres de leur bureau à la rue du Damier étaient moins chanceux. Parmi eux, l'amie de Mady qui, quelques minutes avant, était passée au restaurant self-service pour avertir le directeur de l'absence forcée de sa collègue. Elle était remontée rapidement à son bureau pour continuer son travail. Et puis soudain, ce fut l'horreur, des tourbillons de fumée, l'impossibilité de sortir du bureau, hormis par ces fenêtres donnant sur un paysage inhospitalier. Là aussi, au cinquième, il y avait une petite terrasse, mais moins large que celle du dessous. Très courageusement, l'amie de Mady, qui à ce moment était très loin de penser à cette infortunée dont la mauvaise santé avait

probablement été sa meilleure assurance vie, prit la décision de ne surtout pas se jeter dans le vide. Ce qu'elle venait de voir pour une de ses compagnes de travail l'avait épouvantée. Par contre, elle voulait essayer de réduire la distance qui la séparait du sol. Elle cria à l'adresse des gens qui étaient sur la margelle du quatrième pour qu'ils l'aident à rejoindre leur niveau. Un espacement, une sorte de cluse, permettait cet exercice périlleux sans trop de risque de se retrouver vingt mètres plus bas.

Hubert répondit à son appel et lui indiqua la marche à suivre pour passer d'un niveau à l'autre. Aidée par certaines de ses collègues, qui, elles, préféraient rester à leur emplacement en attendant les pompiers, l'amie de Mady arriva dans les bras d'Hubert en poussant un cri de soulagement comme si elle se sentait sauvée. Mais hélas, il n'en était encore rien. Etrangement, elle se trouvait forte devant cet événement. Elle, qui d'habitude avait un vertige terrible, venait de faire une chose qui, en d'autres temps, lui eût été impossible. Avec les

autres, elle se pencha courageusement en avant pour crier vers tous ces gens qui étaient au sol et qui semblaient les regarder en souriant du magnifique spectacle qui leur était offert. Bloqués sur cette scène, antichambre de leur mort, impuissants, incapables de faire quoi que ce fût de plus pour se sauver, il leur restait les hurlements et les injures vis à vis de tous ces imbéciles au sol, qui eux, bien sûr, ne risquaient rien. Bon sang! Pourquoi ces satanés pompiers n'arrivaient-ils pas? Pourquoi n'amenait-on pas des bâches?

Et puis soudain, devant eux, sur le toit de la maison d'en face, pratiquement à leur hauteur, un homme sortait sa tête rondouillarde d'un œil-de-bœuf et les appelait à grands cris. N'en croyant ni leurs yeux ni leurs oreilles, les infortunés voyaient venir à eux un espoir de s'en sortir vivants. Le décorateur, en prenant lui-même le risque d'être déséquilibré et de tomber dans le vide, s'approcha le plus possible en se tenant sur une corniche et leur lança la corde de toutes ses forces.

A ce moment, un cri, ressemblant à ces “ oohh ” que le public lance lorsque la fusée du feu d'artifice rate son dessin étoilé dans le ciel, monta jusque dans le ventre de ceux qui se croyaient déjà sauvés. La corde avait manqué son but et retombait sordidement sur un des corps désarticulés.

Un désespoir total s'empara de ces malchanceux et l'un d'entre eux, au cinquième, ne put résister à ce choc moral, il fit un signe de croix et se lança dans le vide exactement au moment où un prêtre arrivait dans la rue. Celui-ci, voyant l'infortuné, lui envoya le dernier sacrement en pensée, fendant l'air de ses deux doigts en trois petits gestes cruciformes. Puis il s'adressa à ceux qui étaient restés là haut en les enjoignant de ne surtout pas sauter, les assurant de l'arrivée imminente des pompiers, des bâches et des échelles.

Avant de repartir vers la rue aux Choux, où là aussi des gens se défenestraient principalement des troisième et deuxième

étages, le prêtre regarda intensément tout le groupe et leur envoya également l'extrême-onction en pensée, assortie de plusieurs signes de croix. Puis, il s'agenouilla près des morts et, sortant une petite boîte en argent, y trempa ses doigts pour oindre les fronts de ces malheureuses victimes.

13 heures 52
14 heures 09

Rue Neuve

Albert regardait les forces du feu se déchaîner autour de lui. Il pleurait et se parlait à lui-même tout haut comme un dément. Cela faisait un quart d'heure qu'il s'était bagarré dans les embouteillages ne comprenant pas pourquoi, aujourd'hui justement, alors qu'il était en retard, tout concourait à ce qu'il ratât son rendez-vous. Il avait garé sa voiture en stationnement interdit sur le boulevard Adolphe Max et, sans rien savoir du drame, avait couru vers l'Innovation vitupérant, comme d'autres, contre toutes ces voitures de police et de pompiers qui l'avaient encore retardé.

A présent, il considérait ces flammes avec un sentiment mêlé d'admiration vis à vis du sort qui l'avait épargné et de regret de ne pas avoir

partagé les derniers instants de son client et ami. Car il savait que celui-ci était mort. Une étrange intuition le lui avait révélé à l'instant même où il avait vu le bâtiment en feu. Une sorte d'indifférence le laissait planté là, sans pouvoir ni rien faire ni rien éprouver face à tous ces gens qui criaient. La fatalité tombait sur lui ou plutôt n'était pas tombée sur lui et il se trouvait tout de même bien malheureux et surtout minable.

A ses côtés, beaucoup de monde aggloméré près de l'église regardait le grand magasin en feu, ne sachant que faire devant tant d'horreur. Il y avait, entre autres, un homme qui sans arrêt criait : “ Ma femme l'avait déjà vu à une heure moins dix! Ça fait plus d'une heure que ça brûle ! ”. Il habitait à la chaussée de Haecht il avait vu lui aussi la colonne de fumée. Après les déclarations de sa femme, très précise quant à l'heure de son observation, il avait été intrigué et s'était rendu sur les lieux.

Albert fut soudain bousculé par un homme qui était resté longtemps hébété face au bâtiment d'où il venait de descendre et qui soudain, en voyant une Mini rouge que des policiers déplaçaient sans ménagement, se mettait à crier.

- Ma femme! C'est la voiture de ma femme! Où est-elle? Elle devait me rejoindre dans le magasin avec Denis.

Les policiers tentèrent de le calmer en l'assurant que celle-ci ne pouvait être loin. Il y avait des groupes de gens partout et retrouver quelqu'un dans une telle cohue s'avérait bien difficile. Les policiers s'excusèrent à regret face à la triste mine de Bruno mais les renforts de pompiers arrivaient et rien ne devait gêner leurs manœuvres. Ils continuèrent donc à déplacer la Mini vers la rue du Pont-Neuf en la coinçant dans une enclave du cinéma Colisée, face aux affiches tapageuses du dernier film de Truffaut, " Fahrenheit 451 ”.

Il était treize heures cinquante deux du côté de façade “ Tietz ” et deux grandes échelles tentaient de récupérer des gens massés sur les deux balcons du troisième étage au dessus desquels flottaient toujours joyeusement les drapeaux belges et américains, indifférents à ces événements tragiques. Des hommes et surtout des femmes, pour la plupart membres du personnel, attendaient là, pétrifiés de terreur, depuis plusieurs minutes car, derrière eux, le feu grondait de toutes ses lueurs orangées.

Parmi eux, Denise, l'amie de Colette qui lui avait échangé funestement son horaire pour lui permettre de rejoindre son fiancé. A cet instant, elle n'y pensait pas car ce qui comptait avant tout, c'était de garder son calme et son sang-froid. Dès les premières fumées, elle avait eu le réflexe, comme d'autres, de se diriger vers une issue qu'elle connaissait dans les réserves. Il lui avait fallu enjamber des palissades, des vieux décors et des réserves d'emballage pour arriver face à la seule fenêtre qui s'ouvrait. Heureusement pour elle, et pour ceux qui

l'accompagnaient, cette issue donnait sur un large balcon assorti d'un garde-corps en fer forgé de style nouille.

Enfin, elle voyait la grande échelle monter lentement vers eux et décrire dans l'air un énorme arc de cercle comme le font les grues dans les chantiers de construction. Un homme casqué grimpait à présent pour arriver à leur hauteur et, d'un geste expert, prenait dans ses bras Denise dont l'attente infernale venait d'être récompensée. Le pompier l'accompagna jusqu'au milieu de la charpente métallique puis, la confiant à un de ses collègues, remonta pour chercher les autres personnes qui commençaient à suffoquer sous l'effet d'une chaleur plus que torride.

Arrivant à quelques mètres du sol, sur les dernières marches, Denise fut soudain tétanisée. La peur rétrospective était devenue trop forte. Les nerfs, après avoir supporté l'insupportable, lâchaient dans des pleurs et des cris. Plantée sur l'échelle, elle ne pouvait plus ni avancer ni

reculer. Son corps était devenu tout raide. Voyant cela, le pompier dut véritablement la décrocher avec violence et, avec l'aide d'un bénévole qui se démenait pour se rendre utile, la transporta jusqu'au sol.

Entre-temps, une chose horrible attira l'attention d'un autre pompier qui s'évertuait, mais en vain, à faire coïncider le pas d'accrochage de sa lance avec les bornes de distribution d'eau qui n'avaient pas encore été standardisées. Il venait de lever la tête en jurant à l'encontre de la bêtise des administrations communales et voyait, au deuxième étage de la grande façade, deux visages tuméfiés qui sortaient des petits carreaux constituant les immenses fenêtres. Celles-ci étaient, en effet, formées d'une sorte d'épais quadrillage métallique semblable aux lucarnes de prisons moyenâgeuses et empêchaient quiconque de sortir. Les deux personnes, se trouvant incarcérées, allaient périr, brûlées vives par les flammes qu'on distinguait très nettement derrière eux.

Ces deux malheureux, un homme et une femme, étaient dans une cabine d'essayage dans le rayon des vêtements dames. Tranquillement, ils avaient pris leur temps pour choisir, parmi toutes les robes qu'elle avait emportées, celle qui conviendrait le mieux à son style. Ils n'avaient pas entendu la grande clameur s'élever au moment de la panique car les cabines d'essayage, de ce côté du bâtiment, étaient assez retirées. Les petites stalles avaient été aménagées dans un long couloir en bordure de façade et isolées par des panneaux de bois ou d'aggloméré. Puis, ayant senti une odeur de brûlé, ils avaient voulu sortir et s'étaient trouvés devant un mur de feu. Refusant de périr à cet endroit l'homme avait défoncé une partie de la cloison de bois et était arrivé face à ces fenêtres qui s'avéraient être maintenant les derniers barreaux d'une prison mortelle. Pourtant, à quelques mètres d'eux sur la gauche, un promontoire en terrasse, dont les grandes portes-fenêtres s'ouvraient, aurait pu constituer, comme ce fut le cas pour une vendeuse, leur

chance de salut. Mais, vu de l'extérieur c'était simple. Par contre, à l'intérieur, il leur était non seulement impossible d'en soupçonner ne fût-ce que l'existence mais encore de le rejoindre.

Décontenancé, le pompier ne comprenait pas la soudaine apparition de ces deux personnes. Quelques instants auparavant, un de ses collègues était monté sur une des échelles à emboîtement pour aller récupérer la vendeuse, qui se trouvait à ce promontoire du deuxième, et ces deux malchanceux, qui étaient maintenant bloqués à quelques mètres de là, n'y étaient pas encore. Comment avaient-ils pu rester aussi longtemps dans cette fournaise sans rien en voir ou sans se manifester ? Mais les minutes du déroulement d'une catastrophe sont bien courtes alors que celles de l'attente et de l'angoisse sont bien longues. Et le rictus douloureux, qui pouvait se lire sur leur visage, indiquait combien devait être pénible l'attente devant leur mort certaine.

L'échelle mobile était encore contre la façade à quelques mètres de là et une pince à désincarcération se trouvait dans le camion du pompier attentif. Un léger déplacement de l'échelle vers la gauche et le voici grim pant lestement vers la prison de feu. Arrivé à la hauteur des deux visages, il entreprit de casser cette ferraille immonde et brûlante. Fébrilement, mettant en action toute la force de ses nerfs rageurs, le pompier parvint à faire céder les uns après les autres les éléments du quadrillage mortel.

- Attention! Votre manteau! Enlevez le vite!

La jeune dame, trop heureuse de se voir sauvée, ne ressentait plus la douleur. Pourtant son manteau venait de prendre feu lui brûlant les jambes. Sous l'injonction du pompier, elle jeta son manteau dans les flammes et grimpa sur l'échelle suivie de son compagnon. Le pompier, trouvant plus urgent de les laisser passer avant lui, s'agrippa à la fenêtre d'à côté dont les

barreaux étaient rougis par la chaleur. En posant ses mains dessus, il vit une fumée âcre s'échapper de sa propre chair qui rôtissait. Hurlant de douleur, il crut s'évanouir mais son instinct de conservation le lui interdisait car ce serait la mort certaine. Les secondes s'allongeaient. L'homme n'en finissait pas de passer de la fenêtre à l'échelle et il semblait prendre tellement de temps pour descendre. Le pompier voyait ses mains se consumer à vif sans rien pouvoir faire.

Enfin, l'échelle se libéra. Il allait pouvoir lâcher prise. Mais maintenant, ses chairs brûlées collaient au métal et il devait les arracher de ces barreaux torsionnaires. Dans un effort surhumain, le pompier, bandant tous ses muscles et hurlant à pleins poumons comme pour en dégager une énergie impossible, fit une pirouette et se lança sur l'échelle qu'il dévala à toute allure pour arriver sur le sol et se tremper les mains dans une flaque d'eau afin de soulager ses douleurs atroces.

Pendant ce temps, Bruno, qui cherchait partout désespérément, bousculait la foule que des policiers tentaient de canaliser vers la rue de Malines. Comme un soûlard, il titubait, l'œil hagard, entrant dans les magasins du trottoir d'en face pour demander soit chez " Antoine ", soit chez " Magec " si on n'avait pas vu une femme avec un petit garçon blond. Mais les vendeurs et vendeuses étaient trop occupés les uns à regarder, les autres à essayer d'aider des blessés en attendant l'arrivée de nouvelles ambulances. Bruno continua son périple à travers la foule dévisageant sans ménagement toutes les femmes susceptibles de ressembler à sa compagne.

Il arriva chez " Shoe-Post " et là, parmi plusieurs personnes couchées, il reconnut immédiatement celle qu'il avait quittée ce matin même en l'embrassant. Il se jeta sur elle en hurlant croyant qu'elle était morte. Elle avait la tête maculée de sang, les cheveux brûlés, la peau noircie et ne bougeait pas. Une femme,

couchée à côté d'elle, se redressa en voyant la scène.

- Monsieur! Monsieur..., c'est votre dame?

Bruno se retourna vers elle et acquiesça, les yeux pleins de larmes.

- Mais... Denis? Mon fils, le petit garçon qui était avec elle?

- Monsieur... Votre dame est dans le coma, il paraît. C'est un pompier qui a dit ça. Moi je ne sais pas. On m'a dit qu'elle avait effectivement un enfant à la main quand elle est sortie du magasin mais ce n'était pas le sien. Quand elle s'en est rendu compte, elle est retournée à l'intérieur pour le chercher et elle a reçu quelque chose de brûlant sur la tête. C'est un pompier qui l'a amenée ici. Elle doit partir à Saint-Pierre avec la prochaine ambulance.

Bruno écoutait la dame tout en regardant sa femme puis soudain, il se redressa et partit en courant vers l'Innovation. Il n'avait qu'un seul but : pénétrer dans la fournaise pour récupérer

son petit. Un policier le vit et crut qu'il s'agissait d'un des nombreux voleurs qui profitaient de la pagaille pour se servir dans les rayons en bordure des portes. Il attrapa Bruno par la ceinture et l'envoya au sol. Mais celui-ci, véritablement enragé par le désespoir, envoya une série de coups de poings au policier et se releva pour entrer dans le magasin. Un pompier, qui en sortait avec un homme haletant et marchant péniblement, lui cria de ne pas entrer. Ne se voyant pas obéi, le pompier lâcha l'homme qui reprenait son souffle au contact de l'air libre, et courut derrière Bruno pour lui asséner un formidable coup de poing à la figure. Stoppé net, Bruno regarda le pompier d'un air suppliant.

- Mon fils! Mon fils est encore là. Il faut le sauver.

- Viens mon vieux! Si ton fils est là-dedans, il est malheureusement déjà mort. Si tu entres, toi aussi tu vas mourir. Ça ne servira à rien.

Résigné comme un petit enfant, Bruno suivit le pompier en lui prenant la main. Il ne savait plus que faire. Il ne savait plus que dire. Le pompier le confia à l'agent de police qui venait de recevoir les coups en lui expliquant le geste de ce forcené. Le policier prit Bruno dans ses bras et le serra très fort contre lui. A bout de nerfs, ils ne purent réprimer leurs sanglots.

Derrière eux, une clameur de protestation surgit de la masse des gens. Les policiers et les pompiers venaient de décider de fermer les portes du magasin au moyen de barres métalliques. Ce qui voulait dire, pour tous ceux qui attendaient, que plus personne ne sortirait encore de ce brasier dont on voyait les flammes grossir au travers des portes vitrées. Les autorités avaient ordonné la fermeture des portes pour éviter que des scènes comme celle de Bruno ne se réitérent. En même temps, cela protégeait les éventuels candidats à la fauche de se faire brûler vif pour quelques foulards ou parapluies volés à la sauvette sous prétexte de venir en aide. Bien entendu, une surveillance

particulière des soldats du feu était mise en place afin que des gens encore en vie pussent s'échapper des flammes. Mais, de minutes en minutes, cela se révélait pratiquement impossible tant le brasier était puissant.

Face à l'église du Finistère, des policiers aidaient les propriétaires du “ Palais des bas ” et des “ Fourrures du Nord ” à sauver leur marchandise en lançant les effets du premier étage sur le trottoir. Les vendeuses de ces magasins se précipitaient alors pour enfourner pêle-mêle les visons, astrakans, soutiens-gorge, petites culottes, lous argentés d'Alaska, gaines et cache-sexe dans une voiture. Il fallait tout évacuer car le feu guettait et ne ferait aucune concession.

A quelques mètres de là, au même niveau, des gens arrivaient encore sur l'auvent et s'aidaient des échelles du curé pour rejoindre le sol. Mais, les grandes plaques d'aluminium de la façade semblaient soudain fondre d'abord lentement puis de plus en plus vite pour laisser

place à d'énormes gerbes de feu. Cela donnait l'impression d'un gigantesque ouvre-boîtes dont les pouvoirs magiques faisaient sortir des flammes d'une banale boîte à conserve.

Voyant cela, le curé de la paroisse craignit pour son échelle et s'approcha pour la retirer. Il hâta son geste car il vit le même phénomène juste au dessus de sa tête. L'aluminium se bombait vers l'extérieur puis s'ouvrait. Et... il vit un pied en sortir. Il resta quelques instants bouche bée puis remit son échelle et grimpa en soulevant ses cottes. Après le pied, il vit apparaître une jambe qui s'évertuait à frapper dans la tôle, puis une tête toute noire au point qu'il crut d'abord qu'il s'agissait d'un Africain. L'homme parvint à s'extraire du mince trou qu'il avait pratiqué et arriva sur la petite toiture. Derrière le miraculé, le curé put entendre et voir le feu gronder. Puis, des fumées nauséabondes assorties d'immenses flammes s'éjectèrent avec une rage puissante.

Sachant qu'il était sauvé, à bout de forces et de douleurs, l'homme s'évanouit dans les bras du curé qui faillit tomber sous le poids de cette masse devenue inerte. Un policier vint à son secours pour descendre l'homme et le mener vers un des magasins qui accueillait les blessés.

Les pompiers avaient eu raison de fermer les portes car soudain, dans un fracas de tôles et de verres brisés, la charpente métallique de la partie " Horta " s'effondrait et, emportant tout espoir de vie avec elle, atterrissait au rez-de-chaussée dans un feu d'artifice effroyable au point que les portes vitrées volèrent en éclats. A partir de cet instant, l'ensemble du bâtiment fut la proie des flammes. De partout des explosions se faisaient entendre sans toutefois en trahir la provenance. Etait-ce des bonbonnes de gaz du rayon camping ou des réserves de mazout ou des produits de droguerie? Plus personne à l'intérieur ne pourrait en témoigner.

13 heures 52
14 heures 09

Vers la rue du Damier

Ne perdant pas courage, le décorateur avait rapidement descendu les marches en colimaçon de la réserve de matériel pour se retrouver dans la rue. Il jeta un coup d'œil en l'air avant de prendre sa corde. Ce fut pour voir encore un homme se jeter du haut du cinquième étage. En le voyant tomber, il eut cependant un espoir que celui-ci s'en sortît vivant. En effet, son corps était resté bien droit et il avait pris une direction excessivement rectiligne. Il pouvait donc se ramasser sur les chevilles et avec un peu de chance... Le décorateur ne put s'empêcher de fermer les yeux en voyant le malheureux toucher le sol dans un bruit sinistre. Il s'approcha immédiatement de lui mais il ne put que tenir la main d'un moribond. La colonne

vertébrale cassée net, la moelle épinière venait de recevoir l'ordre du dernier soupir.

Préférant s'occuper des désespérés qui criaient sans cesse sur leur corniche, le décorateur disparut à nouveau dans la vieille bâtisse. Mais là-haut, personne ne l'avait vu reprendre la corde et ils commençaient à trouver l'épreuve trop forte surtout qu'à leurs yeux personne ne faisait quoi que ce fût pour les sauver.

Hubert et Francine se serraient l'un contre l'autre se disant pour la première fois de leur vie des au revoir d'amoureux. Des au revoir pour l'Eternité à laquelle ils ne voulaient pas croire ni l'un ni l'autre. Mais cette fois, ils sentaient leur fin venir. Les flammes derrière eux devenaient de plus en plus proches. Ils allaient devoir sauter. Ils s'étaient promis de le faire le plus tard possible mais ensemble, en se tenant la main et en se regardant dans les yeux pendant tout le temps de leur chute. Ainsi entreraient-ils dans la mort comme ils étaient

entrés en amour. S'il est vrai que seule compte la tranquillité de la mort, alors eux mourraient tranquilles dans un geste commun pour ne pas se sentir seuls, abandonnés face à l'horrible néant maintenant si proche. Ils allaient mourir ensemble comme l'eussent rêvé Roméo et Juliette. Grâce à cela, ils étaient finalement sereins face à cette échéance, avec pour regret immédiat de ne pas avoir pu faire une dernière fois l'amour car c'eût été leur vraie dernière volonté.

Et puis soudain un cri. Le Canadien venait de voir au loin, vers la rue aux Choux, un camion-échelle qui faisait une manœuvre. Des élans de joie fusèrent de partout. Enfin, ils allaient être sauvés. Des gens en bas couraient les prévenir que dans deux minutes ils seraient secourus. La fin du calvaire semblait proche alors que, quelques secondes avant, plus rien ne semblait les rattacher à la vie.

Mais le camion tardait. Il restait planté là au coin de la rue et n'avançait pas. Au contraire,

maintenant, il faisait demi-tour et disparaissait laissant une quinzaine d'orphelins de la vie. Totalement désespérés, les uns faisaient une prière, les autres pleuraient et Hubert et Francine s'embrassaient une dernière fois.

En réalité, le pompier de la grande échelle jurait à son tour. Celle-ci ne pouvait plus descendre... bloquée par la chaleur. Or, jamais on ne manœuvrait un camion avec l'échelle sortie, c'était beaucoup trop dangereux. Très malheureux de ne pouvoir atteindre ces gens qui allaient se tuer dans quelques secondes, il essaya quand même de déplacer son camion, échelle sortie !... Il parvint à arriver au tout début de la rue du Damier mais, hélas ! pour Hubert et les autres, pas plus loin. A cet instant, le pompier venait de voir un homme au visage noirci de fumée. Celui-ci, les bras ballants dans le vide, était courbé sans vie apparente à une fenêtre du troisième étage. Aussitôt un autre pompier l'aida à manœuvrer et un de leurs collègues grimpa pour tenter de sauver cet homme si toutefois il en était encore temps.

Accroché au dernier échelon, le sauveteur tapota le visage du malheureux qui soudain donna un vague signe de vie. D'un geste expert, il lui prit les bras, les mit autour de son cou et l'attira sur son dos. Ensuite, prudemment, il commença la descente de ce corps amorphe qui devait peser plus de quatre-vingts kilos.

Répondant à une intuition, le pompier remonta et passa cette même fenêtre pour se retrouver dans le restaurant self-service. A cet instant, il n'y avait pratiquement pas de fumée et, du bord de la fenêtre, il put voir sur le sol un amoncellement de cadavres. Des dizaines de personnes gisaient là, sans vie. Au fond, des flammes gigantesques grondaient mais bizarrement ne semblaient pas vouloir se diriger vers les fenêtres, comme si le vent les poussaient à l'intérieur. Il scruta le sol durant quelques instants et se mit à hurler.

- Nom de Dieu ! Ils ne sont pas tous morts quand même !... Oh ! Quelqu'un ?

A sa droite, quelque chose avait bougé. Une main, une jambe puis une tête de femme se redressaient. La marchande de bonbons, évanouie, reprenait ses esprits et surtout l'espoir. Le soldat du feu se précipita sur elle, la souleva avec l'énergie folle que peuvent procurer le sentiment d'être utile et la joie de sauver une vie et l'emporta vers l'échelle où un de ses collègues l'attendait. Il voulut retourner dans la fournaise mais une vague de fumée l'en empêcha. Il resta malgré tout au sommet de son échelle pour guetter le moindre mouvement et heureusement, car un jeune homme se traînait au sol depuis les cuisines et arrivait face aux fenêtres de la rue aux Choux.

- Par ici mon vieux! Venez vite tant qu'il en est encore temps!

Le pompier voyait les flammes du fond se retourner dans sa direction. Des fumées nocives sortaient de la fenêtre. Il dut descendre de quelques échelons pour ne pas se faire asphyxier laissant là le pauvre jeune homme.

Pourtant quelques instants plus tard, au péril de sa propre vie, le pompier prit sa respiration et remonta dans la fournaise et cria à nouveau à l'adresse du jeune homme.

- Venez! Nom de dieu! Venez par ici. Je ne vous vois plus! Où êtes-vous?

A ce moment-là, un visage marqué par l'épuisement total apparut entre deux volutes. Le pompier l'attrapa de toutes ses forces mais il venait de respirer ces horribles fumées noires et la tête lui tournait. Il allait s'évanouir. Il eut cependant l'énergie suffisante pour hisser le jeune homme sur l'échelle puis s'écroula en tombant de quelques échelons. Heureusement pour lui, sa jambe gauche accrocha une des barres métalliques et sa chute fut stoppée. Un de ses collègues grimpa à la vitesse de l'éclair pour le tirer de là et revint ensuite pour aider le jeune homme qui n'avait plus la force de descendre.

On emmena immédiatement le pompier et le jeune homme en ambulance. A présent, on ne pouvait plus rien tenter au troisième. Des

fumées et des flammes sortaient à toutes les fenêtres.

Au quatrième, il en était de même. Une femme adossée au mur sur une sorte de balcon venait d'apparaître. Ses vêtements brûlaient. Le temps de réagir et de manœuvrer l'échelle, elle s'écroulait se consumant petit à petit sous les yeux mouillés du pompier qui montait inutilement vers elle.

A la rue du Damier, la quinzaine de personnes juchées sur leur petite corniche regardaient, désespérées, le sol qui bientôt allait se rapprocher à la vitesse de l'éclair. Au cinquième, une femme hoquetant de larmes, était au bord du vide. Elle n'avait jamais eu de chance. Mauvaise santé, mauvais mariage, problème d'argent, elle avait tout subi. Quand elle avait été engagée à l'Inno comme aide-comptable, on lui avait donné le cachet de contrôle numéro treize. Superstitieuse, elle avait insisté pour qu'on lui donnât un autre numéro. Bien entendu, les employés autour d'elle

avaient ri en lui disant que cela lui porterait enfin chance. En quelques millièmes de secondes, elle se vit naître, grandir, pleurer, souffrir, puis devant elle un voile noir, un choc sourd, une énorme étincelle, plus rien. Son corps gisait sans vie alors que des gens, suivis de pompiers et de policiers, arrivaient une seconde trop tard avec une large bâche.

Mais là-haut, ils savaient ce que signifiait la bâche, se lancer dans le vide pour arriver en bas avec un peu moins de risque de trépasser. Pourtant c'était la seule solution et il fallait se décider rapidement. Leurs pieds commençaient à brûler horriblement au contact du zinc chauffé à blanc par les flammes se dégageant du troisième et ils devaient sautiller sur place pour ne pas trop ressentir ces radiations de chaleur.

Le Canadien était debout sur la corniche en position pour effectuer le saut final. Il avait aperçu des fils électriques en contrebas. Il se disait qu'avec un peu de chance, il pourrait les accrocher au passage. Cela ralentirait un peu sa

chute et augmenterait ses chances de vie. Derrière lui, Francine et Hubert s'étaient décidés à y passer également. A quoi bon retarder l'échéance fatale si c'est pour endurer de nouvelles souffrances sans raison?

Le Canadien prit une dernière respiration avant de fermer les yeux.

- Attendez! Je suis là. Ne sautez pas. Essayez plutôt d'attraper la corde!

Le décorateur se remit sur la corniche et prit, cette fois le soin d'attacher le filin à un pylône d'antenne de télévision. Il se dépêchait car en face de lui, il venait de voir d'affreuses lézardes dans le mur qui soutenait le groupe. Sous l'effet de la chaleur, le bâtiment bougeait.

Il lança la corde vers le Canadien. Mais celui-ci, pris de soudains vertiges sur le rebord de la margelle, était redescendu. Il essaya malgré tout de l'attraper mais la rata de justesse. Ramenant la corde à lui, le décorateur l'enroula

en un paquet et la rejeta vers les bras qui se tendaient.

Enfin, Hubert parvint à agripper le filin. D'un bond, il sauta sur la corniche et accrocha la corde à une cheminée. C'est à ce moment qu'il découvrit lui aussi les crevasses qui se dessinaient entre les briques.

- Vite! Ça va s'effondrer.

Le décorateur avait relâché le nœud et laissé tomber l'autre bout de la corde au sol. Immédiatement plusieurs hommes prirent ce bout pour le tendre au maximum, facilitant ainsi la descente du Hongrois qui, s'étant précipité sur le filin, était déjà prêt à se lancer. En dessous, deux bâches étaient tendues pour amortir la chute au cas où il ne pourrait plus tenir. Il démarra très vite, beaucoup trop vite. Il serra les mains de plus en plus fort pour freiner sa descente sans quoi la corde ne servirait à rien. Une douleur profonde jaillissait du dessous

de ses mains. Elles étaient en train de brûler sous l'effet du frottement. “ Kutyafáját⁵ ”! Pourquoi cette corde était-elle si mince? Au prix de gros efforts, il parvint à arrêter sa chute au milieu du parcours. Il voyait maintenant tous ces visages tournés vers lui, incroyablement près par rapport à ces quelques mètres plus haut. Les gens hurlaient des slogans d'encouragement. Il avait soudain l'impression de se trouver à un match de football en compagnie de l'ex-prestigieuse équipe de Budapest, et d'être sur le terrain ou mieux, dans l'arène. Il ne pouvait pas décevoir le public, ou plutôt il ne pouvait pas se décevoir lui-même. Il devait tenir le coup devant la sanction fatale. Les quelques mètres qui restaient à parcourir semblaient si courts maintenant mais ses mains le faisaient souffrir atrocement. A présent, il pourrait lâcher prise et se laisser tomber dans la bâche qui semblait si proche.

⁵ Bon sang !

Au moment où il allait lâcher, il vit une énorme masse tomber devant lui, le faisant virevolter dans tous les sens. Une dame, située au cinquième, venait de se décider pour la bâche plutôt que pour la corde. Elle ne voulait pas se séparer de son sac qu'elle tenait à la main depuis le début. Son précieux et sordide contenu n'était autre qu'un chèque d'allocations familiales signé pour acquit et qui, donc, pouvait être encaissé par n'importe quelle personne tombant en sa possession. Cette pensée la détournait de la stricte réalité de sa propre vie. Mais c'était peut-être cette obsession qui l'avait gardée en vie jusque là.

Le Hongrois la regarda s'écraser dans la bâche qui, de soudain tendue, devenait plissée dans une sorte de ralenti. En même temps, il vit le visage de la femme se tordre de douleur après que son dos eût subi un léger choc sur le sol. Mais le Hongrois devait tenir et se dépêcher en même temps. Les gens hurlaient car d'autres en haut attendaient leur tour. Il devait continuer à se laisser glisser doucement en serrant très fort

ces saletés de mains qui saignaient comme du vulgaire bifteck. Il avait beau essayer de serrer et de descendre à la force des bras, il n'y parvenait pas. Chaque fois, cela glissait le faisant souffrir encore plus. Mais soudain, alors que toutes ces réflexions martelaient son esprit à la vitesse de l'éclair, il fut surpris par une tenaille qui lui sciait les reins, puis une autre les mollets, une autre la poitrine... C'était des bras, de valeureux bras qui l'agrippaient maintenant. Il arrivait à quelques mètres du sol. Il pouvait lâcher. Il était sauvé. Des gens, durant un court instant, l'embrassaient, le félicitaient puis revenaient à leur tâche plus urgente.

Le Canadien avait démarré à son tour descendant comme un athlète main après main sans glisser et donc sans se brûler la paume des mains. En quelques secondes, celui-ci était en bas.

C'était au tour de Francine qui ne voulait pas quitter son Hubert. Elle se laissa glisser tout le long sans lâcher son compagnon des yeux ne

fût-ce qu'une seconde et arriva au sol sans pratiquement avoir rien senti. Elle ne regarda même pas ses mains mutilées car ce qui l'intéressait maintenant c'était l'homme qu'elle aimait qui, lui aussi, se laissait glisser et arrivait comme une bombe sur le sol, accueilli heureusement par une bâche pour protéger son atterrissage.

Hubert et Francine se jetèrent dans les bras l'un de l'autre sans plus se défaire pendant de longues minutes. Leurs mains saignaient, leurs tendons étaient sectionnés, les plantes de leurs pieds brûlaient, mais ils étaient heureux. Ils pouvaient encore s'aimer. Ils pouvaient encore vivre.

A quelques mètres de là, un jeune homme éperdu de douleur, courait dans la rue en direction de la sortie de secours non loin du Priba. Il venait de voir les fumées se dégager de l'Innovation depuis sa chambre de la rue du Meiboom et avait pris ses jambes à son cou

pour sauver celle qu'il croyait être dans le magasin.

Bousculant les gens groupés près de la porte métallique, il pénétra dans un petit couloir sombre et gravit un escalier en pierre quatre à quatre. Il dut s'arrêter juste avant d'arriver au troisième. Dans son inconscience, il ne se rendait pas compte des fumées qui l'enveloppaient. Elles n'étaient certes pas aussi denses que dans d'autres parties du magasin mais suffisamment pour le faire suffoquer et l'empêcher d'aller plus loin. De ces marches, il entendait le ronflement du feu qui ne devait pas être loin.

Découragé, il redescendit et rencontra un autre jeune homme, en tablier blanc, qui gravissait les marches en courant. Celui-ci voulait chercher un de ses collègues mitron dans les cuisines du Tea-Room. Il ne l'avait pas vu parmi les rescapés du rez-de-chaussée et craignait qu'il ne fût pas encore prévenu du sinistre. Mais les fumées devenaient totalement

impénétrables au delà d'un certain niveau. Le mitron ne pouvait plus avancer sans mettre sa propre vie en danger. Il prit la décision de repartir.

En rebroussant chemin vers l'escalier, il trébucha sur un objet mou. Il s'agenouilla pour sentir ce que c'était et, malgré la pénombre, vit une femme qui gisait là. Il héla le fiancé de Colette qui descendait les escaliers. A deux, ils soulevèrent ce corps inerte, en suffoquant à cause des dégagements gazeux qui devenaient de plus en plus violents, et dévalèrent les escaliers emmenant sans ménagement celle qu'ils croyaient morte.

Arrivés au niveau du trottoir, ils firent quelques mètres en direction de la rue de la Blanchisserie pour la confier à un des nombreux ambulanciers. C'est à ce moment-là que le mitron, frottant ses yeux rougis par la chaleur et les fumées, reconnut en elle une vendeuse du rayon vêtements-dames. Il la connaissait vaguement pour l'avoir vu discuter souvent

avec la petite mignonne, celle qui était enceinte. Il regarda les infirmiers pour les questionner du regard. Mais ceux-ci se voulaient rassurants. Les gaz avaient dû la plonger dans une sorte de coma mais elle vivait toujours.

Le mitron et le fiancé de Colette se serrèrent la main. A ce moment-là, ils entendirent le bruit terrible de la verrière centrale qui s'effondrait. Ils venaient de sauver la dernière personne du brasier. Maigre consolation pour un amoureux à la recherche de celle qu'il aimait. Il reprit immédiatement sa course vers l'autre bout de la rue du Damier en espérant retrouver sa Colette.

Les minutes et les heures suivantes

Le bâtiment n'était plus qu'une énorme fournaise que les pompiers arrosaient sans cesse avec leurs lances. Au rez-de-chaussée, les grandes vitrines étoilées pour célébrer la fête américaine volaient en éclats sous une lueur d'enfer. Les décors prenaient feu à une vitesse effroyable. Les mannequins présentant les collections de printemps-été s'effondraient les uns après les autres comme des poupées de cire fondant sous l'action du soleil. Mais dans ce cas-ci, le soleil funeste embrasait tout sur son passage comme si les éléments n'étaient plus que de vulgaires torches vouées à se consumer. Les grandes lettres " U.S.A " blanches entourées d'un liseré doré, qui revenaient à chaque vitrine comme un leitmotiv, explosaient sous l'action de tisons dévastateurs.

Les pompiers, de plus en plus nombreux à arriver des environs de Bruxelles et d'ailleurs, se sentaient bien impuissants face à une telle fureur. Après avoir tout tenté pour sauver les personnes humaines, il leur fallait à présent s'occuper des choses matérielles pour éviter une propagation trop violente.

Autour d'eux, des centaines de badauds fascinés par le feu regardaient presque tranquillement. Une rumeur était passée dans ce public avide de nouvelles. A partir de maintenant, on pouvait être certain que plus personne ne se trouvait à l'intérieur et que tout le monde avait été sauvé. Les seules victimes à dénombrer étaient les gens qui s'étaient défenestrés à la rue du Damier et cette pauvre femme qu'on avait vu brûler sur une terrasse du côté de la rue aux Choux. Bien sûr, il devait y avoir de nombreux blessés qui étaient évacués à l'hôpital Saint-Pierre ou ailleurs. Cette nouvelle optimiste rassura tous ceux qui étaient accourus pour s'enquérir de la vie d'un être cher. Quant aux autres, ils étaient contents de colporter le

moindre bruit pour satisfaire leur besoin malsain de commenter un événement extraordinaire.

A cette heure-là donc, personne dans le quartier, hormis les quelques malheureux directement concernés, ne se rendait compte de la portée du désastre. Bizarrement, les gens les plus éloignés du bâtiment étaient les plus lucides. Il semblait, en effet, impossible que tout le monde eût pu sortir indemne d'un tel foyer. Les militaires, dans l'hélicoptère de la force aérienne qui tournoyait maintenant au-dessus du quartier en feu, s'en rendaient bien compte. Cette énorme surface devait contenir plus d'un millier de personnes au moment des premières apparitions de fumée. Cela voulait dire forcément panique, piétinements, asphyxie.

Bruno errait dans la rue Neuve, l'œil vide, le cerveau éteint. Personne ne s'occupait de lui. Il aurait pourtant bien voulu trouver parmi tous

ces gens quelqu'un qui le comprît... Mais à quoi bon hurler son malheur ?...

Il était retourné dans le magasin “ Shoe Post ” pour rejoindre sa femme, mais il ne l'avait plus retrouvée. A sa place, une autre civière, une autre dame et, à côté, un vieux monsieur haletant et criant sans cesse “ Louise !... Louise !... ”

Jules délirait tant l'émotion l'étouffait car il était sûr, lui, qu'il ne reverrait plus jamais son épouse, que plus jamais il n'entendrait ses doux ronchonnements l'intimant de ne plus boire de vin et de mieux surveiller son acide urique. Elle était restée à l'intérieur parmi tous ces gens morts sans savoir pourquoi. Et les nouvelles rassurantes avaient beau courir, il savait que des victimes, il y en avait beaucoup, beaucoup trop. Il aurait bien voulu raconter en hurlant tout ce qu'il avait vu mais le chagrin l'empêchait de parler. A ses côtés, la femme de son ami pleurait à chaudes larmes. Elle voulait retrouver son mari. Elle avait déjà demandé plusieurs fois

aux policiers où elle pourrait le retrouver. Leur réponse avait été invariablement la même que pour les autres : “ on a dû l’emmener à l’hôpital”.

Beaucoup de personnes dans le même cas erraient parmi tout ce monde questionnant les uns, interrogeant les autres dans l’espoir de glaner ça et là des informations concernant un être cher ou un ami lâché au plus fort de la cohue dans le magasin. Pour la plupart, l’idée de la mort ne pouvait pas encore être soulevée et une certaine insouciance leur voilait la réalité surtout que, dans le désordre actuel, il était quasiment impossible de retrouver qui que ce fût. Il fallait donc attendre. Certains par contre, complètement choqués par ce qu’ils venaient de vivre, couraient dans tous les sens, ne sachant où aller.

C’est ainsi que Davina avait perdu ses compagnons Serge et Marie-Christine. Ceux-ci, ne l’ayant plus vue, avaient cru qu’elle était rentrée chez elle et restaient là à contempler

l'énorme brasier. De temps en temps, ils cherchaient Priscille dans la foule, pensant que celle-ci avait pu sortir par une autre issue de secours. Davina, quant à elle, était complètement perdue dans ses pensées et son chagrin. Son intuition de femme lui avait fait pressentir la disparition horrible de son amie. Les yeux noircis et pleins de larmes, la jambe encore sanguinolente d'une blessure qu'elle ne sentait pas, elle montait seule le boulevard du Jardin Botanique sans savoir où elle allait. Devant l'angoisse et la peur rétrospectives, sa raison l'avait momentanément abandonnée.

Les premières effusions passées, Francine remarqua tous ces gens autour d'elle dont certains prenaient des photos. Etaient-ce des reporters aux abois, des photographes des environs ou des privés en quête de sensations fortes ? Elle n'y prêta qu'une attention distraite et suivit Hubert dans le café qui se trouvait juste en face. Le propriétaire, trop content de les voir tous sauvés les uns après les autres, les invitait à

boire un petit remontant. Il sortit une bouteille de cognac et leur servit une goutte.

Les mains sanguinolentes tenues en l'air comme des chirurgiens, Hubert, Francine et le Hongrois embrassèrent chaleureusement le décorateur. Leur sauveur, très humble, les assura d'un sourire timide qu'il n'avait fait que son devoir. De sa forte main, le Canadien lui administra une lourde tape sur l'épaule déclarant à haute voix que sans " son devoir " les accrochés à la vie, qu'ils avaient été, ne seraient plus là pour témoigner. Car finalement, près de vingt personnes avaient pu être sauvées grâce à son intervention, et hormis la dame au sac qui avait été évacuée immédiatement à l'hôpital, ils étaient tous là. Même l'amie de Mady, toute désorientée, regardait, les larmes aux yeux et les mains en l'air, son sauveur avec une admiration toute particulière. Ils allaient maintenant tous devoir faire soigner leurs bobos mais qu'était-ce face à la mort certaine qui avait failli leur être réservée ?

On leur avait annoncé l'arrivée imminente d'ambulances mais celles-ci devaient être trop occupées par d'autres tâches plus urgentes. Déjà plusieurs personnes étaient parties en taxi à la clinique de leur choix. Hubert et Francine prenaient le dernier verre de l'amitié lorsque des pompiers et des policiers leur intimèrent l'ordre de quitter les lieux. Les flammes, comme des chalumeaux sous pression, devenaient à ce point fortes qu'elles traversaient la rue et atteignaient les bâtiments d'en face. Toute la rue du Damier fut évacuée. Heureusement...

Le bâtiment faisant le coin de la rue aux Choux et de la rue du Damier menaçait de plus en plus de s'effondrer. Ce fut aux alentours de seize heures que, Hubert et le décorateur réfugiés rue de la Blanchisserie, purent voir une véritable boule de feu s'élever dans les airs. Dans un fracas de fin du monde, comme un château de cartes, les étages se décomposaient les uns après les autres, briques après briques

pour s'étaler sur le sol dans un nuage de fumées rougeoyantes.

Partout, des gens se massaient sur les toits ou sur les terrasses des immeubles avoisinants. Près de la Colonne du Congrès, des nuées de fonctionnaires regardaient sous un ciel gris et une pluie battante les énormes volutes de fumées qui laissaient de plus en plus la place à d'immenses bouillonnements de flammes. Le spectacle dépassait l'entendement. Une surface de plus d'un hectare brûlait avec une force inouïe. Un énorme nuage noir, entretenu en permanence, montait lentement recouvrant ainsi une grande partie de Bruxelles.

Près du bâtiment de l'Innovation, les pompiers luttaienent sans cesse. Mais leur action s'avérait de plus en plus chimérique. A présent, il fallait surtout protéger le reste du quartier afin que le feu ne se propageât dans d'autres bâtiments comme le Priba dont le toit et le cinquième étage étaient atteints par les flammes. Et puis surtout le Bon Marché dont on

arrosait toits et façades. Ou plus à l'arrière, les ateliers de construction et de décoration du grand magasin qui prenaient feu.

Puis, ce fut un nouvel effondrement. Toute le reste de la partie “ Horta ” terminait de se faire ronger par le feu. Plus rien ne restait à brûler excepté le métal. Mais le métal ne brûle pas, il fond. Sous l'effet de températures incroyablement élevées, toutes les charpentes métalliques entraient en fusion et, se tordant, n'avaient plus la force de jouer leur rôle de soutien. Une nouvelle boule de feu s'éleva dans les airs comme si une bombe avait soudain été lâchée d'un B-52. Formant un véritable champignon, l'énergie thermique se dégageait subitement comme si elle avait dû être contenue trop longtemps. Désormais, plus rien ne pourrait se consumer et pourtant, des flammes en sortiraient encore durant une vingtaine d'heures.

L'autre bâtiment “ Tietz ”, tout de béton armé construit, allait supporter tant bien que mal ce cataclysme sans toutefois laisser la

moindre chance aux autres matières de résister à la chaleur dégagée. Longtemps les trois coupoles vertes caractéristiques, dominant le toit de l'Innovation, avaient tenu le coup. Les pompiers, du haut de leurs échelles, les avaient douchées mais en vain. De hautes flammes en sortaient et il ne fallut que quelques minutes pour les voir s'écrouler lamentablement.

A la rue du Damier tous les bâtiments arrières furent atteints. A la faveur d'un vent dominant, des fumérons chargés de particules rougeoyantes parvinrent même à traverser un autre pâté de maisons pour atteindre la rue du Canon. Heureusement, les écoles de cette rue avaient été évacuées. En principe, ces bâtiments ne risquaient pas d'être touchés par le ravage mais il valait mieux rester prudent. Par contre les soieries Fischer et les scieries des Etablissements Bloch n'offrirent qu'une bouchée au feu dévastateur et, en quelques minutes, tous leurs entrepôts furent la proie des flammes. Les pompiers, déjà épuisés par leur

lutte forcenée, durent affronter courageusement ce nouveau foyer.

Comprenant l'ampleur du sinistre et le désarroi de son personnel, la direction générale de l'Innovation décida de réunir tout le monde dans une de ses dépendances au Centre Rogier. Mais comment faire pour prévenir les gens intéressés dans toute cette cohue? Il fut décidé d'user d'un vieux truc de moins en moins employé en publicité, les hommes-sandwiches. De la rue Neuve à la place des Martyrs, où les pompiers avaient fait évacuer la foule, des employés déambulèrent avec un avis collé sur leur dos: " Rendez-vous salle Newton au Centre Rogier ". Dans les heures qui allaient suivre, il fallait le plus rapidement possible effectuer un recensement du personnel pour savoir si tout le monde répondait à l'appel. Tâche titanesque quand on sait que tous les papiers officiels étaient réduits en cendres à l'intérieur du magasin.

Dans la rue Neuve transformée en véritable champ de bataille, les pompiers faisaient toujours cracher les lances pour contenir le fléau. De toutes parts, des tuyaux englués d'eau et de cendres serpentaient entre les camions dont les pompes ronronnaient à pleine puissance. Un de ceux-ci, trop dangereusement rapproché de la fournaise, portait les stigmates des températures excessives. La peinture n'avait pas résisté à la chaleur d'une des vitrines en feu et s'était consumée en de grosses cloques brunâtres laissant voir par endroits le métal à vif de la carrosserie.

Près des soldats du feu, les personnalités se succédaient sans arrêt. Des bourgmestres dont Lucien Cooremans de la Ville de Bruxelles qui déclara aux journalistes : “ Le maximum a été fait ! ”. Des ministres et même notre Premier, Paul Vanden Boeynants qui, avec sa verve habituelle sortit un bel euphémisme aux micros de la RTB : “ Je me sens saisi d'un sentiment d'impuissance ”. Et finalement le Roi en personne arrivait sur les lieux afin de se rendre

compte de l'étendue des dégâts. Le Souverain tint à saluer tous les pompiers, les uns après les autres, leur tenant à chacun des propos encourageants. En voyant l'étendue de la catastrophe, le Roi Baudouin devait certainement se souvenir qu'un membre de la Cour lui avait rappelé, quelques jours auparavant, le septantième anniversaire de la mort de la Duchesse d'Alençon, sœur de Sissi. L'ex-fiancée de Louis II de Bavière avait, en effet, péri héroïquement dans l'incendie du Bazar de la Charité à Paris le 4 mai 1897. Cette tragédie avait blessé plus de quatre cents malheureux et causé la mort de cent vingt neuf personnes, principalement des femmes. Le Roi espérait certainement que les décombres qu'il visitait ne seraient pas aussi cruels.

A un moment donné, la police vit un homme fendre la foule contenue par des barrières Nadar et se diriger vers le roi Baudouin en criant. On l'arrêta avant qu'il pût atteindre le monarque. Il paraissait décontenancé, malheureux, au bord des larmes.

Il s'exprimait avec un accent français du Nord. Il arrivait de Namur et s'était arrêté à la place Rogier après avoir dû affronter de gigantesques embouteillages. Il n'avait pas vu sa femme qui devait l'y attendre. Inquiet devant toutes ces fumées, il venait aux nouvelles sachant qu'elle devait faire ses courses durant toute la journée à l'Innovation. Apeuré, il se demandait où il allait pouvoir la retrouver. Un policier lui conseilla de bien regarder dans la foule puis de se renseigner éventuellement à l'hôpital.

- Quel hôpital, monsieur ? Je ne connais pas Bruxelles...

- Je ne sais pas, moi... Voyez à Saint-Pierre ou à Brugmann ou à Saint-Jean...

Tristement le mari de Barbara commençait un long calvaire ponctué de vaines recherches. Personne ne pouvait se douter que son corps n'était qu'à quelques mètres de là dans les décombres d'un restaurant self-service dont il ne restait plus rien. Elle n'avait pas souffert. Elle avait levé la tête, senti une puissante odeur

d'huile brûlée et s'était endormie à jamais. Et lorsque quelques secondes plus tard, dans l'obscurité totale, un vieil homme, nommé Vandenberg, lui avait tapoté le visage pour tenter de la ranimer, toute vie l'avait déjà quittée. Avait-elle eu seulement le temps de consacrer une ultime pensée aux cinq enfants qui avaient fait son bonheur et qui resteraient désormais orphelins d'affection et de tendresse?

Son mari regardait, les larmes aux yeux, la façade qui illuminait d'ambres et de rubis le jour tombant. Gigantesque linceul pour la femme qu'il aimait, ces flammes lui soufflaient, en grondant, qu'elles avaient gardé jalousement Barbara. Il allait effectuer les recherches parce qu'il le fallait mais il savait déjà que lui aussi était orphelin, orphelin d'un amour qui avait duré vingt ans.

Pendant ce temps, Danielle Licari chantait les " wabadas " de Saint-Preux sur les ondes alors que les journalistes se succédaient au micro pour relater les événements et prévenir la

population que le bilan actuel d'une dizaine de morts se révélerait certainement beaucoup plus lourd, peut-être une cinquantaine de victimes. Des témoignages de rescapés faisaient état, en effet, de nombreux cadavres jonchant le sol au moment de leur fuite. Tout Bruxelles, et avec elle toute la Belgique et les pays limitrophes, allait commencer une période d'attente angoissée, prémices d'un profond traumatisme. Traumatisme qui allait plonger quelque trois cent cinquante familles dans la douleur et dans une nouvelle vie où, pour toujours, quelqu'un manquerait.

Les finalistes du Concours Reine Elisabeth, eux, étaient bien loin de ce drame. Certains s'attardaient à boire un café au salon en jouant aux échecs ou au jacquet. Les autres restaient dans leur appartement, s'offraient une sieste ou se promenaient dans le grand parc calme et verdoyant. Une petite pluie s'égrenait d'un ciel bas et triste ce qui mettait la candidate Bulgare, Stoïka Milanova, dans une condition particulièrement nostalgique pour exécuter le

“ Tzigane ” de Ravel et le concerto en la mineur de Chostakovitch. Cependant, cette émotion ne pouvait pas dissiper en elle le trac qu'elle ressentait. Car elle avait une réelle peur, comme les autres candidats, de s'affronter à l'œuvre imposée qui avait été composée pour la circonstance par Victor Legley. Cette œuvre demandait une précision extrême dans le coup d'archet pour en faire ressortir toutes les valeurs sonores. Et malgré une bonne préparation, elle craignait encore pour certains passages qui lui semblaient tortueux. Aussi, plutôt que de continuer sa promenade, elle préféra rejoindre sa chambre pour réétudier la partition de ce concerto.

La nuit

Que devait penser Monsieur Bernheim du haut de la tour Martini, place Rogier, en voyant son “ Innovation ” réduite à une lueur rouge embrumée dans la nuit? Que restait-il de ce temple du commerce avec ses vingt quatre mille mètres carrés de rayons, ses huit mille mètres carrés d’entrepôts et ses trente millions de chiffre d’affaires quotidiens? Septante années de commerce réduites en cendres en l’espace de quelques instants. Des centaines de millions gagnés au jour le jour, centimes après centimes, qui venaient de partir en fumée. Des hommes et des femmes, de plus en plus nombreux au fil des heures, disparus dans cet énorme brasier tout comme certains de sa famille, il y avait plus de vingt-cinq ans, dans les camps nazis. Un véritable holocauste voulu par qui ? Au nom de quoi ? La fatalité ? Un manque de sécurité évident ? La conjonction de plusieurs facteurs ?

Il n'en était certes ni l'auteur ni le responsable, mais il endossait tout le poids de ces disparus, supposés morts, dont les noms allongeaient une liste quelques étages plus bas à la salle Newton.

Des tables avaient été dressées en guise de bureaux tout le long de cette grande salle moquettée, un peu sévère. Les murs n'avaient jamais eu l'occasion de voir défiler autant de monde. Spontanément des membres du personnel, comme Didi ou Colette qui était aux côtés de son fiancé, avaient offert leurs services pour constituer cette cellule de crise en vue de répondre à chacun qui s'y présentait et surtout de faire un premier inventaire des victimes éventuelles de la catastrophe. Parmi tous ces bénévoles, Mady, qui à coups de Cafergot et d'Hémocaprol, s'était relevée de son lit et jetée dans un taxi à l'annonce du sinistre pour prendre des nouvelles de ses collègues. Elle avait appris l'hécatombe du service des caisses par une vendeuse rescapée. Elle savait que plusieurs de ses compagnes de travail avaient péri par défenestration... Alors qu'elle vivait

uniquement grâce à une santé perturbée. Elle avait appris que son amie avait pu heureusement se sauver grâce à ce décorateur providentiel. Elle la savait à l'hôpital de Schaerbeek, les deux mains dans de gros pansements. Maintenant, Mady voulait donner sa part de souffrances en travail. Le miracle de son absence l'obligeait à une sorte de rédemption. Elle allait faire son devoir en offrant toutes ces heures de bénévolat à la mémoire de ses collègues.

De partout, des gens se pressaient pour glaner à gauche et à droite quelques informations concernant un membre de leur famille, un ami, voire aussi un collègue de travail. Car la liste du personnel n'avait pas encore pu être déterminée. Rapidement, après les avis des hommes-sandwiches, les vendeurs, les vendeuses, les administratifs s'étaient dirigés vers le Centre Rogier pour y décliner leur identité et donner des témoignages sur la disparition malheureuse d'autres personnes. Et le nombre des disparus semblait de plus en plus

énorme. Une réserve cependant redonnait un peu d'espoir : beaucoup de membres du personnel en ce lundi pouvaient être en congé.

Quant aux clients présents au moment du drame, leur recensement s'avérait pour le moins impossible en ce moment. Des familles entières attendaient des nouvelles sans que personne ne pût leur en donner. Inlassablement, on ne pouvait que prendre leur nom et conseiller à tous ces gens de faire le tour des hôpitaux.

Dans les couloirs, des scènes déchirantes se déroulaient. Des êtres aux yeux rougis et à la mine défaite réprimaient des sanglots, leurs visages cachés dans des mouchoirs afin de ne pas s'avouer vaincus par la fatalité. A d'autres endroits, des larmes de joie punctuaient des rires de soulagement lorsque celui ou celle qu'on croyait disparu était retrouvé.

Près de la sortie, dans le grand couloir éclairé d'une multitude de néons, des gens indécis ne savaient où aller, quelle clinique visiter ou quelle direction prendre. Parmi eux,

Sophie avait retrouvé les parents de Priscille qui étaient désespérés. Le témoignage de Sophie était bouleversant. Comment avait-elle pu avoir une telle prémonition en ne pénétrant pas dans le magasin ? Alors que Priscille, elle... Ses parents gardaient néanmoins l'espoir de la retrouver dans un hôpital. Le père de Priscille avait déjà téléphoné partout mais les listes n'étaient pas encore complètes. Il fallait aller sur place. S'apprêtant à monter dans leur voiture garée non loin de là, ils virent s'arrêter un taxi. Une jeune fille pratiquement méconnaissable en sortait : Davina. Le taximan expliqua qu'il avait trouvé cette jeune fille errant du côté de la Porte de Namur. Il l'avait d'abord prise pour une racoleuse mais en voyant sa jambe blessée, il lui avait parlé. Il s'était alors rendu compte qu'elle devait être choquée. Elle lui avait raconté par bribes et par morceaux, comme une véritable soûlarde, des histoires de fumées, de feu, d'échelle... Le chauffeur de taxi s'était dit qu'il valait mieux la conduire au lieu de rendez-vous du Centre

Rogier. Il avait heureusement écouté la radio qui, sans cesse, diffusait des informations concernant l'incendie.

Les parents de Priscille connaissaient bien Davina et Sophie. Ils les avaient plusieurs fois invitées à séjourner dans leur propriété de Gammerages, dans les Flandres, pour y trouver le calme nécessaire en période de “ bloqué ”. Voyant son état, la mère de Priscille prit Davina dans ses bras et la serra très fort. Celle-ci ne pouvait rien dire. Elle avait les yeux fixes, marchait comme un automate et semblait complètement amnésique. Il fut décidé de l'amener dans un des hôpitaux à visiter afin de la faire soigner. Pendant que le père de Priscille allait téléphoner aux parents de Davina qui, du fin fond du Luxembourg, devaient eux aussi être rongés par l'inquiétude, Sophie, les larmes aux yeux, prit Davina par la main et l'entraîna vers la voiture.

A l'hôpital Saint-Pierre également, une cellule d'accueil avait été improvisée pour

recevoir les familles des nombreux blessés. Le père de la petite Laura y avait retrouvé sa mère dont les poumons avaient été grièvement brûlés mais les médecins étaient formels, ses jours n'étaient pas en danger. Par contre Laura restait introuvable. La grand-mère avait cependant rassuré son fils en déclarant que celle-ci avait pu se sauver par le grand escalier en l'empruntant à califourchon. Le père avait déjà fait tous les services de Saint-Pierre, de Schaerbeek, de Brugmann et d'ailleurs, il ne la trouvait pas. Il était de retour à Saint-Pierre comme pour y retrouver un peu d'espoir, un peu de chaleur humaine dont son cœur de père avait besoin. Il avait téléphoné à sa femme en l'assurant que tout allait bien, que Laura était saine et sauve et que la " carcasse " de la grand-mère avait résisté. Pourquoi avait-il dû mentir? Craignait-il déjà le pire ou vivait-il un espoir fou? Sa petite Laura, cette pré-adolescente de douze ans, au visage souriant, au corps trop long, aux formes trop minces, ne pouvait pas avoir péri dans cet horrible brasier. Cela

dépassait son imagination et même sa raison. Il ne pouvait pas se résigner. Il restait des commissariats de police à visiter. Des gens de la rue Neuve, des commerçants auraient pu la prendre en charge voyant qu'elle était seule et désarçonnée. Fou de douleur ou fou d'espoir, il repartit dans la nuit au volant de sa voiture.

Au service d'urgence, qui tournait rondement depuis ce midi, on accepta immédiatement Davina en assurant les parents de Priscille que ce ne serait pas grave. Quelques heures, voire quelques jours de traitement viendraient à bout de cette amnésie. Sophie préféra rester près de son amie pendant que les infortunés parents continueraient leurs pénibles recherches. Leur fille n'était pas à Saint-Pierre, c'était maintenant certain. On leur donna une liste des différents hôpitaux susceptibles de l'avoir accueillie. Ils prirent leur bâton de pèlerin et repartirent sans conviction. Le père restait taiseux n'osant pas dire ce qu'il pensait. La mère cachait ses yeux rouges et lançait sans cesse des paroles optimistes qui la faisaient

encore plus sangloter intérieurement. La vérité était face à eux mais ils ne voulaient pas de cette vérité et, jusqu'au petit matin, ils résisteraient pour finalement sombrer dans les bras l'un de l'autre en sachant que tout était terminé et que l'espoir de toute leur vie venait de s'envoler.

Vers minuit, un peu partout dans Bruxelles, des gens erraient de quartier en quartier, faisant tourner leur automobile pour la dixième fois autour de la fontaine de la place de Brouckère. Ils ne savaient plus où aller, ils ne savaient plus que faire. Dans le haut de la ville, face au Cantersteen, les artistes sortaient du Palais des Beaux-Arts, fatigués de leur prestation au Concours Reine Elisabeth. Le public était encore présent ça et là espérant recevoir une dédicace sur leur programme. L'ambiance n'était pas joyeuse ce soir. La Reine Fabiola, qui devait assister à cette première, avait préféré, en signe de deuil, ne pas s'associer à cette manifestation. Cependant, pour les musiciens, la vie continuait et, pour certains,

une carrière tout entière dépendrait de la réussite de cette épreuve mondialement reconnue. Le public, heureusement, avait été chaleureux envers eux. Il comprenait la triste situation de devoir se produire en spectacle au moment où d'autres consumaient un deuil. Mais la musique fait partie de tous les instants et accompagne aussi bien la mort que la vie.

A la rue Neuve, des gens solitaires ou par petits groupes regardaient silencieusement les pompiers arroser encore et encore les différents foyers résiduels. Des vapeurs âcres montaient dans la nuit empuantissant l'air d'une puissante odeur de brûlé. Toute cette foule retenait son souffle en signe de recueillement car beaucoup comprenaient à présent que tous ces restes calcinés et encore fumants devaient être un tombeau géant.

Des pompiers se faisaient relayer par d'autres venant des quatre coins du pays. A tout bout de champ, des foyers, qu'on croyait définitivement éteints, reprenaient leur ignition

remettant les soldats du feu sur le qui-vive. Sans cesse, les lances crachaient leurs eaux au travers des vitrines éventrées et noircies, sur les façades croûteuses, ou sur des restes de décor. Par endroits, des panneaux à moitié consumés annonçaient encore “ U.S. PARADE AT INNOVATION ”. Les hampes, sur les deux balcons centraux inondés de la lumière trop blanche des projecteurs, portaient toujours leurs drapeaux. Celui de la Belgique avait brûlé presque entièrement. Seule la raie noire, comme un signe de deuil, subsistait. Par contre au dessus de lui, naïvement, la bannière américaine flottait presque outrageusement comme pour narguer certains. Ce soir, ce quartier ressemblait étonnamment à la banlieue d'Hanoï, mais les familles bruxelloises étaient loin de penser au Vietnam même endeuillé par la guerre.

Mardi 23 mai

A la faveur du jour naissant, les premiers employés des différents magasins de la rue Neuve et des environs commençaient à affluer sur leur lieu de travail. Mais l'accès était totalement interdit sur toute la portion " Innovation ", entre la rue de Malines et la rue du Finistère, par souci de sécurité. Et une nouvelle fois, les gens s'agglutinaient devant les barrières Nadar en regardant le spectacle de désolation et de mort qui leur était offert. Dans tout un quartier de Bruxelles, de la gare du Nord au pont Van Praet, une odeur insoutenable planait. Des relents de brûlé, de chaleur humide poisseuse s'étaient collés aux murs des maisons. Partout, dans les trams, dans les cafés, les conversations allaient bon train. Tout le monde avait une connaissance, un voisin, un membre de sa famille qui s'était trouvé à l'Innovation au moment du drame. Toute la population était en

état de choc et s'attendait au pire. Un téléphone sonnait et on n'osait le décrocher de peur d'entendre la nouvelle fatidique : “ Oncle Jules était dans l'incendie ” ou “ la femme du marchand de journaux n'est par rentrée hier soir, on craint le pire ” ou encore “ la jeune dame du premier étage est à l'hôpital, grièvement brûlée ” ou bien “ Notre petite Laura... Je t'ai menti... Elle est introuvable ”.

A la rue de Malines, au café “ Le Cambridge ”, l'animation était grande. Tous les employés de chez Magec, du Toufait, de chez Antoine attendaient de savoir ce qu'il fallait faire. Pourraient-ils travailler ce matin et les jours suivants? En avalant leur café-crème, beaucoup étaient pensifs probablement en revivant les heures horribles de la veille. Un petit transistor à l'oreille, certains attendaient le bulletin d'informations de huit heures. Les indicatifs des différentes stations résonnaient de partout et les voix des présentateurs s'entrechoquaient.

“ Au matin du tragique incendie de la rue Neuve, on peut parler d’une véritable catastrophe. Le deuil national a été décrété en mémoire des victimes. En effet, si le nombre de morts semble relativement faible, on est sans nouvelles de plus d’une centaine de personnes. Toute la nuit, des gens ont sillonné les rues de Bruxelles et visités les différents hôpitaux afin de retrouver un membre de leur famille. Malheureusement, pour beaucoup d’entre eux, les recherches se sont soldées par un échec. Bien entendu, à leur propos, on ne peut encore parler que de disparus. Nul doute que dans les heures qui suivent, les différents corps de pompiers, de la Croix-Rouge et de la Sécurité Civile, qui vont travailler sans relâche durant toute cette journée, pourront donner de plus amples informations. On ne sait encore rien concernant les causes de la catastrophe malgré les fortes présomptions qui pèsent en faveur d’un attentat. Selon les premiers témoignages, il y aurait eu plusieurs foyers simultanés. Je vous rappelle que la semaine précédente, le grand

magasin, qui vient d'être totalement détruit par le feu, a été l'objet de menaces explicites de la part de groupements extrémistes de gauche. Ces menaces ont été proférées à l'occasion d'une "quinzaine américaine" organisée dans tous les magasins "Innovation" du pays. Pour l'instant, nous n'avons aucune autre information que celle-là, les autorités judiciaires se refusant à tout commentaire. Nous vous tiendrons au courant de la situation tout au long de cette journée par des flashes spéciaux, et, bien entendu, le journal de treize heures sera exclusivement consacré à ce drame. L'actualité internationale continue à être excessivement tendue et, malgré la tragédie qui nous touche, nous devons faire état de nouvelles tensions au Proche-Orient. Le Colonel Nasser, président de la République Arabe Unie a annoncé, dans une déclaration faite à la presse, que désormais le golfe d'Aqaba serait fermé aux navires israéliens. Cette décision étant considérée comme un casus belli par les dirigeants de Tel-Aviv, le risque de guerre

s'accroît au fil des heures. Le secrétaire général des Nations Unies, Monsieur U Thant, est attendu aujourd'hui même au Caire afin d'y rencontrer le rais. Mais celui-ci, très ferme sur ses positions aurait déclaré hier à ses généraux qu'il était très confiant quant à la puissance de l'Egypte face à Israël qui ne serait pas, je cite, en état de combattre actuellement. Selon notre correspondant, une grande liesse règne dans les rues du Caire, la population criant partout des " Vive Nasser " ou encore " Victoire pour les Arabes ". En France, le Gouvernement de Monsieur Pompidou se refuse à tout commentaire sur cette situation. Le Général De Gaulle, qui aurait reçu vendredi un message de Monsieur Levi Eshkol, n'a pas fait confirmer cette information par le porte-parole de l'Elysée. Il est vrai qu'en ce moment, la France doit faire face à d'autres problèmes. Le premier ministre, Monsieur Pompidou, qui réclamait les pouvoirs spéciaux depuis six mois, est en passe de les obtenir, la motion de censure ayant été rejetée à l'Assemblée Nationale. On peut dire

aujourd'hui que la bataille pour les pleins pouvoirs a été gagnée grâce à Monsieur Giscard d'Estaing... ”

Les tentes de la Croix-Rouge dressées devant l'église du Finistère annonçaient la présence des différents corps d'intervention avec, parmi eux, des jeunes gens et des jeunes filles de la Première Colonne Mobile qu'on avait déjà mis sur pied de guerre la veille. Dans tous les coins de la capitale, les véhicules de secours avaient sillonné les rues pour effectuer la mobilisation des secouristes, les uns dans leurs écoles, les autres sur leur lieu de travail. Objectif : se déployer dans le quartier de l'Innovation pour être prêts à explorer les décombres. Dès que les autorités auront donné le signal de pénétrer dans les lieux sinistrés, leur mission principale allait être de commencer prudemment les recherches de dépouilles. Pour eux, ce n'était évidemment pas un travail de routine mais ils étaient préparés à ce genre d'opération grâce à des entraînements intensifs hebdomadaires. On leur avait dit de s'armer de

courage car leur tâche allait être particulièrement pénible.

Alors que des foyers encore nombreux étaient arrosés par les pompiers, des architectes, plan en main, commençaient déjà à prendre des décisions concernant la résistance de l'une ou l'autre paroi qui risquait de s'écrouler. Les deux énormes enseignes en aluminium, notamment, se profilaient en courbes concaves et convexes, penchant dangereusement vers la rue Neuve. Il fut rapidement décidé de les démonter dès que la température de leurs supports métalliques permettrait aux pompiers d'y accéder. Il en était de même avec le mur mitoyen au Priba. Ce magasin, hormis son cinquième étage, avait extraordinairement été épargné grâce à une paroi anti-feu et, bien sûr, à une lutte âpre et incessante des soldats du feu.

De l'autre côté, le coin de la rue aux Choux et de la rue du Damier était entièrement recouvert de ruines effondrées. Des milliers de tonnes de gravats gisaient là, éventrant

cruellement l'intérieur du magasin dont on pouvait apercevoir le squelette. Les différents étages s'ouvraient crûment à la lumière du soleil laissant voir des paquets de cendres, des poutres tordues et même une voiture " Coccinelle " qui ressortait du troisième étage comme d'une vitrine. Mais cette voiture calcinée ne faisait qu'appuyer la désolation de cette partie du bâtiment qui, quelques heures auparavant, devait encore être un rayon d'accessoires automobiles donnant sur le restaurant self-service qui, lui, avait totalement disparu en s'écroulant. Selon les témoignages, des centaines de personnes étaient présentes dans ce restaurant au moment du drame. Retrouverait-on jamais leurs corps enfouis dans cet enchevêtrement de briques et de béton noircis dont sortaient encore des flammèches bleuâtres et des vapeurs orangées ? Inlassablement les pompiers avaient arrosé cet amas macabre durant toute la nuit et continuaient encore ce matin.

Au 24^e étage de la Tour Rogier, Monsieur Pierre Bolle, administrateur-délégué, recevait les journalistes afin de les tenir au courant des dernières évolutions. Le comptage des victimes était loin d'être terminé. Pour le personnel, c'était un peu plus facile mais pour les clients, la tâche allait se révéler titanesque.

Sur un ton réservé, souvent froid, il répondit aux questions des journalistes à propos de l'incendie qui avait commencé, semblait-il, “ *...au premier étage, dans une petite réserve du rayon enfants⁶* ”. Il s'est empressé d'ajouter que “ *La vendeuse qui s'y trouvait a déclaré que ce local ne contenait aucun appareil susceptible de communiquer le feu à l'immeuble⁷* ”... “ *Un second foyer a été*

⁶ in journal “ Le Soir ” édition du jeudi 25 mai 1967

⁷ source : idem. On voit que le discours est nettement axé pour, d'emblée, protéger “ L'Innovation ” quitte à mentir... Le témoignage immédiat de plusieurs vendeuses fait état de la présence dans cette même réserve d'une bonbonne de gaz ! Et cela, il ne pouvait

constaté simultanément au troisième étage dans le self-service très fréquenté à cette heure mais il n'est pas exclu - et ceci n'est qu'une hypothèse - que les flammes du premier aient pu - vu leur fantastique rapidité - communiquer le feu au troisième étage par la cage d'escalier ce qui pourrait avoir donné l'impression de deux embrasements déclenchés en même temps. C'est cette rapidité, au demeurant, qui a sidéré tous les témoins et fait croire à un acte criminel... ”⁸

Monsieur Bolle répond ensuite à des questions concernant la sécurité des lieux. Fût-ce par ignorance, fût-ce intentionnel ?... Toujours est-il que sans sourciller, il donna des informations soit totalement fausses soit parcellaires qui en font des mensonges par

l'ignorer au moment de cette conférence de presse. Par la suite, il dira aux enquêteurs que certaines personnes un peu “ choquées ” avaient pu dire n'importe quoi...

⁸ source : idem

omission. “ *L’Innovation possédait un système de sécurité fondé sur la détection de fumée, sur un matériel composé de bouches d’incendie, sur des extincteurs à main et sur un service intérieur de pompiers composé de quatre hommes dont trois étaient présents lors de la catastrophe. L’incendie a d’ailleurs éclaté à proximité du poste de pompiers et il suffit de deux minutes à ceux-ci pour tenter une première défense contre le feu puis, devant leur impuissance, d’alerter les services d’incendie de la ville... Comment l’alerte fut-elle donnée ? Il y eut d’abord le tintement d’une sonnerie de préalarme destinée aux pompiers de l’établissement. Elle dura une minute et fut aussitôt suivie par l’appel d’une puissante sirène. Existait-il des issues de secours en nombre suffisant et clairement repérables ? Bien entendu et elles étaient signalées par des panneaux lumineux mais ceux-ci furent*

évidemment masqué par l'épaisse fumée qui emplit rapidement tout le bâtiment... »⁹

⁹ source : idem. Mensonge numéro deux : le système de sécurité fondé sur la détection des feux n'était installé... que dans certaines vitrines d'étalage et dans certains combles mais jamais ailleurs... et surtout pas dans les réserves fillettes ni au restaurant...

Mensonge numéro trois : Monsieur Bolle parle d'une sirène puissante après la sonnerie qui alerte les pompiers du magasin. Il a dû être le seul à l'entendre cette sirène et ce, depuis son bureau de la place Rogier ! Il n'y a jamais eu de sirène d'alerte à l'Innovation. Quant à la sonnerie de préalarme... elle fut la seule alarme, trop légère pour être entendue ou pour être distinguée comme une alerte, en tout cas pas assez distincte pour être interprétée comme telle.

Mensonge numéro quatre : les issues de secours en suffisance avec panneaux lumineux masqués par les fumées... Tous les témoins ont été surpris par l'absence d'issues de secours et de panneaux les annonçant, se sauvant uniquement par chance ou par sens de l'orientation. Quant aux autres, ils ne sont plus là pour prouver que ces panneaux et issues manquaient ou étaient inadéquats !

A l'hôpital Saint-Pierre des scènes déchirantes se déroulaient dans un silence extraordinaire malgré le monde qui y était rassemblé. Plusieurs personnes, qui avaient attendu toute la nuit des nouvelles d'un être cher, se retrouvaient là sans savoir très bien pourquoi. Peut-être nourrissaient-ils l'ultime espoir de trouver le nom de cette personne sur une dernière liste accrochée à l'entrée ?

D'autres attendaient des nouvelles de blessés dont certains l'étaient grièvement. Pour ceux-là, malheureusement, on ne laissait entrevoir que peu d'espoir. Mais dans la douleur, si horrible fût-elle, les familles de ces blessés se sentaient un peu moins perdues car elles avaient retrouvé l'être aimé même si la mort était finalement au rendez-vous. Pour les disparus, la sensation de vide était la plus cruelle. Où, comment, dans quelles conditions sa femme, sa fille, son mari étaient-ils morts ? Avaient-ils souffert ou au contraire ne s'étaient-ils rendu compte de rien ?

Les larmes aux yeux, la Reine Fabiola écoutait le récit de tous ces gens décontenancés. Dans une chambre, une vieille dame, marchande de bonbons, luttait pour respirer entre deux larmes. Auprès d'elle, son fils et sa belle-fille sanglotaient doucement. Par moments, la douleur de l'absence arrachait de leur poitrine des cris de désespoir. Laura. Que faire et que dire à ses parents écorchés de chagrin ? Aucune parole ne les reconforterait. Rien ni personne ne remplacerait leur fille. Et la grand-mère, dont la souffrance physique était grande, ne pensait qu'à une chose : pourquoi elle et pas moi ? Elle s'en voulait d'en avoir réchappé. Elle s'en voulait de vivre. Elle aurait préféré cent fois mourir pour laisser la place à sa petite fille. Elle aurait voulu revenir quelques heures en arrière pour l'empêcher de prendre cet escalier enfumé, même à califourchon. Désormais sa vie ne pourrait plus être qu'un calvaire car chaque petite fille qu'elle verrait lui rappellerait la disparition de Laura.

A côté de la marchande de bonbons, la Reine put s'entretenir avec une autre dame devenue célèbre par les photos que la presse avait publiées le matin. On l'avait dénommée la "dame au sac". Quand elle s'est jetée du haut de la rue du Damier, plusieurs personnes avaient pu prendre des photos d'elle juste avant, pendant et après sa chute. Celles-ci avaient provoqué un émoi particulier chez les lecteurs et beaucoup se demandaient si elle était encore en vie. Les larmes aux yeux mais souriante, elle regardait fixement la Reine. Elle avait eu beaucoup de chance malgré sa colonne vertébrale brisée lors de son atterrissage forcé dans la bâche. Elle s'en tirait sans lésion à la moelle épinière et avait donc tous les espoirs de remarcher.

A quelques mètres de là, un drame familial d'une toute autre nature explosait. Francine, couchée dans un lit, les deux mains bandées, devait avouer à son mari la liaison qu'elle avait avec Hubert. D'autres photos dans les éditions des journaux du matin les montraient tous les

deux, sur leur corniche de la rue du Damier, se donnant l'ultime baiser avant de sauter et aussi les franches embrassades après le sauvetage. Francine était horrifiée d'entendre la réaction égoïste de son mari qui parlait d'outrage, de scandale officiel, de réputation bafouée. Comment elle, sa femme, sa propriété, son bien par contrat, avait-elle pu se donner en pareil spectacle ? Il réclamait le divorce immédiat avec article de presse expliquant son attitude honteuse. Pas un instant il ne pensait qu'elle eût pu mourir. Mais peut-être aurait-il préféré sa disparition afin de protéger sa petite réputation de clerc de notaire très en vue et dont la carrière risquait d'être entravée. C'est alors qu'Hubert entra dans la chambre pour embrasser celle que le sort avait uni à lui pour la vie et tomba nez à nez sur le mari jaloux. Entendant le discours peu courtois, Hubert lui asséna un solide coup de poing pourtant entouré de Velpeau. Le mari, fou furieux, partit en claquant la porte tandis qu'Hubert se mordait la langue pour ne rien

laisser paraître du supplice qu'il venait d'infliger à sa main droite sanguinolente.

L'autorisation de commencer les recherches dans certains endroits du bâtiment sinistré ne tarda pas à être donnée et les jeunes gens de la Croix-Rouge commencèrent leur pénible et macabre travail, trier des cendres encore brûlantes afin d'y trouver des restes humains et des objets les avoisinant. Les larmes aux yeux, une jeune fille, découvrait une petite masse noire recroquevillée aux côtés d'une sordide armature métallique, restes d'un fauteuil de jardin à balancelle recouverts d'une couche de suie noire encore fumante. De prime abord, elle croyait que c'était le corps d'un enfant. Mais en réalité, son chef qui la soutenait devant l'insoutenable, lui dit que c'était normalement tout ce qui restait d'un corps d'adulte calciné à des températures très hautes. Prudemment et avec un infini respect, tous deux prirent ce paquet de quelques grammes seulement pour l'enfoncer dans un sac en plastique qu'il fallait fermer avec des liens. La tâche funèbre n'était

pas encore terminée car il fallait effectuer des recherches au sol tout autour de ce même endroit pour retrouver un quelconque objet permettant l'identification. Une montre, par exemple, dont les aiguilles noircies sur un cadran illisible étaient soudées l'une à l'autre. Plus de trace de bracelet, plus de trace du moindre vêtement. Pour d'autres, par contre, une chaussure miraculeusement préservée ou un bout de tissu allait permettre aux familles de se faire confirmer la disparition d'un des leurs. La tâche de tous ces soldats du malheur était plus qu'éprouvante. Ils ne pouvaient rester que quelques petites heures dans cet univers lugubre. On les remplaçait rapidement par d'autres équipes. De temps à autre, on leur passait une bouteille de cognac pour soutenir le cœur et l'esprit. Mais cela ne les aidait que très peu et beaucoup devaient abandonner dans des crises de larmes intarissables. Et durant des mois et même des années, aucun de ceux-là ne pourraient s'endormir sans penser à ces heures pénibles entre toutes.

Pendant ce temps-là, à quelques mètres du théâtre de ces scènes indescriptibles, des hommes commentaient les différentes possibilités de reconstruction des bâtiments en élaborant des plans. On parlait de projets qui avaient été émis de longue date et qui pourraient enfin se réaliser sous une forme nouvelle entre la rue Neuve et la rue du Damier. Il était aussi question de l'avenir commercial de cette artère trop célèbre qui allait devoir se remettre à tout prix de ce choc terrible. La vie économique d'un quartier, d'une ville et peut-être d'un pays en dépendait. Parmi le public de badauds venus en curieux, on évoquait la possibilité certaine de " faire des affaires " prochainement car des tas de marchandises aux odeurs de fumée allaient certainement être bradées. Certains encore se disputaient les places aux barrières Nadar pour mieux voir en enviant presque ces dames de la rue du Finistère qui, derrière leurs vitrines illuminées de couleurs chaudes, avaient la chance d'être aux premières loges de ce macabre spectacle.

Mais la curiosité malsaine a aussi ses privilèges et pareil spectacle attire toujours. Car maintenant les pompiers et les bénévoles de la Croix-Rouge commençaient à se trouver submergés de gens qui, forts de certaines prérogatives, étaient présents dans l'enceinte même du sinistre sans avoir à y faire quoi que ce fût. Quel haut fonctionnaire ne sortait pas sa carte officielle pour passer les barrages de police afin de contempler les décombres de plus près.

Bruno regardait tout ça d'un air moqueur. A moitié ivre, il titubait en marchant d'un côté à l'autre de la portion de rue accessible. Il avait continué son errance toute la nuit. De temps en temps, il était rentré chez lui pour s'affaler dans un fauteuil et boire une demi bouteille de whisky en écoutant et réécoutant Jacques Brel sur son électrophone. “ Ne me quitte pas ”... Des larmes coulaient le long de ses joues... “ Ne me quitte pas ”. Puis, saturé de chagrin, il repartait vers n'importe où. Il n'avait plus songé un seul instant à retrouver sa femme. A quoi

bon, à présent ? Depuis qu'il l'avait épousé dix ans plus tôt, il se sentait frustré. Frustré de ne pas avoir pu faire un enfant comme tout le monde. Lui qui voulait un fils pour perpétuer son nom, son corps et son esprit, il avait dû y renoncer. Après tous les examens, sa femme s'était révélée stérile. Il avait donc fallu se tourner vers l'adoption. Et c'est alors que Denis était entré dans sa vie.

Au début, Bruno avait été réticent. Ce ne serait jamais son vrai fils. Et puis petit à petit, l'enfant avait grandi en lui apportant une tendresse et des joies insoupçonnées. Aujourd'hui, le chagrin de Bruno était d'autant plus grand qu'il lui avait fallu lutter pour aimer cet enfant. Et voilà qu'à nouveau tout était fini par la faute de sa femme. Jamais il ne pourrait lui pardonner. Et pourtant au fond de lui-même, il sentait que sa réflexion outrepassait la réalité du destin et que son chagrin mettait en accusation quelqu'un qui devait être encore plus malheureux que lui.

Toujours indécis, il se dirigea vers la place de la Monnaie. Il avait encore besoin d'alcool. Il entra à " La Lunette " presque contre son goût. L'odeur de cigarette qui y régnait lui était insupportable. Comme il était fumeur lui-même, il ne comprenait pas bien cette répulsion. Depuis la veille, il n'avait pas touché une seule de ses Laurens 48. Cela l'écœurait après toutes ces fumées qu'il avait absorbées hier avant de se sauver. Finalement, devant une lunette de Trappiste, il se décida à sortir son paquet jaune quadrillé et, par une sorte de masochisme, s'en alluma une. Mais, à peine en avala-t-il la fumée qu'il se mit à tousser dans des violents spasmes. En un millième de seconde, la réminiscence de la scène d'hier revint le torturer. La fumée si dense qu'il avait respirée lui faisait à nouveau tourner la tête. Ce goût âcre, de poudre de canon, de vieux fourneau de pipe encrassé, de goudron en fusion et de carton brûlé lui donnait la nausée. Il se leva avec difficulté et dut traverser la salle du café sous les regards sournois de quelques vieilles. Il grimpa les

escaliers en ratant une volée de marches et arriva juste à temps devant la cuvette pour vomir. Il resta dans cet endroit inconfortable de longues minutes à consommer sa misère morale et physique. Puis, il se retourna et essaya de se rafraîchir devant le miroir d'un lavabo. Il ne se reconnaissait plus. Lui, toujours très chic, très collet monté, il se voyait mal rasé, déguenillé, les yeux rougis par la fatigue, le chagrin et l'alcool. Il devait réagir. Il lui fallait retrouver son intégrité coûte que coûte. Il ne voulait pas devenir une épave humaine. En poussant quelques petits gémissements, il s'arrosa le visage d'eau fraîche, se trempa les cheveux, se tapota les joues. Puis, respirant profondément, il décida d'affronter la vie avec le flegme qu'il n'aurait jamais dû quitter. Même si au fond de lui, il était un écorché vif dont le cœur saignait à gros sanglots. Il quitta " La Lunette ", rejoignit son domicile et, après un bain très chaud, se mit à la recherche de sa femme dans tous les hôpitaux de la ville.

Samedi 27 mai

Albert était retourné tous les jours sur place. Il se sentait toujours aussi concerné par cette catastrophe. En regardant les décombres, ses réflexions devenaient de plus en plus philosophiques. Il essayait de comprendre les mécanismes qui faisaient que certaines personnes avaient été présentes et d'autres pas. Que parmi tous les acteurs de ce drame, certains étaient morts et d'autres en avaient réchappé. Pourquoi et comment lui se trouvait-il encore en vie ? Il décortiquait sa journée de lundi mais ses souvenirs étaient diffus. Il regrettait d'avoir bu autant car cela l'empêchait d'analyser correctement tous les faits qui l'avaient retardé. Et en même temps, il bénissait son penchant car c'était probablement lui qui l'avait sauvé. Mais il n'osait trop y croire. Car que serait-il advenu si au lieu de s'attarder à boire avec les copains, il était rentré directement à Bruxelles ? Une

panne de voiture l'aurait peut-être arrêté et empêché de se faire asphyxier dans ce magasin. Ou peut-être pas ? Il aurait tant voulu pouvoir revenir en arrière et essayer toutes les solutions. Mais c'était l'heure de l'apéritif et les camions qui dégageaient tous ces décombres faisaient beaucoup de poussières. Cela donnait soif... Pauvre rue Neuve ! Elle avait dû en voir des choses au cours du temps, elle qui au départ se destinait à être une des artères les plus résidentielles de la capitale. Il y n'y avait que cent ans qui la séparaient du temps où elle était composée principalement de riches hôtels seigneuriaux habités par des notaires, des avocats ou des administratifs. Quelques auberges luxueuses s'y étaient également installées comme l'hôtel de Saxe ou l'hôtel de l'Empereur lorsque des stage-coaches à quatre chevaux partaient de la rue Neuve vers le champ de bataille de Waterloo. Et puis, il y avait eu la gare du Nord qui avait complètement transformé la vie du quartier. Au départ l'ambiance y était très calme et même

provinciale. Ensuite les commerces et les grands magasins s'y étaient disputés les bâtisses faisant monter la valeur foncière. Et aujourd'hui que ce charroi de camions poussiéreux foulait son sol, cette prestigieuse artère se souvenait-elle que ses gros pavés d'antan avaient eu l'honneur d'accueillir les différents Gouverneurs des Pays Bas lors de leur Joyeuse Entrée et même nos premiers Souverains lors de leurs cortèges de fête ?

Depuis mercredi, le Onzième Génie de Burcht avait été chargé du déblaiement des décombres, du moins de tout ce qui entravait la circulation et la sécurité des gens. Il fallait s'occuper de toutes les parties du bâtiment sinistré mais surtout de celle effondrée à l'angle de la rue aux Choux et de la rue du Damier. Il ne restait de cette bâtisse de cinq étages que des gravats, des briques et des plaques de béton armé éventrées. Selon les plans au départ, les entrepreneurs avaient prévu une construction pour des caves et un rez-de-chaussée. Bien après, on avait construit trois étages dessus. Et

ensuite, on avait encore ajouté le quatrième et le cinquième en léger décalage vis à vis des autres étages¹⁰. Tout cet ensemble devait tenir... Enfin, c'est ce qu'on avait cru... En s'écroulant, le bâtiment avait subi un véritable retournement. Tout ce qui se trouvait au rez-de-chaussée était en surface alors que les étages supérieurs étaient enfouis dans le sol.

Mercredi, une réunion de responsables s'était terminée par la conclusion hâtive qu'aucune entreprise civile (sic !) n'aurait les moyens d'effectuer de tels travaux dans les meilleurs délais. Evacuer plus de sept mille tonnes de gravats vers une sablonnière de Roodebeek, soulever des panneaux de béton armé, consolider des façades branlantes, créer des planchers artificiels pour accéder à des lieux impossibles, tout cela ne pouvait être réalisé correctement et rapidement que par l'armée. On

¹⁰ voir à ce propos les remarques de l'auteur dans le chapitre " Le dossier en justice... "

a dit qu'une sorte d'accord avait été conclu entre la direction de l'Innovation ou ses assurances et le ministère de la défense pour percevoir une certaine indemnité... Aurait-il été convenable que le contribuable dût supporter les conséquences financières d'une catastrophe privée¹¹ ?...

La tâche de ces soldats était titanesque. Des travaux lourds dans des conditions considérées plus difficiles qu'en temps de guerre, des restes humains retrouvés à chaque coup de pioche, des odeurs pestilentielles au point de devoir asperger les décombres de désinfectant, des scènes terrifiantes et parfois révoltantes constituaient leur lot quotidien. Autour d'eux, plusieurs firmes et commerçants de la rue Neuve essayaient de les soutenir en leur offrant des casiers de bière, des sandwiches, des chocolats, des alcools. Ils en avaient bien besoin

¹¹ voir à ce propos les remarques de l'auteur dans la chapitre " Continuer "

car les journées étaient fatigantes et les nuits difficiles à passer avec les cauchemars. Plusieurs d'entre eux se souviendront toute leur vie de ces corps découverts au pied d'une palissade métallique qui recouvrait une fenêtre. Les malheureuses victimes avaient essayé de fuir par ce qu'elles espéraient être une issue. Parmi elles, un homme, que les insignes de l'Armée du Salut permirent d'identifier, tenait un extincteur à bout de bras espérant dans un ultime espoir retarder l'avancement du feu. Mais comment s'enfuir lorsque les fenêtres sont bouchées alors qu'un règlement communal interdisait formellement de masquer des fenêtres ou des balcons, même à titre temporaire, dans tous les édifices à usage de commerce. Les larmes de colère, d'indignation et de chagrin montaient fréquemment aux yeux de ces soldats et de leurs homologues de la Croix Rouge qui restèrent en permanence sur les lieux pour effectuer les dégagements de dépouilles.

Parfois, ils découvraient des bizarreries totalement incompréhensibles dans un brasier de la sorte. Dans une minuscule partie du bâtiment qui faisait la jonction entre la partie “ Horta ”, totalement détruite après effondrement des poutres métalliques, et la partie “ Tietz ”, où tout était réduit en cendres, un havre subsistait. Au premier étage, le central téléphonique était intact. Sur le bureau, des messages écrits à la main traînaient négligemment entre les fiches et les cadrans. Les chaises, bien rangées semblaient attendre les standardistes et le portrait au mur de Winston Churchill regardait les plantes vertes qui maintenant avaient besoin d’être arrosées. Deux petites anomalies seulement rappelaient le drame : une des vitres était brisée et l’horloge, arrêtée à 14 h. 50, marquait étrangement l’heure de sa coupure alors que le reste du magasin était déjà complètement en flammes.

Un étage plus haut, dans les cuisines du Tea-Room, à côté de la salle de restaurant totalement recouverte d’un lit de trente

centimètres de cendres, un plateau d'oranges était prêt à être servi tandis que le marquoir des commandes contenait les papillons annonçant " les darnes de saumons " pour la table quatre et les " médaillons de veau " pour la onze. Un peu plus loin, des assiettes totalement propres en côtoyaient d'autres charbonnées et fendues sous l'effet de la chaleur. Juste à côté, un amas de ferrailles noircies et de tuyaux tordus recouverts de suie surplombait des tubes néons intacts. Et trois mètres plus loin, le spectacle de désolation reprenait sur tout le reste du bâtiment avec ce cortège de pylônes dont le béton armé avait éclaté sous la chaleur. Les barres métalliques les constituant avaient chauffé au point de fusion et s'étaient dilatées tellement fort qu'elles en avaient fait s'éventrer leur enrobage de béton atteignant quarante et même cinquante centimètres d'épaisseur. Parfois des objets avaient été épargnés. Un mannequin roussi, un décor léché par les flammes, des coffres-forts bleus sous l'action de la chaleur et contenant l'un des papiers réduits en cendres, l'autre des

billets de banques intacts et encore bien rangés... comme si un dieu matérialiste avait été chargé de protéger cet argent.

Dans les sous-sols, par contre, sous cinquante centimètres d'eau, tout était absolument intact. Les réserves de marchandises, les armoires du personnel, les fiches de pointage, les cuves à mazout dont on avait longtemps soupçonné l'explosion, tout semblait bien rangé comme étranger au drame consommé plus haut.

Le soir, dans la grande salle des Beaux-Arts, les commentaires allaient bon train lors de l'entracte pour attendre les résultats. On parlait malheureusement plus de l'incendie de l'Innovation que des futurs lauréats. Durant toute la semaine, les informations concernant la tragédie avaient fait la une de tous les journaux. La radio sans arrêt avait, elle aussi, informé les auditeurs sur tout ce qui concernait cette affaire. Et les nouvelles ne manquaient pas.

Une véritable psychose de la catastrophe s'était emparée de toute la population sans exception. Il ne s'était, en effet, passé aucun jour sans qu'à Gand, Hasselt, Liège, Charleroi ou Namur, des coups de téléphone anonymes ne menacent tel bâtiment de brûler ou tel autre de sauter sous l'effet d'une bombe. Sans cesse, les pompiers de Bruxelles et d'ailleurs avaient dû intervenir, souvent pour rien mais parfois pour des incendies graves et d'origine étrange comme à Forest, avenue Van Volxem ou à Uccle à la clinique Sainte-Elisabeth.

Toutes les autres succursales de l'Innovation avaient reçu des menaces concernant leurs couleurs américaines. Aussi fut-il décidé un peu partout de retirer les drapeaux et les ornements trop étoilés. Même les papiers d'emballage, qui étaient à l'image de la bannière des Etats de l'Union, furent parfois retirés de la circulation. Les jeunes extrémistes devaient s'en donner à cœur joie en menaçant cette société capitaliste qu'ils apprenaient à exécrer. De son côté, la police

commençait une enquête sérieuse mais prudente pour essayer de démasquer les auteurs soit de mauvaises plaisanteries soit de délits graves. Des perquisitions étaient menées dans les milieux d'extrême gauche, dont les membres se montraient souvent outrés d'être accusés pareillement. Officiellement, une des organisations pro-chinoise appelée " Association Pour la Paix et l'Indépendance des Peuples " fréquemment mise en cause, avait lancé un communiqué de presse faisant état de leur indignation devant les accusations calomnieuses dont leurs adhérents faisaient l'objet. Un attentat criminel de la sorte ne pouvait, selon eux, que profiter à la C.I.A.

Dans les couloirs et au bar des Beaux-Arts, on discourait sur les chances du Russe et de la petite Bulgare. Elle avait plus de sensibilité et lui avait plus de technique. Vers quelle qualité le jury allait-il pencher ? Puis, on revenait sans transition sur l'incendie. On se demandait si les assurances allaient pouvoir intervenir si d'aventure, on apportait les preuves d'un

attentat. Normalement, dans ce cas, aucune assurance n'indemniserait ni les victimes ni les dégâts matériels laissant ainsi des centaines de millions de déficit pour l'Innovation avec vraisemblablement la fin du plus gros groupe de distribution belge. Et les familles de victimes ? Et les blessés ? Jamais on ne pourrait laisser tous ces malheureux sans une reconnaissance ne fût-ce que minime de leur douleur. Des fonds étaient bien collectés depuis mardi mais seraient-ils suffisants alors qu'on parlait de plus de trois cents morts et d'une soixantaine de blessés ? Des rumeurs de tractations secrètes entre les assureurs, les actionnaires de l'Inno et le gouvernement allaient bon train. On croyait savoir que le premier ministre en personne, Paul Vanden Boeynants, serait intervenu pour que tout se règle dans un bon compromis.

Parmi le public en tenue de soirée, beaucoup étaient allés se recueillir ce matin à la morgue du cimetière d'Evere où une chapelle ardente avait été mise en place. Des milliers de personnes y avaient fait la file durant toute cette

journee pour s'agenouiller devant les quelques cercueils des personnes déjà identifiées. Celles-ci en représentaient d'autres dont on ne retrouverait jamais quoi que ce fût permettant de confirmer leur disparition.

Et puis soudain, la sonnerie tinta. Le jury avait enfin terminé ses délibérations. On laissait là les conversations sur l'Innovation comme une trêve dans l'adversité. On allait savoir quel violoniste de talent, et ils en avaient tous, allait remporter le premier prix. Le public se massait à l'intérieur de la grande salle dans un brouhaha assourdi par les revêtements acoustiques. Les gens s'asseyaient, puis, dans un silence extraordinaire, écoutaient le nom du premier lauréat qui résonnait comme une note bien frappée : “ Philippe Hirschhorn ! ” Le candidat soviétique avait montré une extrême dextérité et sa virtuosité l'emportait sur la musicalité certainement plus sensible de la Bulgare. Stoika Milanova devait se contenter de la deuxième place, distinction qui faisait malgré tout briller ses jolies prunelles. A l'annonce de la victoire

de Philippe Hirschhorn, les photographes se ruèrent sur le jeune homme afin de fixer ses traits fins et anguleux sur la pellicule. Quelques instants après, pour la joie de tous, au côté de l'Orchestre National, il entonna pour la deuxième fois les premières mesures du concerto en ré majeur de Paganini qui venait de le consacrer.

Mardi 30 mai

La cérémonie religieuse d'hommage aux victimes se déroula à la Basilique de Koekelberg, ce grand monstre lourdaud et tentaculaire. Au départ, il avait été prévu d'organiser cela à la cathédrale Saint Michel et Gudule, mais la place faisait défaut. On attendait plus de cinq mille personnes dont le Roi et la Reine, les officiers des six cultes reconnus, des officiels du gouvernement, de la Province et des communes, des directeurs de grands magasins, le personnel de l'Innovation et les familles des victimes. La cérémonie poignante fut bien entendu retransmise dans son intégralité par la radio et la télévision permettant à toute la population belge de s'unir en pensée à ceux qui pleuraient leurs disparus.

A la sortie de l'église, des scènes d'une dignité rare ne pouvaient qu'émouvoir le nombreux public contenu par des barrières.

Cette famille de cinq enfants venue d'Haubourdin saluait sans une larme les autorités. Leurs yeux rougis et leurs joues pâles en disaient cependant long sur le chagrin qu'ils devaient ressentir. Le plus jeune, un petit garçon de six ans, posait maladroitement une question à son grand frère. Il voulait savoir dans quelle direction il fallait aller après avoir serré toutes ces mains.

Cette femme d'une quarantaine d'années, soutenue par une vendeuse de l'ex-deuxième étage, cachait mal ses larmes profondes de mère derrière une voilette noire. Elle pleurait sa fille et son futur petit enfant qu'elle avait tant désiré malgré les conditions de sa conception.

Les enseignants de l'institut Saint-Louis venaient eux aussi rendre un dernier hommage devant ce cercueil anonyme qui représentait un de leurs collègues disparus.

Et puis, il y avait tous ceux, sans famille, à qui personne ne pensait. Combien étaient morts

sans que personne ne le sût ? Pour Monsieur Vandenberg, il n'y avait ni cercueil ni inscription. Et pour Madame Vandenberg non plus. La pauvre était morte seule dans la petite maison de la rue Henri Maubel, faute de soins.

Au cimetière, sous une pluie battante et les grondements d'un orage, Jules et son amie se soutenaient mutuellement pour regarder cette enfilade de cercueils sans nom dans lesquels se trouvaient peut-être Louise et son compagnon d'infortune. Derrière eux, des gens, faisant partie du personnel de l'Inno, leur tenaient des parapluies afin qu'ils pussent circuler plus aisément. Jules marchait avec grande difficulté. Il haletait sans arrêt comme s'il avait effectué une course. Ses bras, horriblement brûlés, étaient recouverts de pansements et les médecins de Saint-Pierre lui avaient franchement déconseillé de sortir de l'hôpital aussi tôt. Mais rien ne l'aurait empêché de rendre un dernier hommage à sa Louise. Ce qui le gênait le plus, c'était cette odeur de fumée

âtre qui était ancrée en lui. Il avait eu la même sensation après des explosions de bombes pendant la guerre. C'était loin, mais il s'en souvenait. Distrait, refaisant le film de leur vie commune, il n'écoutait pas un seul mot du discours de Monsieur Bernheim. Simplement, il pensait en regardant les cercueils avec circonspection.

L'heure des panégyriques enfin terminée, la lente promenade devant les fosses béantes commença. Certaines tombes portaient un nom, dont celle de Laura. Son père avait assisté à la pénible séance d'identification dans la chapelle mortuaire qui avait été installée en hâte à la rue du Canon. Il avait reconnu formellement la montre en or que Laura avait reçue quelques semaines auparavant pour sa communion solennelle. Elle avait également un petit bracelet en argent mais celui-là, on ne l'avait pas retrouvé. On lui avait bien montré une petite boule métallique en lui expliquant que cela pouvait être une gourmette dont le volume

s'était réduit par la chaleur. D'autres personnes avaient bien dû reconnaître des clés soudées les unes aux autres comme si on avait utilisé un poste autogène. Mais, dans son malheur, le père de Laura avait un objet appartenant à sa fille. Cela lui suffisait. Il avait un peu d'elle-même auprès de lui. Cela ne pouvait, bien sûr, qu'augmenter son chagrin mais aussi lui apporter une certaine paix intérieure.

Le dernier à passer devant toutes ces tombes fut Bruno. Il se tenait très droit. Pas une larme, pas un sentiment ne s'échappait de son visage. Très digne, il fit un petit salut devant le cercueil anonyme représentant son fils, Denis. Ensuite, il se dirigea vers une autre tombe, dans l'allée réservée aux corps identifiés de façon certaine. Il y avait là, entre autres, les familles des malheureux qui s'étaient défenestrés, et puis celles des victimes qui étaient décédées peu après à l'hôpital. Devant l'une d'entre elle, Bruno, prit une fleur et la jeta sur un cercueil de bois clair devant lequel une couronne de fleurs

était posée sur un catafalque. Celle-ci était assortie d'un ruban violet portant des inscriptions dorées. Bruno avait tenu à y faire noter les mots suivants: “ A ma femme - En repos éternel auprès de notre Denis ”.

Notice bibliographique

Résumé

Pourquoi l'incendie de l'innovation a-t-il fait autant de victimes ? Aurait-on pu l'éviter ? Acte criminel ou fatalité ? Quels sont les véritables responsables ? L'enquête a-t-elle connu de nouveaux rebondissements ? Trente-cinq ans après, Bernard Houssiau plonge au coeur de la tragédie et tente de nous dévoiler le dessous des cartes. Il nous fait revivre le fil des événements et nous montre comment le cynisme des "affaires" a enseveli une deuxième fois les disparus.

L'incendie de l'innovation se veut un hommage à tous ceux qui périrent ou qui survécurent dans cette catastrophe.

Crédits

Édition originale

Éditions Luc Pire
2002
Bruxelles
Langue française
Titre de l'édition originale

Édition électronique

Luc Pire Electronique
2002
Liège
Langue française
Première version

Traduction

Ici le nom du traducteur

Auteur couverture

Ici le nom pour le crédit image

Graphisme Couverture

Studio Debie

Structuration numérique

Cédric Xanthoulis

Copyright

Tournesol Conseils
1991-2002

Infos

Collection

Ici la collection

Rayon librairie

Ici le rayon librairie

Public cible

Tout public

Mots-clés

Ici la liste des mots-clés

ISBN

2-87415-160-2

Depôt légal

D/2002/6840/41

CDU

Ici le numéro de CDU

Type d'illustrations

Ici le type d'illustrations

Plus d'infos sur cet ouvrage

<http://www.lucpire.be/e-books/modele>

Ce livre électronique vous est offert par les Editions Luc Pire. Pour plus d'information sur le livre électronique, ou pour acquérir gratuitement d'autres ouvrages, n'hésitez pas à nous contacter ou à visiter notre site Internet.